

LA TECHNIQUE DE LA DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

I– Définition

La technique de la dissertation philosophique est un exercice littéraire qui permet à l'élève de mener un raisonnement logique et cohérent sur un sujet donné afin d'être évalué.

Elle a pour objet d'apprendre l'élève à réfléchir méthodiquement sur les difficultés de la vie, et d'évaluer son sens de la logique.

II– Conseils généraux

Le correcteur attend de l'élève ou du candidat :

- Lire attentivement les sujets afin de faire un bon choix (car certains candidats tentés à la précipitation, ne se rendent regrettablement compte de leur mauvais choix qu'après les épreuves). C'est « le médecin après la mort. »
- Avoir l'esprit critique et méthodique ;
- Etre clair et précis dans ses expressions ;
- Elaborer un plan de travail au brouillon ;
- Soigner l'écriture et la présentation du devoir

III– Les différents types de sujet

En général on compte trois types de sujet :

1°) les **sujets d'explication** :

Ici, il s'agit de dire en termes clairs ce que le sujet veut dire. Il faut donc expliquer tous les contours du sujet, mais ne pas aller au-delà.

Comment reconnaît-on un sujet d'explication ?

- A travers l'impossibilité de répondre par oui ou par non quand le sujet est sous la forme d'une question directe
- A travers la consigne donnée dans le sujet

Exemples de consigne d'un sujet d'explication :

Expliquez et illustrez

Etayez

Réfutez

Commentez

Justifiez

Montrez le bien fondé

Explicitez

Eclairez ce point de vue

Développez

Que signifie l'expression suivante :

Etc.

Sujet 1 : qu'est ce que la philosophie ?

Sujet 2 : que signifie l'expression suivante : « c'est proprement avoir les yeux fermés sans tâcher jamais de les ouvrir que de vouloir vivre sans philosopher »

Sujet 3 : que signifie et que vaut l'expression suivante : « l'histoire jugera » ?

2°) Les sujets de discussion

Il s'agit ici de justifier la validité ou l'invalidité d'un quelconque jugement ou d'un problème. Il faut donc nécessairement un plan dialectique : thèse /antithèse ou thèse/antithèse /synthèse

Comment reconnaît-on un sujet de discussion ?

A travers la possibilité de répondre par oui ou par non si le sujet est sous la forme d'une question directe

A travers la consigne donnée dans le sujet :

Exemples de consigne d'un sujet de discussion :

Discutez

Analysez

Appréciez

Expliquez et discutez

Qu'en pensez-vous

Que vous inspire....

Adhérez-vous à...

Donnez votre point de vue...

Cela correspond-il à.....

Etayez et réfutez

Etes –vous d’accord avec....

Expliquez et donnez votre point de vue.....

Exemples de sujets de discussion

Sujet 1 : Peut on se passer de la philosophie ?

SUJET 2 : la philosophie peut-elle tenir lieu de science ?

Sujet 3 : le progrès des sciences et de la philosophie entraîne –t-il la disparition des mythes ?

Sujet 4 : que pensez-vous de cette assertion : « seuls les philosophes doivent diriger la cité » ?

SUJET 5 : « je dus donc abolir le savoir pour faire place à la foi ». Qu’en pensez-vous ?

3°) Les sujets de comparaison : il s’agit là de comparer deux ou plusieurs notions

Quelques consignes d’un sujet de comparaison :

- Comparez.....
- Quelle différence faites-vous....
- Y a-t-il une similitude entre....
- Quel rapprochement faites-vous.....

Exemples de et idéologie

Philosophie et religion

Science et religion

Sujet 1 : La philosophie est-elle une science ou une idéologie ?

Sujet 2 : croire et comprendre.

Sujet 3 : vérité et réalité

Il faut donc montrer leurs ressemblances, leurs dissemblances et la possibilité de réduire l'une dans l'autre.

IV– Les différentes parties d'une dissertation

Un sujet de dissertation doit comprendre trois parties :

1°) L'introduction : elle comprend trois à quatre parties :

- L'idée générale (de quoi parle le sujet)
- Le paradoxe (les vérités et contre vérités)
- La problématique (la question sous forme de question)
- L'annonce du plan (les thèmes qui seront respectivement traités dans le développement)

2°) Le développement : il n'y a pas de plan valable pour tous les sujets ; mais à chaque type de sujet correspond un plan déterminé.

Au sujet d'explication correspond un plan explicatif

Au sujet de discussion correspond un plan dialectique (thèse, antithèse, synthèse)

Et au sujet de comparaison correspond un plan comparatif (ressemblances, dissemblances, synonymie)

3°) la conclusion :

Elle comprend essentiellement deux parties :

- Le bilan de l'analyse

- L'ouverture à un autre problème dont la réponse nous conduirait hors du problème qui a fait l'objet de notre réflexion

- **V- LA METHODE D'ARGUMENTATION :**

Un raisonnement complet comprend :

- Une idée principale
- Les références
- Les citations
- Les exemples
- Une conclusion partielle
- Une transition

EX :

V- EXERCICES D'APPLICATION

Sujet 1 : qu'est-ce que la philosophie ?

1) Introduction :

- a) Idée générale : problème de définition de la philosophie**
- b) Paradoxe : toute science se définit par son objet et sa méthode, or, la philosophie n'a ni un objet précis, ni une méthode précise.**
- c) Problématique : dans ces conditions, comment définir la philosophie ?**
- d) Annonce du plan :**

Notre développement comprendra trois parties :

Première partie : Quelques définitions tirées de l'histoire de la philosophie

Deuxième partie : Les raisons de la diversité des définitions de la philosophie

Troisième partie : Les critères de la philosophie.

2) Le développement :

A ce niveau il serait très utile pour l'élève ou le candidat d'élaborer un cadre logique du sujet
Elaboration d'un cadre logique du sujet

Sujet 1 : qu'est-ce que la philosophie ?

La philosophie est une discipline à la quelle nous n'avons pas trouvé une définition qui fasse unanimité. C'est pourquoi le problème de sa définition a fait un objet de discorde entre les penseurs. Il y a presque autant de définitions que de penseurs.
Dans ces conditions, comment définir la philosophie ?

Etymologiquement, le mot philosophie aurait été, pour la première fois, employé par Pythagore pour désigner l'amour de la sagesse, et non sa possession. Car, au sens propre du mot, la sagesse est l'attitude d'une personne qui connaît tout et qui se conduirait parfaitement. Or cela est humainement impossible. Dès lors, aucun homme n'est sage, seul Dieu est sage. Quant aux hommes, ils ne peuvent qu'aimer la sagesse.

Les présocratiques entendaient par philosophies la recherche de l'Archè (principe originel à partir du quel toute chose vient à l'existence). Tandis que pour Socrate, il faut chercher à se connaître soi-même d'abord avant de chercher à connaître l'origine ou la fin du monde. C'est pourquoi dit-il : la philosophie consiste à se connaître soi-même, ironisant ainsi les sophistes qui prétendaient tout savoir. C'est pourquoi dit-il « connais-toi toi-même ».

Pour Aristote, « la philosophie est la science des causes premières et des principes premiers des choses, ou encore la science de l'être en tant qu'être ». Cela veut dire que pour être sage, il faut chercher ce qui est à l'origine des choses ou chercher ce qui fait qu'une chose est ce qu'elle est.

Mais quand la société change, la philosophie elle aussi change pour se conformer aux nouvelles réalités. C'est ainsi que pendant la période hellénistique, la philosophie devient la quête du salut individuel, la recherche de l'ataraxie (absence de trouble dans l'âme). C'est la raison pour laquelle les épicuriens ont défini la philosophie comme la science qui consiste à résoudre les problèmes brûlants de l'heure.

En ce qui concerne René DESCARTES, il identifie la philosophie à la sagesse ; par sagesse ; il entend tout ce que l'esprit humain peut produire comme savoir et comme savoir faire. C'est pourquoi disait-il : « toute la philosophie est comme un arbre dont les racines représentent la métaphysique, le tronc représente la physique et les trois principales branches qui sortent de ce tronc représentent la mécanique, la médecine et la morale ». En tant que telle, elle doit nous permettre de régler nos conduites, de nous soigner et d'inventer les arts possibles.

Quant à MARX, il entend par philosophie la science des lois les plus générales du développement de la nature, de la société et de la pensée.

Il ressort de ces différentes définitions que le mot philosophie a une pluralité de sens. Mais de distinguer une pensée philosophique d'une pensée non philosophique.

La philosophie est un type de pensée mais toute pensée n'est pas philosophique. Cela suppose que malgré la diversité des définitions de la philosophie, il existe quelque chose d'universel que toutes les philosophies se partagent en commun. D'où les critères de la philosophie. Lesquels critères sont selon le philosophe sénégalais Issiaka PROSPER LALEYER, la rationalité, la systématique et la cohérence.

La rationalité consiste seulement à prendre pour vrai ce qui est obtenu par la réflexion indépendamment de tout intérêt et de tout sentiment. Par exemple l'algèbre est une science rationnelle parce que ses résultats ne peuvent être déduits ni de l'expérience, ni de la croyance, mais seulement de la réflexion. Quand je dis un plus un égale deux, je parviens à ce résultat par la pensée, indépendamment de tout sentiment, de toute croyance et de tout intérêt.

La systématique consiste, en philosophie, à présenter un ensemble d'idées ayant des rapports entre elles et formant une certaine entité homogène.

Quant à la cohérence, elle suppose l'absence de contradictions entre les propositions d'un même système d'idées.

Au terme de cette analyse, nous pouvons conclure qu'il existe un problème de définition de la philosophie pour trois raisons principales :

La philosophie est une vision du monde, or les philosophes voient le monde différemment ;

La philosophie est une réflexion critique sur les problèmes d'une société à un moment donné de son histoire, or les philosophes ne vivent pas les mêmes époques. C'est pourquoi Hegel dira que « toute philosophie est fille de son temps »

Et enfin la philosophie est l'expression théorique de la défense des intérêts de classes, or dans un monde divisé en classes hostiles et opposées, les philosophes n'ont pas les mêmes intérêts à défendre.

Dès lors : il semble légitime qu'il existe un problème de définition de la philosophie.

Sujet : peut-on se passer de la philosophie ?

Se demander si l'on peut se passer de la philosophie c'est s'interroger sur l'importance de cette discipline dans la vie pratique des hommes. En effet, la philosophie est née Vie siècle avant Jésus en tant que pensée rationnelle servant à expliquer le monde. Cependant, elle est décriée par plusieurs penseurs pour raison qu'elle ne résout aucun problème. Dans ces conditions, peut-on se dispenser de la réflexion philosophique ?

Après avoir analysé le point de vue des détracteurs de la philosophie, nous essaierons d'élucider l'importance de cette discipline dans la vie pratique des hommes.

La philosophie n'est pas nécessaire à première vue, ce qui est nécessaire à l'homme c'est ce qui lui permet de vivre, de se loger, de s'habiller, de se soigner.

La philosophie, bien qu'elle réfléchit sur les problèmes aux quels les hommes sont confrontés, ne donne aucune réponse satisfaisante.

L'apprentissage de la philosophie n'a aucun impact sur la vie pratique des hommes.

A ce sujet, les scientifiques diront que « toute la philosophie ne vaut pas une heure de peine ». Toujours selon eux, l'importance d'une science réside dans la possibilité de concrétiser ses résultats ; or les résultats de la philosophie ne peuvent être ni infirmés ni confirmés. C'est ainsi que Wittgenstein soutiendra que la « philosophie est la science des questions non résolues »

Il semble donc clair que la philosophie n'est pas vitale : on peut bien se passer d'elle et mener une vie heureuse, car l'homme se nourrit de pain et non d'idées. On pourrait néanmoins se demander quel type d'avantage l'étude de la philosophie pourrait nous apporter.

Pour répondre à cette question, suivons ces lignes de Bertrand RUSSELL : « celui qui n'a aucune teinture philosophique traverse l'existence prisonnier des préjugés dérivés du sens commun et des croyances habituelles de son temps... Dès que nous commençons à penser conformément à la philosophie, nous voyons que même les choses les plus ordinaires de la vie quotidienne posent des problèmes auxquels on ne trouve que des réponses très incomplètes... Elle fait disparaître le dogmatisme quelque peu arrogant de ceux qui n'ont jamais parcouru la région du doute libérateur » (problèmes de philosophie). De cette analyse de RUSSELL, il ressort que l'activité philosophique nous éloigne du dogmatisme, (croire savoir ce que nous ignorons en réalité) et nous rend sceptiques (être dans l'incertitude totale).

Dans la foulée, DESCATRES soutenait q' »il vaut mieux vivre les yeux fermés sans tâcher jamais de les ouvrir que de vivre sans philosopher ».

Il ressort donc de cette analyse que la question de savoir si l'on peut se passer de la philosophie doit être répondue avec beaucoup de prudence pour raison que la philosophie n'est pas vitale mais très importante dans la mesure où elle aide l'homme à mieux vivre. Ainsi disait Kant : « vous dites philosopher, eh bien, philosophons ; vous dites de ne pas philosopher, il faut encore philosopher pour le démontrer. Nul n'échappe à la philosophie ». Toutefois, une telle réponse laisserait croire que tout le monde est spontanément philosophe. Ce qui pourrait encore mettre en doute l'utilité de la philosophie en tant que science.

Sujet 2 : Toute pensée est-elle philosophique ?

Je lis attentivement le sujet jusqu'à ce que je sois sûr de l'avoir compris.

Je définis les mots clés pour attester ma compréhension du sujet.

La pensée : la pensée est le mécanisme psychique par lequel la réflexion se rapporte aux choses.

Philosophique : une pensée est dite philosophique lorsqu'elle est critique, rationnelle, logique, cohérente et systématique.

L'idée générale du sujet : les critères de la philosophie.

Le paradoxe :

De nos jours domine le préjugé selon lequel toute façon d'interpréter le monde peut être appelée « philosophie. » Or, il semble que la vraie philosophie, celle que l'on étudie à l'école, réponde à des critères bien déterminés.

La problématique :

Quels sont donc les critères de distinction entre une pensée philosophique et une pensée non philosophique ?

L'Annonce du plan :

Nous nous demanderons d'abord en quoi consiste la pensée, puis dans un second temps nous essayerons d'examiner les critères permettant de distinguer une pensée philosophique d'une pensée non philosophique. Enfin nous parlerons de la philosophie spontanée qui pourrait ne pas répondre à ces critères.

Les idées directrices :

1^{er} partie : Il existe plusieurs sortes de pensée parmi lesquelles nous pouvons retenir des pensées religieuses, des pensées scientifiques, des pensées mythologiques, des pensées idéologiques, etc.

2^{ème} partie : Les critères de la philosophie sont : la rationalité, la systématique, la cohérence, la critique.

3^{ème} partie : La philosophie spontanée est une philosophie au sens pauvre du terme, une philosophie par extension.

Conclusion :

La philosophie est une forme de pensée parmi tant d'autres. Toute philosophie est une pensée mais toute pensée n'est pas de la philosophie car celle-ci répond à des critères méthodologiques bien déterminés au même titre que les sciences.

LA PHASE DE LA REDACTION

De nos jours domine le préjugé selon lequel toute façon d'interpréter le monde peut être appelée philosophie. Or, il semble que la vraie philosophie, celle que l'on étudie à l'école, répond à des critères bien déterminés.

Quels sont donc les critères permettant de faire la distinction entre une pensée philosophique et une pensée non philosophique ?

On montrera d'abord en quoi consiste une pensée philosophie puis dans un second temps, on essaiera de faire la distinction entre une pensée philosophique et une pensée non philosophique. Enfin dans notre troisième partie, on parlera de la philosophie spontanée qui pourrait ne pas répondre à ces critères.

La pensée est le mécanisme psychique par lequel la réflexion se rapporte aux choses. Il existe plusieurs sortes de pensées parmi lesquelles nous pouvons noter des pensées religieuses, des pensées scientifiques, des pensées mythologiques, des pensées philosophiques.

Une pensée est une réflexion portant sur un ensemble de réalités bien déterminées.

Ainsi par exemple, la pensée religieuse a pour objet la relation que les hommes entretiennent avec le sacré.

Une pensée est dite scientifique, lorsqu'elle porte sur l'ensemble des connaissances rationnelles, objectives, acquises par le moyen de l'expérimentation et de la vérification.

Une pensée est dite mythologique lorsqu'elle explique de façon imaginaire les phénomènes qui nous entourent à travers l'aventure des dieux.

Voilà donc quelques raisons qui montrent que toute pensée n'est pas philosophique. Toutefois, on peut se demander quelles sont les spécificités de la pensée philosophique.

Une pensée est dite philosophique lorsqu'elle tente de répondre, par des arguments rationnels et explicites, aux problèmes fondamentaux qui préoccupent l'homme dans sa vie de tous les jours. Or, ce type de pensée est historiquement situé : il est né au VI^e siècle avant Jésus Christ en supplantant le mythe dans les citées ioniennes.

Les spécificités du discours philosophique sont entre autres : la rationalité, la systématique et la cohérence.

La rationalité consiste seulement à prendre pour vrai ce qui est obtenu par la réflexion indépendamment de tout intérêt et de tout sentiment.

La systématique consiste à poser un principe à partir du quel on déduit une réponse à tous les problèmes que se pose l'homme.

Dans ce cas ci, on peut faire référence à Platon : celui-ci pose le principe selon lequel il existe deux mondes : un monde intelligible ayant pour image le monde sensible. Dès lors, toute réalité est double chez Platon. L'homme lui-même est double, il a le corps (sensible) et l'âme (intelligible).

La cohérence permet au discours philosophique d'éviter de se contredire lui-même.

La philosophie est donc une science critériologique, et cela montre que toute pensée n'est pas philosophique. A ce sujet, Hauntandji disait : « on n'est pas plus spontanément philosophe qu'on n'est mathématicien, physicien ou chimiste. Car la philosophie elle aussi est une discipline théorique spécifique ayant des exigences propres et obéissant à des critères méthodologiques bien déterminés au même titre que la physique, chimie et les mathématiques. »

Si donc la philosophie exige des critères, comment peut-on parler de philosophie spontanée ?

Une philosophie est dite spontanée lorsqu'elle ne répond pas aux critères de philosophicité susmentionnés. La philosophie spontanée est une pensée « inconsciente » au même titre que la mythologie. Pour cette conception, il y a identité entre pensée et philosophie. Ainsi par extension, on peut parler de philosophie Bantu ou de philosophie Dogon de philosophie bambara... Entendant par-là la vision Bantu, Dogon, Bambara du monde. Il s'agit là donc des mythes, des contes, des proverbes et des légendes des peuples cités. Or, ces visions sont populaires tandis que la philosophie est une œuvre individuelle. Ces visions sont sacrées tandis que la philosophie est essentiellement sacrilège.

Au terme de cette analyse, nous pouvons dire que la philosophie est une forme de pensée parmi tant d'autres. Toute philosophie est une pensée mais toute pensée n'est pas une philosophie car celle-ci répond à des critères bien déterminés au même titre que les sciences.

Si toute pensée était philosophique, comment a-t-on pu faire la démarcation entre philosophie et mythologie ?

Sujet 3 : Le développement de la science entraîne t-il la disparition des mythes ?

Je lis attentivement le sujet
Je définis les mots clés

Le développement : Le progrès, l'amélioration quantitative et qualitative

La science : ensemble des connaissances rationnelles et objectives fondées sur l'étude des lois, et vérifiables par la pratique

Mythe : c'est un récit imaginaire qui explique les phénomènes qui nous entourent à travers l'aventure des dieux.

Idée générale :

Le destin du mythe face au développement de la science.

Paradoxe :

Face au développement de la science, nous avons cru que les explications mythiques n'auraient plus droit de cité. Mais, malgré le progrès des sciences, l'humanité continue à se servir des mythes pour expliquer certains phénomènes qui dépassent les pouvoirs de la raison.

Problématique :

Dans ces conditions, peut-on valablement soutenir que le progrès des sciences a influencé la pensée mythique ?

Annonce du plan :

Nous montrerons d'abord que le mythe est la 1^{ère} forme d'explication du monde qui prévalait avant l'avènement de la science : pour ensuite démontrer que les progrès scientifiques ont démenti plusieurs thèses mythiques. Enfin, nous insisterons sur la continuité du mythe malgré l'avancée fulgurante des sciences.

LA PHASE DE LA REDACTION :

Le mythe est un récit fabuleux qui explique les phénomènes qui nous entourent à travers l'aventure des dieux. Il est la première forme d'explication du monde. Face au développement fulgurant de la science nous avons cru que les explications mythiques n'avaient plus droit de cité. Mais paradoxalement, la rationalité scientifique se montre impuissante face à certains problèmes.

Dans ces conditions, peut-on valablement soutenir que le mythe n'a plus de rôle à jouer dans un monde dominé par les sciences ?

Nous montrerons d'abord que le mythe est la première forme d'explication du monde qui prévalait avant la naissance de la science ; pour ensuite démontrer que la naissance de la science a démenti plusieurs explications mythiques. Enfin nous insisterons sur la continuité du mythe malgré l'avancée fulgurante des sciences.

Le mythe est la première forme d'explication préscientifique du monde. A l'aube de l'humanité les premiers hommes étaient confrontés à un certain nombre de problèmes auxquels ils ont donné des explications. Cette forme d'explication correspondait à l'enfance de l'humanité. Ainsi le phénomène de la pluie était considéré comme la chute des larmes du Dieu pleurant ; et la sécheresse, la colère des dieux, et le vent le pet des dieux. Pour pallier ces problèmes, les premiers hommes n'avaient d'autres choix que de prier. Ainsi on vit apparaître les premiers fétiches, sanctuaires dans lesquels on immolait des êtres vivants aux mânes des dieux pour éviter les maladies, la sécheresse et les catastrophes naturelles.

Avec le développement des sciences nous assistons à une réduction conséquente des explications irrationnelles au profit des explications rationnelles. Désormais, la maladie n'est

plus interprétée comme la manifestation de la colère des dieux, elle est due à la faiblesse des globules blancs face aux microbes (agents pathogènes des maladies).

La sécheresse a pour cause la déforestation, car les arbres dégagent de l'oxygène qui produit des nuages qui, à leur tour, provoquent la pluie. Or, l'homme abat les arbres pour survenir à certains de ses besoins. Voilà une des causes de la sécheresse. Désormais, la prière cesse d'être la solution aux problèmes. Pour lutter contre les maladies, l'homme a su créer des anti-microbes permettant de guérir les maladies ou de les prévenir. Et pour lutter contre la sécheresse, la technique la plus utilisée est celle du reboisement.

On voit donc bien qu'avec l'avènement de la science, plusieurs explications mythiques sont démenties. Peut-on pour autant soutenir que le mythe n'a plus de rôle à jouer dans un monde dominé par les sciences ?

Evidement non ! La science n'est pas parvenue à expliquer et à trouver des solutions à tous les problèmes qui concernent l'homme.

Par exemple : les questions d'ordre métaphysique telles l'origine et la fin du monde, l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu. Ce sont des questions qui dépassent le pouvoir de la science.

Le Big-Bang (hypothèse sur la formation du monde n'est-il pas un mythe du monde moderne ?)

De nos jours les cinéastes utilisent les mythes grecs et égyptiens qu'ils composent en film par le promouvoir l'art.

Au 20^{ème} siècle le psychologue autrichien Sigmund Freud se servait des mythes pour expliquer l'origine de la religion, et la formation des attitudes morales chez l'enfant.

Au regard des arguments ci-dessus, on peut dire que le mythe n'est pas forcément synonyme d'archaïsme. Car partout où l'explication rationnelle fait défaut, la science se sert des mythes en guise d'hypothèse pour satisfaire nos besoins cognitifs. A quand donc la disparition du mythe ?

Sujet 4 : Le développement de la science entraine-t-il la disparition de la philosophie ?

Autrefois la philosophie avait pour ambition de tout connaître et de nous apporter le bonheur, comme en témoigne le projet philosophique cartésien. Mais à partir du XIX^{ème} siècle, avec la naissance des sciences expérimentales, nous assistons à un apparent recul de la philosophie au profit des sciences. Cependant, les sciences en se développant, ont causé des problèmes qu'elles-mêmes ne peuvent pas résoudre.

Dans ces conditions, peut-on valablement refuser toute utilité à la philosophie sous prétexte que les sciences se sont développées ?

Nous parlerons d'abord du rôle de la philosophie avant la naissance des sciences expérimentales, pour ensuite parler de l'apparent recul de la philosophie avec la naissance des sciences. En troisième partie, nous expliquerons le rôle que la philosophie continue à jouer malgré le développement des sciences.

Entre philosophie et science, il a toujours existé une relation historique que nul ne peut défaire.

De l'antiquité au XIX^{ème} siècle, cette relation se caractérisait par le fait que toutes les sciences particulières étaient incluses dans la philosophie, et le philosophe lui, était le détenteur de tous les savoirs dans la mesure du possible. Par exemple, la philosophie étudiait le mouvement des corps, elle étudiait les astres, la composition des corps, les organismes vivants, les maladies.

Aucun domaine du savoir n'échappait à la philosophie. C'est pour cette raison que tous les premiers philosophes étaient de savants polyvalents. Il suffit de penser à Pythagore qui était à la fois philosophe, mathématicien, astronome. En philosophie nous lui devons la théorie de la transmigration des âmes reprise par Platon sous le nom de métempsychose ; en mathématiques nous lui devons le théorème selon lequel « pour un triangle ABC rectangle en A, $BC^2 = AB^2 + AC^2$ »

Aristote aura été le plus grand biologiste et physicien de son temps. Descartes a été l'un des plus grands philosophes, physiciens et mathématicien de son temps.

Ces arguments ci-dessus nous montrent que jadis, la philosophie représentait l'ensemble de tous les savoirs rationnels. On pourrait néanmoins se demander quel a été le sort de la philosophie avec l'essor des sciences expérimentales.

A partir du XIX^{ème} siècle, les autres sciences ont pris leur autonomie vis-à-vis de la philosophie.

Désormais ce n'est plus la philosophie qui étudie le mouvement des corps mais plutôt la science physique ; l'astronomie étudie les astres, la chimie étudie la composition des corps, la biologie étudie les organismes vivants, la médecine étudie les maladies, leurs causes et leur remèdes. Que reste-t-il donc à la philosophie ? Les scientifiques peuvent dorénavant ironiser le « malheureux sort » de la philosophie. Le néokantien Windelband compare même sa situation à celle du père Goriot (personnage romanesque de Balzac qui a distribué toute sa richesse à ses filles pour en fin mourir indigent). Toutefois, il serait intéressant de savoir si Windelband et les scientifiques n'ont pas fait un jugement hâtif sur le sort de la philosophie.

Contrairement à ce que pensaient les scientifiques, l'essor des sciences n'a pas forcément été synonyme de bonheur.

Il est très certain qu'avec cet essor, l'homme a gagné plus de liberté physique à travers le machinisme, mais le bonheur de l'homme ne se réduit pas seulement à l'utilisation de la mécanique. Il est des questions beaucoup plus complexes auxquelles la science n'a pas encore trouvé de solutions. Ce sont les questions d'ordre métaphysique telles que : d'où vient le monde ? Dieu existe-t-il ? L'âme est-elle mortelle ou immortelle ? Le monde a-t-il une origine et une fin ? Aucune méthode scientifique ne peut prétendre résoudre ces problèmes.

A ces problèmes classiques s'ajoutent les nouveaux problèmes causés par le développement des sciences expérimentales, lesquels sont : le problème du réchauffement

climatique causé par l'utilisation des énergies non renouvelables qui se transforment en gaz à effet de serres ; les problèmes de la délinquance, ceux du terrorisme, les problèmes éthiques. Par exemple, malgré le développement de la médecine, nous assistons à la naissance de nouvelles maladies incurables telles que le sida, les cancers, le diabète, l'hypertension et bien d'autres. Plus la médecine se développe, plus se développent les maladies ; plus les richesses se développent, plus le nombre de pauvres s'accroît ; plus les systèmes éducatif se développent, plus la délinquance s'accroît : c'est le paradoxe du monde moderne.

Il est donc question de savoir si la philosophie doit rester indifférente face à ces nouveaux problèmes.

Contrairement à ce que pensaient les contempteurs de la philosophie, l'essor des sciences, au lieu d'appauvrir les potentialités de la philosophie, il les revitalise. Car ces nouveaux problèmes ont fait l'objet de la naissance de nouvelles disciplines philosophiques telles que politique, la bioéthique, la théorie de la connaissance, la philosophie des sciences etc.

Entre philosophie et sciences il n'existe ni une relation de supériorité, ni une relation d'infériorité mais une relation de collaboration au sein de laquelle, il serait absurde de demander à l'une de faire la tâche de l'autre. Toutefois, certains peuvent répliquer en disant que la science n'est pas encore à son terme, et que quand elle se sera suffisamment développée, la philosophie disparaîtra.

Sujet 5 : « Toute philosophie est philosophie de partie » Qu'en pensez-vous ?

Je lis attentivement le sujet

Je définis les mots clés

Philosophie : un ensemble de théories systématiques permettant de résoudre les problèmes fondamentaux auxquels les hommes sont confrontés.

Parti : un groupe d'individus qui se fixe des objectifs communs afin de défendre ses intérêts.

Annonce du plan

Nous montrerons d'abord en quoi consiste la philosophie et dans quelle mesure elle prétend être impartiale ; pour ensuite démontrer que malgré sa prétention à l'impartialité le discours philosophique n'échappe pas à l'idéologie. Enfin nous nous demanderons si nous pouvons parler d'idéologie dans une société sans classe.

LA PHASE DE LA REDACTION :

La philosophie entretient des rapports étroits avec l'idéologie. Celle-là est un discours qui tente de résoudre de façon impartiale les problèmes auxquels les hommes sont confrontés. Or, le philosophe est toujours membre d'une société divisée en classes aux intérêts contradictoires.

Dans ces conditions, l'impartialité est-elle possible en philosophie ?

Nous montrerons d'abord en quoi consiste la philosophie et dans quelle mesure elle prétend être impartiale. Ensuite on montrera que malgré sa prétention à l'impartialité le discours philosophique n'échappe pas à l'idéologie. Enfin nous nous demanderons si nous pouvons parler d'idéologie dans une société sans classe.

La philosophie se veut un discours rationnel, désintéressé indépendant de tout sentiment et de tout intérêt. Son objet principal est la recherche de la vérité. En cela, la philosophie imite les sciences de par la méthode. Comme les sciences, la philosophie procède par problématisation et tentative de résolution si bien que les réponses qu'elle donne aux problèmes sont relatives et quelque peu subjectives.

Il est donc clair que si la philosophie est une science, elle échappe à l'idéologie. A ce sujet on peut se référer à Platon qui disait que la philosophie est la science du général. Dans le Théétète il dresse le portrait du philosophe comme un individu désintéressé, il ne s'occupe que de l'universel. Par exemple il ne se demande pas le grand roi est heureux ou malheureux, mais qu'est-ce que le bonheur ou le malheur. Un tel philosophe se prétend neutre dans les conflits sociaux, il est au-dessus de la mêlée ; il est apolitique. Nul sur le plan pratique il ne sait que former des beaux discours car son éducation est contraire à celle des esclaves.

On voit donc bien que le philosophe échappe à l'idéologie d'autant plus qu'il est neutre dans les antagonismes sociaux.

Toutefois, on peut se demander si la neutralité est réellement possible puisque le philosophe est toujours membre d'une société divisée en classes aux intérêts antagoniques.

A cette question, faisons référence à Marx. L'activité intellectuelle des hommes est le reflet plus ou moins exact de leur vie matérielle. La philosophie a un contenu social et des racines sociales qu'il faut déceler si on peut réellement la comprendre. Toute philosophie naît en

réponse à des besoins sociaux. Elle est le reflet logique de préoccupations majeures des hommes appartenant à une société donnée, à un moment précis de son histoire. C'est ce caractère de la philosophie qu'on exprime en disant qu'elle est une idéologie. Celle-ci est l'expression théorique de la défense des intérêts de classes. Prenons par exemple la description que « l'Encyclopédie » fait du philosophe. Pour Diderot et ses amis, le philosophe se caractérise par son amour pour la société, le désir de se rendre utile à la société. C'est un humaniste, car il met l'homme au centre de sa réflexion. De même, en voulant décrire le philosophe, Platon décrit l'homme de sa classe, il lui octroie tous les avantages possibles : « les mots ne cesseront pour l'espèce humaine avant que la race des purs et authentiques philosophes n'arrive au pouvoir ou que par une grâce divine les souverains de ce monde se mettent sincèrement et nécessairement à philosopher. » Dans la foulée, Aristote soutenait que l'esclavage est naturel et nécessaire. Il ne prendra fin que lorsque les navettes commenceront à se tisser d'elles-mêmes. Platon et Aristote ont fait de l'idéologie. Si Aristote était un esclave, aurait-il défendu l'esclavage.

Dans toute société, il y a divers groupes d'hommes (ou classes sociales) occupant des positions différentes et remplissant chacun un rôle précis dans le système de production : esclaves ou maîtres d'esclaves, seigneurs ou serfs, bourgeois ou prolétaire.

Tout philosophe, par sa position sociale est membre sympathisant d'une classe déterminée dont il défend théoriquement les intérêts au détriment d'une autre classe.

Ces arguments ci-dessus nous montrent qu'aucune philosophie n'échappe à l'idéologie.

Néanmoins, il semble toujours légitime de se demander si le philosophe peut prendre parti dans une société sans classe.

En guise de réponse à cette question, revenons à Marx qui décrit la société communiste (société sans classe) : « Dans une phase supérieure de la société communiste, quand auront disparu l'asservissante subordination des individus à la division du travail, quand les forces productives se seront accrues et que toutes les sources de la richesse collective jailliront en abondance... La société pourra écrire sur ses drapeaux : « De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins ! » Marx est donc sûr que le capitalisme conduira inéluctablement au communisme. Or, la société communiste est une société sans classe. Le philosophe qui y vivra ne sera pas confronté à des antagonismes de classe. Il émettra donc une seule philosophie : celle du prolétariat révolutionnaire. Il semblerait donc absurde de parler de la défense des intérêts de classe puisqu'il n'y aura qu'une seule classe.

La philosophie prétend s'échapper à l'idéologie de par sa méthode. Mais elle n'y parvient pas car il est difficile pour le philosophe de lutter contre ses propres intérêts. Cela montre que consciemment ou inconsciemment le philosophe défend les intérêts d'une classe déterminée au détriment d'une autre. Pour que le discours philosophique soit impartial il faut qu'il vive dans une société sans classe ! A quand donc l'abolition de la société capitaliste ?

Sujet 6 : « Au regard de ce qui suffit à la nature toute possession est richesse, mais au regard des désirs illimités même la plus grande richesse est pauvreté. » (Epicure)
Expliquer et commentez

Richesse et pauvreté sont contradictoires. L'une consiste dans la possession excédentaire des biens matériels et l'autre dans le déficit de la propriété matérielle. Or, Epicure dit le contraire : pour lui, est riche celui qui se contente de besoins naturels et, pauvre celui qui n'est jamais satisfait et qui crée des besoins imaginaires.

La richesse est-elle forcément synonyme de bonheur ?

Nous montrerons d'abord en quoi consistent richesse et pauvreté, puis dans un second temps nous essayerons d'expliquer le caractère subjectif de la richesse et de la pauvreté. Pour enfin réfléchir sur la finalité de la richesse.

L'opinion commune considère le riche comme celui qui possède une quantité excédentaire de biens matériels : argent, bétail, propriété foncière... Pour elle, la richesse est synonyme de bonheur, de privilège social, parce que le riche n'est pas sous le coup de la nécessité : il mange à sa fin, habite un logement décent, se déplace à sa guise, de sorte que chacun veut être comme lui. Dans la société capitaliste pour se tailler une place au soleil, il faut être bourgeois, riche, car les rapports marchands capitalistes ont remplacé toutes les relations humaines en rapport d'argent.

Ainsi pour Marx, dans la société capitaliste, tout se vend et tout s'achète, même le rire s'achète. Il ajoute que la valeur des choses n'est pas seulement exprimée en argent, mais consiste en argent : « je suis laid mais je peux m'acheter la plus belle femme du monde. Donc je ne suis pas laid, car l'effet de la laideur, sa force repoussante est annulée par l'argent... »

Il semble donc normal que dans une société où la valeur humaine est calquée sur l'argent, les hommes honnissent la pauvreté et se lancent dans la conquête du bien matériel. Ici, tous les moyens sont bons pour être riche car la pauvreté est synonyme d'enfer.

Mais paradoxalement Epicure affirme que le riche est celui qui se contente des besoins naturels et nécessaires. La richesse réside dans la frugalité. Vouloir satisfaire les besoins non naturels et non nécessaires conduit l'homme au malheur. Car un tel individu est désireux et le désir ressemble à un tonneau vide : sitôt satisfait, il renaît. L'homme manque toujours. Le riche est donc celui qui satisfait seulement ses besoins naturels et nécessaires : « un peu d'eau, un peu de pain et un peu de paille, on devient un dieu mortel parmi les êtres périssables. » Le riche d'Epicure n'est pas celui qui possède une quantité excédentaire de biens matériels, mais plutôt le sage. Car, vaine est la richesse qui ne conduit pas à la tranquillité de l'âme. La richesse ne fait pas forcément le bonheur. Toutefois on pourrait se demander quelles sont les conditions d'accès au bonheur.

« Heureux, celui dont la façon de vivre correspond aux exigences du temps » disait Epicure. Ce qui conduit l'homme au bonheur, c'est la limitation des désirs et l'absence des craintes telles que la crainte des dieux, de la mort et de la fatalité. Les dieux ne s'occupent pas des problèmes humains, la mort n'est rien car le bien et le mal résident dans la sensation et la mort est la privation totale de la sensation. La fatalité n'est pas à craindre car l'homme peut dévier son destin. Le bonheur est donc d'accès facile.

On peut ainsi conclure qu'il vaut mieux être heureux dans la pauvreté que d'être riche dans le malheur. Ou encore mieux vaut chercher une position intermédiaire : trop riches, nous

tomberons dans la quête des besoins superflus et trop pauvres, nous manquerons l'essentiel.

Il faut donc cultiver la modestie.

La question est donc de savoir si l'on peut honnir la richesse matérielle dans un pays où la valeur humaine est calquée sur l'argent.

Sujet 7 : « Le philosophe et la littéraire sont des éternels exilés vivant en solitude. Ils ne pleurent que leur cause et ne s'occupent point de leur société en détresse. Qu'en pensez-vous ? »

Philosophe et littéraire sont deux types de penseur à la fois distincts et semblables. Pour une raison ou une autre, d'aucuns les qualifient de rêveurs détachés de la société, pleurant chacun ses propres problèmes. Or, il nous arrive aussi souvent de parler de philosophie ou de littérature engagée.

Le philosophe et le littéraire expriment-ils leurs propres sentiments ou bien ils tentent de résoudre les problèmes qui concernent toute la société ?

S'interroger sur les rapports du philosophe et du littéraire avec la société, c'est se demander jusqu'à quel niveau ceux-ci sont capables de cerner les problèmes sociaux, et de les résoudre.

En effet, l'activité philosophique et littéraire semblent d'abord être l'expression des problèmes que vivent les penseurs eux-mêmes, et auxquels ils essaient d'en sortir ? Par exemple, dans le poème « Demain dès l'aube » Victor Hugo pleure la perte de sa fille Léopoldine, décédée au cours d'un voyage par naufrage dans les eaux de la Seine à Villequier.

De même, dans le poème « Le lac », Lamartine pleure la perte de sa dulcinée, mais essaie en même temps d'en sortir quelque chose d'universelle dans cette perte. Car la lecture de ce poème laisse difficilement indifférent le lecteur pour raison que n'importe qui pourrait se trouver dans la même situation. C'est pourquoi l'auteur pleure sa solitude et apprécie en même temps son bonheur d'antan.

Il en est de même en philosophie. Dans l'antiquité, Platon pleurait dans sa philosophie, la mort de son maître Socrate qu'il n'a pu digérer. Car la philosophie de Socrate a eu une influence énorme sur la vie de Platon au point que ce celui-ci était exclusivement dévoué à soutenir les causes de Socrate. Or, en 399 avant Jésus, Socrate fut accusé par Mélitas, Anytas et Lycon, et condamné injustement à mort. Dès lors, Platon qui était destiné à être un politique, entre en philosophie pour réhabiliter la parole du maître, pour exprimer sa haine profonde contre ceux qui ont mis son maître à mort.

On voit donc bien que la philosophie et la littérature sont l'expression des sentiments que vivent le philosophe et le littéraire. Néanmoins, on pourrait aussi se demander pourquoi il nous arrive de parler de philosophie et de littérature engagées si celles-ci ne sont que l'expression d'un sentiment vécu par le philosophe et le littéraire ?

L'activité philosophique et littéraire, sont le reflet des réalités que vivent le philosophe et le littéraire. C'est pourquoi les marxistes les conçoivent comme des formes spécifiques de la conscience sociale. Quand la société change, la philosophie change, aussi bien que la littérature, pour se conformer aux nouvelles réalités. Ainsi disait Hegel : « toute philosophie est fille de son temps ».

On peut dans ce domaine, faire référence aux poètes de la Négritude qui se sont battus corps et âme pour la libération des peuples noirs. C'est dans cette logique que Césaire disait : « je suis la bouche de ceux qui n'ont pas de bouche ». Entendant par là qu'il était absolument dévoué, par ses théories littéraires, à défendre les intérêts des peuples

opprimés. Il suffit de penser à Senghor, Damas, ou même à Kwamé N'krumah ou à Frantz Fanon qui se sont battu corps et âme pour lutter contre la colonisation.

Au terme de cette analyse, on peut conclure que le philosophe et le littéraire défendent à la foi leurs propres intérêts et ceux des autres. Si bien qu'il est très souvent impossible de mettre l'intérêt public au dessus de ses propres intérêts.

Sujet 8 : Faut-il en finir avec la religion ?

La religion est l'activité humaine consistant à rendre un culte à une divinité. C'est un ensemble de croyances, de récits, de pratiques et de traditions définissant un certain rapport de l'homme avec le sacré. Les croyants y cherchent le salut. Or la religion semble aliénante, elle nous empêche souvent de voir la réalité en face. Dans ces conditions, la pratique de la religion est-elle une activité légitime ou bien elle doit disparaître ?

Nous montrerons d'abord en quoi consiste la religion et qu'elle est son utilité dans la vie sociale et individuelle des hommes. En second lieu, nous nous demanderons si toutefois l'existence de la religion ne constitue pas un frein à la promotion de l'homme. Enfin nous nous interrogerons sur le type de société qu'il faudrait mettre en place avec la disparition possible de la religion.

La religion se caractérise à la fois par son universalité et sa diversité. Il existe plusieurs formes de religion mais malgré cette diversité toutes les religions ont quelque chose en commun : la relation de l'individu avec le sacré. Toute religion a un caractère moral car elle prescrit des normes de conduite aux pratiquants. Dans la religion, l'homme se rapporte à Dieu par la foi. Celle-ci est la conviction que le Dieu inspecte nos comportements par rapport au bien et au mal. La religion cultive en nous l'esprit de tolérance (excepté le judaïsme), de bienveillance l'amour du prochain, l'esprit de partage « tu aimeras ton prochain comme toi-même » Voilà une prescription morale de Jésus Christ.

La religion nous permet aussi de supporter les difficultés de la vie en nous confiant à Dieu. C'est pourquoi Blaise Pascal disait : « la grandeur et la misère de l'homme sont tellement visibles qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne qu'il existe un Dieu, et qu'on est obligé de l'aimer. »

Il semble donc que la religion est assez importante pour disparaître du monde. Mais malgré cette utilité, ne peut-elle pas non plus être conçue comme un facteur d'aliénation ?

A cette question Marx répondra : « la misère religieuse est l'expression de la misère réelle et la protestation contre cette misère réelle. C'est le soupir d'une âme opprimée,... elle est l'opium du peuple. » La mission de la philosophie avancée réside en ce que la critique du ciel se transforme en critique de la terre, la critique de la religion en critique du droit et la critique de la théologie en critique de la politique. Dans la religion l'homme se crée un monde illusoire qu'il a lui-même créé et qui finit par le dominer comme une puissance étrangère. Mais le Dieu qu'il crée n'est qu'une image irréaliste de lui-même.

Ainsi pour Marx, la religion est un facteur d'aliénation, facteur qui ôte à l'homme toute sa responsabilité et qui le met dans un état psychologique de soumission qu'il prend pour réalité.

Dans la foulée, Nietzsche affirmait que Dieu est mort de la révolution copernicienne. Que faire maintenant que nous ayons tué Dieu ? Faut-il devenir Dieu ou créer un Dieu ?

Après que nous ayons tué Dieu, Nietzsche pense que les hommes ne peuvent pas devenir Dieu. Ils vivront toujours dans les problèmes car la vie est un pont assez dangereux car la souffrance et le bonheur se succèdent mutuellement. Ceux qui parlent d'espoir surnaturel sont des rêveurs dont la terre est fatiguée.

Au contraire, Marx pense que l'homme doit pouvoir mettre fin à la religion et aux contradictions sociales du mode de production capitaliste afin de construire une société communiste dont le drapeau portera un slogan de bonheur : «De chacun selon ses capacités à chacun selon ses besoins). Une société qui fait la promotion de l'homme dans sa totalité, la promotion de tous les hommes sans exclusion. Ainsi l'éducation, la santé, la science, la liberté au sens propre du terme verront le jour. Le paradis est bien réalisable sur terre. Et Marx précisera que cela n'est pas un rêve, c'est bien possible et même inévitable car l'humanité ne se pose que des questions qu'elle peut résoudre. Il semble donc évident qu'un autre monde est bien possible sans la religion.

Nous pouvons conclure que la religion joue une fonction sociale assez importante : elle assure la cohésion sociale en prescrivant aux croyants des normes de conduite dans l'espoir de bénéficier la récompense divine après la mort. Malgré ce caractère positif, elle ralentit la promotion de l'homme qui se fixe un idéal illustre au lieu de regarder la réalité en face.

Si Dieu est vraiment mort comme le dit Nietzsche, comment explique la recrudescence des conflits religieux malgré les progrès foudroyants des sciences ?

Sujet 9 : Les progrès des sciences vont-ils à l'encontre de la croyance religieuse ?

Pendant la période médiévale, les hommes de science étaient obligés d'être en accord avec la religion sous peine de passer au tribunal de l'inquisition. Mais, à la fin du moyen âge, avec l'abolition du phénomène de l'inquisition, nous remarquons que la science a fait d'énormes progrès, démentant ainsi certaines thèses religieuses.

Dans ces conditions, peut-on valablement soutenir que science et religion sont compatibles ?

La question du rapport entre science et religion est un problème d'ordre philosophique, souvent très difficile à analyser ; pour raison que, de prime abord, la science semble être opposée à la religion. En science, il s'agit de comprendre, tandis qu'en religion il est question de croire, et non de comprendre. La science réfléchit sur les faits, mais en religion il faut croire au surnaturel. La religion se pose comme une vérité intangible, immuable puisqu'elle est conçue très souvent comme la parole de Dieu. Or, Dieu est omniscient, il ne peut pas se tromper, tandis que l'erreur est humaine. C'est pourquoi Saint THOMAS D'Aquin disait qu'à chaque fois qu'il y a contradiction entre vérité de foi et vérité de raison, il faut préférer la vérité de foi à la vérité de raison.

Il est très difficile de trouver des liens de compatibilité entre science et religion.

Déjà au moyen âge, plusieurs philosophes sont passés au tribunal de l'inquisition pour avoir soutenu des thèses contraires à celles de l'Eglise. Il suffit de penser à Nicolas COPERNIC, qui a eu des problèmes avec le clergé pour avoir démenti la théorie Ptoléméenne du géocentrisme. Selon Copernic, contrairement à ce que disait l'Eglise, la terre n'est pas le centre de l'univers, mais plutôt le soleil, d'où l'héliocentrisme.

Il suffit aussi de penser à Jordano Bruno qui fut brûlé vivant pour avoir soutenu la théorie de la gravitation universelle, et démenti la virginité de la Sainte Marie.

Il ressort donc que le progrès des sciences va à l'encontre de la croyance religieuse. D'ailleurs, Nietzsche s'appuiera sur la théorie de l'héliocentrisme pour proclamer la « mort de Dieu ».

On pourrait toutefois se demander s'il n'y a pas un moyen de concilier science et religion.

(En vous appuyant sur les dissertations précédentes, faites l'antithèse et la conclusion de ce sujet).

.....
.....

[illegible]

Sujet 10 : Doit-on toujours dire la vérité ?

Toutes les sociétés répriment le mensonge au profit de la vérité. Or, il arrive souvent que cette dernière conduise à des violences ; Dans ces conditions, a-t-on en toutes circonstances, les moyens de ne pas faire recours au mensonge ?

Nous nous demanderons tout d'abord en quoi il peut être nécessaire de dire toujours la vérité, pour examiner ensuite la légitimité possible du mensonge. Enfin, entre vérité et mensonge, nous déterminerons quelle attitude nous pouvons adopter afin d'envisager au mieux nos relations avec autrui.

Il est très souvent nécessaire de dire la vérité. Le principe moral consistant à exiger de chacun la vérité constitue la base de nos relations avec autrui, qu'elles soient sociales ou affectives. Violer cette règle, c'est prendre le risque de briser le lien social qui nécessite des relations de confiance pour exister. Mentir une seule fois c'est rendre impossible la confiance tout le temps. Le mensonge peut instaurer des relations de méfiance entre gens qui entretiennent de très bonnes relations.

Cette règle Kantienne : « Tu dois ne pas mentir » est un impératif catégorique. Elle ne supporte aucune exception. Peu importent les conséquences que la vérité pourrait entraîner, il faut la dire, toujours et partout. Se donner le droit de mentir c'est prendre le risque de justifier des abus au sens où n'importe quelle situation peut être déclarée exceptionnelle pour justifier un mensonge. E mensonge risque alors de se généraliser, de devenir la solution de facilité, une fuite devant nos responsabilités.

Il apparaît donc nécessaire de dire la vérité. Toutefois on peut se demander si la vérité ne peut pas nous conduire souvent à des conséquences regrettables. Si cela est le cas, le mensonge n'est-il pas dans certains cas préférable ?

Condamner absolument le mensonge peut conduire à des pratiques discutables. En disant toujours la vérité on fait preuve de méchanceté, de manque de délicatesse, de diplomatie.

Lorsque l'annonce d'une vérité provoque des conséquences négatives, il n'est peut-être pas nécessaire de la dire.

Par exemple :

Supposons que votre père soit poursuivi par des hommes armés de coupe-coupe, de bâtons et de haches et que celui-là vienne se cacher auprès de vous. Pourriez-vous avoir l'honnêteté de le dénoncer ?

Vous avez trompé votre mari pour avoir un enfant avec votre amant. Pourtant votre mari prend l'enfant pour le sien. Avez-vous le courage de lui dire la vérité ?

Il semble qu'à ce genre de sujet il faut préférer le silence car une telle vérité « crève les yeux ».

Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire. Et le mensonge à outrance est encore plus haïssable. Quelle attitude devons-nous prendre pour envisager au mieux nos relations avec autrui ?

Dire toujours la vérité ou ne jamais la dire sont deux attitudes excessives et condamnables. On peut mettre en avant une pratique mesurée du mensonge, y avoir recours de façon exceptionnelle et circonstanciée pour éviter la violence de la vérité.

Mentir est une attitude moralement condamnable. Tu dois ne pas mentir est l'un des dix commandements que Dieu a prescrits à Moïse afin d'organiser la société sur cette base. Tout de même on peut mentir par bonne volonté car certaines vérités ne sont pas bonnes à dire.

Que faut-il donc préférer entre la violence de la vérité et la paix du mensonge ?

Sujet 11 : Douter, est-ce renoncer à la vérité ?

Dans la Bible, Jésus accomplit ce miracle de marcher sur les eaux d'un lac, invite son disciple Pierre à le suivre. Celui-ci pose un pied, hésite, puis s'enfonce. C'est alors que Jésus lui reproche : « tu as manqué de foi, pourquoi as-tu douté ? »

Dans cet épisode, le doute est présenté comme un refus de la vérité. A l'inverse, c'est la foi qui apparaît comme la condition de la vérité. Or, d'un autre côté, celui qui doute a conscience de son ignorance, et il cherche à savoir avant de juger ou d'agir.

Dans ces conditions, le doute doit-il apparaître comme un renoncement, ou au contraire comme la condition de toute vérité ?

Certains usages du doute s'apparentent à un renoncement à la recherche de la vérité. Le doute peut passer à première vue pour une faiblesse, une défaite de la pensée. Douter, c'est reconnaître que l'on ne sait pas et que l'on ne parvient pas à atteindre la vérité.

Lorsque le doute prend la forme d'une conclusion, il témoigne alors d'un renoncement. On renonce devant la difficulté d'un problème, parce que l'on se sent incapable de le résoudre. Les philosophes sceptiques, disciples de Pyrrhon, considèrent justement que l'esprit humain n'est jamais sûr d'atteindre la vérité. La devise des sceptiques peut alors se résumer à cette question de Montaigne « Que sais-je ? ». Leur attitude est celle de la suspension du jugement : dans l'incertitude on s'abstient de juger, c'est-à-dire, d'affirmer ou de nier. Ce doute est la conclusion de leur recherche. Après avoir cherché à acquérir le savoir, le sceptique admet qu'il est impossible d'être sûr de parvenir à des conclusions certaines. On voit donc bien que le doute sceptique est un renoncement à la vérité puisqu'il est la conclusion de la recherche.

Cependant, un autre usage du doute est possible, lorsque le doute est employé comme méthode, comme moyen, et non comme une fin en soi. Descartes met en œuvre ce doute méthodique dans les Méditations Métaphysiques. Son but est de distinguer les connaissances vraies de celles qui sont seulement vraisemblables.

Dans ce but, il commence par mettre en doute toutes ses connaissances, afin de voir se certaines résistent à toutes les objections imaginables. Les opinions qui résisteront au doute, c'est-à-dire indubitables, seront considérées comme le fondement de la connaissance. Le doute cartésien est donc bien différent du doute sceptique. Il est un moyen et non une fin en soi. Douter devient donc pour lui, le signe d'un besoin de vérité certaine.

Le doute n'est donc pas forcément le signe d'un abandon. Au contraire, il est le signe d'un esprit qui, cherche et ne s'endort pas sur ses certitudes.

Toutefois ce point de vue de Descartes est critiqué par Alain. Dans un texte sur le fanatisme, Alain montre le doute, non comme la conclusion d'une recherche, ni comme un moyen provisoire que l'on utilise une fois, puis, que l'on abandonne dès que l'on a trouvé ce que l'on cherchait, mais comme un travail constant de l'esprit.

Sa conception du doute repose sur une certaine idée de la vérité. La vérité est toujours complexe, par conséquent il faut sans cesse douter, sans cesse mettre en question son opinion, sans quoi on perd de vue la complexité des problèmes et l'on caricature. Le fanatisme est une forme de dogmatisme. Le fanatique croit avoir trouvé la vérité, et ne la met plus en question. C'est une pensée raidie, figée, immobilisée, alors que la pensée doit toujours être vivante, doit être animée par le doute. La pensée fanatique est unilatérale, elle ne voit qu'un côté, alors qu'il faut penser en se mettant à la place des autres, en essayant aussi d'adopter le point de vue de l'adversaire. Si la pensée s'immobilise, elle devient caricaturée, elle perd sa nuance. On n'a plus une pensée vivante mais une vérité morte, « un cadavre de vérité. » par exemple la liberté est un idéal, mais si l'on décide qu'elle est à défendre à tout prix, et que l'on cesse de chercher à la penser, pour la défendre, cela devient dangereux. En effet, il faut savoir de quelle liberté on parle : la liberté, consiste-t-elle à faire tout ce que l'on veut, à faire n'importe quoi ? Le mot liberté est séduisant, il nous plaît, l'homme politique qui le prononce s'attire la sympathie de la foule. Mais il faut pour cette raison se méfier de ces mots là. Brandis comme des étendards, des emblèmes, ils deviennent des idoles que l'on défend sans plus savoir ce qu'ils signifient. Celui qui se passionne pour une idée qu'il croit vraie, s'aveugle, oublie de la mettre en question. Au lieu de crier vive la liberté, il faut avoir à l'esprit le questionnement sur la nature de la liberté. On voit ici la différence entre Alain, le doute doit être constant, il est un effort toujours renouvelé, car la vérité n'est pas figée. Ce doute traduit sans doute un renoncement à l'idée que l'on peut atteindre, une fois pour toute, une vérité indubitable et se reposer sur elle ; mais il n'est pas synonyme de renoncement à la recherche de la vérité.

Conclusion

L'absence de questionnement reflète un mauvais usage de la raison. Ainsi, le dogmatisme s'accroche à une vérité, mais renonce du coup à la chercher, croyant la posséder a priori.

Mais le doute ne doit pas être une simple étape provisoire comme le prétend Descartes ; il ne doit pas non plus coïncider avec l'idée que rien ne peut être connu, il doit être un travail permanent de l'esprit pour ne pas se reposer sur des idées tenues pour acquises une fois pour toute.

Sujet 12 : Autrui est-il condition ou limite à la liberté ?

On définit souvent la liberté comme absence d'obligation, pouvoir d'agir par soi même sans être sous la direction d'autrui. Or, dans une société régie par des lois, nul ne peut faire tout ce qu'il veut, car cela rendrait la coexistence difficile. Dès lors il semble légitime de s'interroger sur la véritable valeur d'autrui quant à sa relation avec ma liberté.

Les autres nous empêchent-ils d'être libres ou au contraire ils nous aident à être libres ?

S'interroger sur le rôle qu'autrui tient dans notre liberté, c'est d'abord s'interroger sur notre liberté en général. Car il n'y a pas un moment où autrui est absent de ma vie. Au travail en ville, à la maison, il n'est pas u moment où je ne le fréquente pas, excepté quelque rare

moment de solitude. Il suffit de revenir à la vie courante pour constater qu'autrui entrave ma liberté.

Par exemple si je rencontre mon rival chez mon amante, il fait naître en moi un sentiment de jalousie indépendant de ma volonté. En cela il limite ma liberté car la loi m'oblige à le respecter tant qu'il ne porte pas directement atteinte à ma personne. Définir la liberté par le libre arbitre, comme puissance que nous avons de faire ou de ne pas faire, c'est affirmer que ma volonté est libre, qu'elle est exempte de tout déterminisme. Or dans l'exemple ci-dessus autrui me contraint d'être jaloux et la loi me contraint à le respecter. Cela suppose que la liberté définie sous cet angle n'existe pas.

Un autre exemple pourrait encore illustrer ce caractère paradoxal de la liberté.

Supposons un homme et une femme enfermés de gré dans une chambre. Ils se croient libres de faire tout ce qu'ils veulent ; mais supposons qu'un individu très curieux se donne aussi le droit de les observer, à travers une petite fenêtre.

Lorsque le couple se rend compte que quelqu'un les observait en cachette, ils auront honte. Mais supposons aussi que l'observateur lui aussi est observé par un autre individu.

S'il s'en rend compte, il se sentira jugé de s'être donné le droit de regarder par la fenêtre d'autrui. Tout cela montre que le regard d'autrui est conflictuel ; j'ai honte du regard d'autrui, j'en perds ma liberté. Oui « l'enfer c'est les autres » dit Sartre.

Autrui semble donc limiter ma liberté. Il s'agit pour moi d'éviter sa présence le plus possible ; « qui n'aime pas la solitude n'aime pas la liberté, car on n'est libre qu'en étant seul », disait Schopenhauer.

Pourtant l'homme est un animal politique ; il ne peut vivre que dans la société. Ne faut-il donc pas créer les conditions de sa liberté dans la vie en communauté ?

L'homme est un animal politique, a dit Aristote. Il est condamné à vivre en société.

C'est pourquoi Emmanuel Kant parle de l'insociable sociabilité. Celle-ci met en évidence la tendance contradictoire de l'homme qui cherche à la fois à s'associer à d'autres hommes pour être plus fort, mais aussi à s'isoler pour chercher son propre intérêt. L'homme ne peut ni se passer d'autrui, ni vivre harmonieusement avec autrui. Autrui est donc à la fois limite et condition à ma liberté. Limite parce que je suis en perpétuel conflit avec lui, condition parce que c'est à travers lui que je pourrais intégrer la société.

Pour mieux élucider le caractère indispensable d'autrui, revenons dans la société traditionnelle africaine. Cette société divisée en castes donne à chacun un rôle fondamental dans l'organisation sociale du travail. Le forgeron produit les moyens de production et le paysan produit les céréales de consommation. Si le forgeron est dans sa forge, c'est parce que il y a le paysan qui produit les moyens de subsistance et celui-ci ne peut rien produire sans l'aide du forgeron (producteur des moyens de production). Ainsi la société est bâtie sur des rapports de complémentarité où les uns ne peuvent vivre qu'avec l'appui des autres et vice versa. L'être humain ne s'effectue d'abord que dans la réciprocité. Renoncer à la vie en société, c'est renoncer à son humanité qui se caractérise par le langage, les échanges économiques, la solidarité.

Il va sans dire que la liberté est sans doute inexistante dans l'état de nature dont parlaient Rousseau, Hobbes et Locke entre autres. Puisque dans cet état règne la loi du plus fort. Mais l'état de nature est ou révolu ou elle n'a jamais existé. Dans l'état civil la liberté est indissociable à la collectivité. Notre liberté n'est certes pas parfaite dans la société, mais dire qu'autrui entrave notre liberté c'est méconnaître les désavantages de la solitude.

Sujet 13 : « L'homme est un animal politique » Appréciez

La vie en société est l'une des caractéristiques essentielle de l'homme, et même sa différence fondamentale d'avec les groupements animaux, d'aucuns supposent que la société n'est pas naturelle ; qu'elle est survenue à un moment donné de l'évolution de l'homme. C'est dans ce contexte que le sujet « affirme que l'homme est un animal politique »

L'homme peut-il vivre hors de la société ?
(à continuer par l'élève lui-même).

.....

.....

.....

.....

.....

[illegible][illegible][illegible]

■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■

Sujet 14 : La liberté humaine n'est-elle qu'un leurre ?

De prime abord, la liberté peut être définie comme le pouvoir de faire tout ce que l'on veut sans être soumis à aucune autorité. Or, dans une société régie par des lois, nul ne doit faire tout ce qu'il veut, car cela rendrait la coexistence impossible.

Dès lors, il semble légitime de se demander si réellement la liberté humaine est possible.

La liberté, comme pouvoir de faire tout ce que l'on veut, est-elle possible ?

Définir la liberté par le libre arbitre suppose que l'homme fait tout ce qu'il veut sans aucune influence d'un ordre extérieur. Il n'y a donc rien au-dessus de la volonté humaine. Ainsi, pensait Descartes : Dieu a créé le bien et le mal ; il a donné à l'homme le pouvoir de choisir entre le bien et le mal sans son influence. Si donc l'homme choisit le mal, Dieu n'en est pas responsable, par conséquent le malfaiteur doit être puni puisqu'il a fait son choix en connaissance de cause. On suppose qu'il aurait pu éviter le mal grâce à sa volonté libre. C'est pourquoi Saint Thomas d'Aquin disait : « l'homme est libre ou bien, les conseils, les exhortations, les châtements, les récompenses seraient vains ».

Tout comme Descartes, Jean Paul Sartre faisait dépendre la liberté de la volonté humaine. L'homme est libre parce qu'il a conscience de ce qu'il veut. Jeté dans un monde qui lui est étranger, l'homme ne trouve aucun ordre immuable à quoi il peut s'accrocher. N'ayant pas de repère, il décide de se forger un destin. « L'essence de l'homme se trouve en suspens dans sa liberté ». Chacun fera donc de sa vie ce qu'il voudra qu'elle soit. L'homme est libre, l'homme est liberté.

Toutefois, cette vision volontariste de la liberté est critiquée par certains penseurs comme Baruch Spinoza et Sigmund Freud.

Selon Spinoza, la liberté comme libre arbitre est une illusion car l'homme n'est pas un empire dans un empire ; il est soumis aux lois de la nature et de la société. La liberté ne consiste donc pas à faire tout ce que l'on veut, mais à se soumettre aux lois du milieu dans lequel on vit.

L'enfant croit désirer volontairement le lait, l'ivrogne croit dévoiler volontairement son secret. Mais, qu'y a-t-il de moins libre que leur libre arbitre ? La liberté ne consiste pas dans une indépendance rêvée à l'égard des lois ; elle est l'intellection de la nécessité, comme le disait Hegel. La nécessité n'est aveugle que lorsqu'elle n'est pas comprise. Par exemple, ma liberté ne consiste pas à refuser de manger quand j'ai faim ; elle consiste plutôt à comprendre que je dois manger à chaque fois que j'ai faim. C'est pourquoi J.J.Rousseau disait : « l'obéissance aux lois du milieu dans lequel on vit est liberté »

Selon Nietzsche, la doctrine du libre arbitre a été inventée par les chefs de communautés religieuses afin de rendre l'homme responsable. Or, partout où l'on cherche des responsabilités, c'est généralement l'instinct de punir et de juger qui est à l'œuvre.

Mais, c'est Freud qui donne un coup fatal à la notion de libre arbitre en créant le concept d'inconscient psychique. En effet, l'inconscient est une partie du psychisme humain qui échappe à la conscience, et qui détermine, dans la plupart des cas, nos actes. Les découvertes de Freud démontrent que le psychisme humain est composé de trois instances : le ça, le moi et le surmoi.

Le ça est la zone instinctogène par excellence ; il regorge l'ensemble des désirs refoulés parce que leur satisfaction est jugée immorale par la société, par le principe de réalité.

Le moi est une instance du psychisme qui joue le rôle de médiateur entre le ça, le surmoi et le monde extérieur ; privilégiant le principe de réalité par rapport au principe de plaisir, son rôle est difficile mais essentiel : il doit éviter ou même tenter de surmonter les crises les plus aiguës sans dommage excessif.

Quant au surmoi, il incarne la loi et interdit qu'on la transgresse. C'est le moi idéal.

Après avoir énuméré et caractérisé les composantes du psychisme, Freud en vient à montrer que l'inconscient ôte toute liberté à l'homme. Par exemple, dans la famille d'un moine, on attendait la visite d'un pasteur. Mais ce dernier avait un nez incroyablement long. C'est alors que le moine donna l'ordre à ses filles de ne pas rire du nez de l'hôte à son arrivée. Lorsque le pasteur entra dans la maison, les jeunes filles se tinrent terriblement pour ne pas faire allusion à son nez. Mais, ordre fut donné à une fille de distribuer le café. C'est ainsi qu'elle se planta devant l'étranger et dit : « monsieur, voulez-vous prendre un peu de sucre avec votre long nez ? ». Aussitôt, animée d'un sentiment de honte, elle laissa tomber son verre. Cet épisode montre que l'homme n'est pas libre de faire tout ce qu'il veut ; il est même souvent obligé, de faire ce qu'il ne veut pas, comme en témoigne la terrible gaucherie de la fille du moine. Ainsi, Freud conclut « le moi n'est pas maître dans sa propre maison ».

Il ressort donc de cette analyse que la liberté, si elle existe, ne peut en aucun cas, être définie comme le pouvoir de faire tout ce que l'on veut : car cela générerait de l'anarchie. La vraie liberté consisterait donc à faire tout ce que l'on veut pourvu que cela ne nuise pas à autrui.

Sujet 15 : « L'homme est bon par nature, c'est la société qui le corrompt »

Qu'en pensez-vous ?

En observant de près la jungle, on pourrait avoir l'impression que l'état de nature était régie par la violence des plus forts sur les plus faibles, et que l'avènement de la société a contribué à rendre l'homme libre et heureux. Mais paradoxalement, Rousseau soutient l'idée d'une bonté naturelle de l'homme. Dans ces conditions, l'homme est-il bon ou méchant par nature ?

L'état de nature est une hypothèse méthodologique permettant d'expliquer la situation de l'homme dans un passé très lointain. Il n'a peut-être jamais existé, mais les groupements animaux semblent être des vestiges de cette période. C'est-à-dire, la période où l'homme vivait comme des animaux. L'état de nature se caractérisait donc par l'absence de propriété privée, de langage, de religion, d'art, de science et de technique.

Hobbes pensait que l'état de nature se caractérisait par la guerre de chacun contre chacun. C'est pourquoi disait-il : « à l'état de nature l'homme est un loup pour l'homme ». En fait, le loup dévore ses propres semblables ; de même, les hommes ne naissant pas membres de la société, sont plutôt guidés par leurs passions. Ce qui fait d'eux, des êtres naturellement égoïstes et méchants.

Si nous observons le comportement des animaux dans la jungle, nous sommes souvent tentés de donner raison à Hobbes. Par exemple, le lion affamé qui attrape une biche, ne se soucie jamais des peines qu'il inflige à sa proie. Au contraire, il savoure de sa proie quand il écrase les os la biche gémissante sous le coup de la douleur.

Pour sortir d'un tel état de violence, il a fallu que l'homme invente la loi. Celle-ci n'est autre que l'ensemble des règles de conduite (permis et interdits) servant à protéger la personne et les biens de chacun. C'est désormais la fin de l'état de nature, et la naissance de l'état civil. A ce sujet, SPINOZA, disait : « le meilleur Etat est celui où les hommes vivent dans la concorde et où la législation nationale est protégée contre toute atteinte... Au cas donc où la méchanceté règnerait davantage dans une nation donnée que dans une autre, une conclusion évidente ressortirait d'une telle suite d'événements : cette nation n'aurait pas pris des dispositions nécessaires en vue de la concorde ; et sa législation n'aurait pas été instituée dans esprit suffisant de sagesse ». (Traité de l'autorité politique) (A achever par l'élève lui-même)

[illegible]

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

Sujet 16 : La politique suppose-t-elle nécessairement la violence ?

L'homme politique idéal est celui-là qui gouverne selon un principe de non-violence. Or des Etats du monde souffrent de guerres, de coups d'état, de meurtres sanglants autour du pouvoir politique. Dans ces conditions, a-t-on réellement les moyens de concilier politique et morale ?

Nous montrerons d'abord en quoi consiste la politique et dans quelle mesure elle est indissociable à la violence : pour ensuite démontrer que la violence ne fait pas le bonheur des citoyens. Enfin, nous nous interrogerons sur les moyens d'éviter, au mieux possible, la violence politique.

Du grec « polis », la politique est la pratique de la « palis » devenue consciente d'elle-même. En tant que pensée, elle consiste à réfléchir sur le mode d'organisation d'une société. Mais en tant qu'activité elle est la façon de gérer les affaires de la cité. En effet, la politique est de nos jours le lieu où l'on rencontre les violences les plus horribles : Coups d'états militaires, guerres civiles, complicités de meurtre autour du pouvoir politique, peine de mort, prison et bien d'autres violences moralement condamnables. C'est pourquoi la devise « tu dois ne pas tuer » est un impératif catégorique. Elle fait parti des dix commandements que Dieu a énoncés à Moïse afin d'informer les hommes et d'organiser la société sur cette base. Ais apparemment le monde politique n'a écouté ni Moïse, ni Jésus. Il semble d'ailleurs que le monde politique est beaucoup plus proche des théories de Machiavel qui disait : « il est beaucoup plus sûr de se faire craindre qu'aimer, s'il faut qu'il y ait seulement l'un des deux. » Machiavel pense que les hommes n'hésitent pas de nuire à celui qui se fait aimer tandis qu'ils gardent leur distance devant celui qui se fait craindre. Puisque l'homme est naturellement méchant, tous les moyens, aussi violents soient-ils, sont bons pour se maintenir au pouvoir. Pour cela, il doit mentir sur ses intentions supprimer ceux qui l'n aidé à prendre le pouvoir. Ce qui compte en politique, c'est de faire durer son gouvernement, et pour cela, la fin veut les moyens. Ainsi, nos habiles politiques suivent tacitement les maximes de sophistes qui se résument à trois propositions : « Fac et

excuse » (agis d'abord et excuse-toi) : Saisis l'occasion favorable de t'emparer d'un droit sur ton propre Etat ou sur un Etat voisin. Quand tu auras agi conformément à tes intérêts, la justification pourra se faire avec facilité. Mieux vaudrait commettre l'acte de violence et l'excuser que de rester à chercher des raisons convaincantes et de perdre son temps à écouter les objections. Nie tout ce que tu as commis comme crime. Et s'il y a dans ton peuple quelques chefs privilégiés qui t'ont conféré le pouvoir, divise-les entre eux, tâche de les brouiller avec le peuple : ta volonté aura bientôt force de foi absolue. Apparemment, ce discours sophistique est bien pratiqué de nos jours dans plusieurs pays.

Au Congo, l'implication de Belges dans la mort de Lumumba : l'invasion américaine en Irak, l'implication de la CIA et du FBI dans l'élimination de plusieurs hommes politiques tels Aldo Moro, Samuel do, Che Guevara, la mort du président Juvénal Habyarimana, la mort de quatre millions de congolais, le meurtre de six millions de juifs lors de la deuxième guerre mondiale ; la liste est vraiment longue ; désormais on ne croit plus à de lendemains meilleurs car on a l'impression que l'humanité ne vivra jamais en harmonie parfaite.

Pourtant, la fin de la vie en communauté est le bonheur. La politique doit pouvoir rendre l'homme heureux. Donc, n'a rien de légitime une autorité qui s'exerce avec violence. La communauté politique se fonde sur un contrat par lequel les individus se donnent une volonté collective. Ce pacte a pour rôle de garantir la liberté de chacun et de protéger la personne et les biens de chaque citoyen. Comment donc éviter la violence en politique ?

Pour cela, il faut chercher à concilier politique et morale.

Cette réconciliation se fait à la fois au niveau étatique qu'inter-étatique. Il faut donc faire en sorte qu'aucun Etat ne soit autorisé à s'immiscer dans les affaires d'un autre Etat. Selon les propositions de Kant, la libre fédération des Etats n'est pas un assujettissement imposé par une seule force ; c'est un moyen rationnel d'instituer la paix perpétuelle à travers le monde. Pour éviter la violence en politique, il faut donc créer une organisation internationale capable d'inspecter à tous les niveaux le comportement de chaque homme politique sur toute l'espace planétaire, de punir les récalcitrants et d'encourager les meilleurs politiques. Cela nous amène à poser la question du meilleur régime politique capable d'assurer la paix au sein de chaque Etat. Est-ce la démocratie ?

L'Aristocratie ou la monarchie ? A cette question Spinoza répond : « le meilleur Etat est celui où les hommes vivent dans la concorde et où la législation nationale est protégée contre toute atteinte. En effet, il est certain que les séditions, les guerres, l'indifférence systématique ou les infractions effectives aux lois sont bien plus imputables aux défauts d'un Etat donné qu'à la méchanceté des hommes. Car les hommes ne naissent point membres de la société, mais s'éduquent à ce rôle... » Donc dans le meilleur Etat une partie des institutions doit viser à régler les passions (haine, envie et jalousie à l'intérieur d'un peuple et dans ses relations avec les autres). Les hommes vivent rarement sous la conduite de la raison ; ils se causent des peines les uns les autres : « il y aura des vices tant qu'il y aura des hommes » (Tacite, histoire). Ils peuvent cependant s'accorder comme citoyen s'ils s'éduquent à ce rôle ».

On peut donc clore ce discours en montrant que toutes les politiques sont violentes mais à des proportions différentes. Certains des violences sont nécessaires car les hommes ressemblent, comme le dit Schopenhauer, à un troupeau de porc épiques qui « s'était mis en groupe serré pour se garantir mutuellement contre la gelée par leur propre chaleur. Mais aussitôt ils ressentirent les atteintes de leurs piquants. Ce qui les fit s'écarter les uns des autres ». Incapables de se fréquenter sans se repousser, la seule relation qui ne cause pas de souffrance est celle qui règle les distances entre eux, à savoir le respect aux lois. Les hommes peuvent °- ils entièrement respecter les lois ?

Sujet 17 : La démocratie est-elle le meilleur régime politique ?

La démocratie étant définie comme « le pouvoir du peuple par le peuple et pour le peuple », est un régime politique qui prône l'égalité de tous les citoyens devant la loi. Or, dans un monde où la valeur de l'individu est calquée sur son avoir, l'égalité de tous les citoyens devant la loi nous semble impossible.

Dans ces conditions, peut-on valablement soutenir que les régimes démocratiques sont supérieurs aux autres régimes politiques ?

L'histoire a expérimenté plusieurs régimes politiques dont la monarchie constitutionnelle, la monarchie absolue, l'oligarchie, l'aristocratie, la démocratie.

La monarchie constitutionnelle est un pouvoir exercé par un seul individu s'appuyant sur une constitution : la monarchie absolue est un pouvoir exercé par un seul individu selon ses caprices ; l'aristocratie est un pouvoir exercé par quelques-uns ; l'oligarchie est un pouvoir exercé par quelques-uns dans le seul but de s'enrichir. Quant à la démocratie, elle est un pouvoir exercé par le peuple et pour le peuple. Cependant, l'idéal d'un régime politique c'est d'assurer la liberté du peuple, de promouvoir la paix, la sécurité, et d'être capable de stimuler un véritable développement économique et social dans l'intérêt supérieur de tous les citoyens, sans distinction de race, de couleur, d'ethnie, ou de classe sociale.

Les démocraties garantissent effectivement les droits fondamentaux de l'individu tels qu'ils sont proclamés dans la Déclaration universelle des droits de l'homme. Il s'agit de la liberté d'opinion, d'expression, de la presse, d'association, de manifestation, etc. De plus, tous les citoyens sont égaux en droits : ils sont tous soumis aux mêmes lois.

Tout comme les citoyens, les dirigeants politiques sont soumis au respect du droit.

L'organisation de l'Etat, la forme de gouvernement, la répartition des pouvoirs, sont consignés dans une loi fondamentale, la Constitution. L'Etat ne peut pas prendre n'importe quelle décision, il doit se conformer à la Constitution, qui garantit la liberté des individus.

Ainsi, les droits individuels des citoyens sont protégés contre les excès de pouvoir. C'est ce que l'on appelle Etat de droit. Dès lors, la démocratie semble être le meilleur régime politique.

Toutefois, la réalité nous montre que la démocratie, bien qu'elle soit théoriquement le meilleur régime politique, a des limites dans la pratique.

De nos jours, plusieurs régimes se déguisent en démocratie alors que dans la réalité, ce sont de régimes sanguinaires qui ne visent que leurs propres intérêts.

L'Organisation des Nations Unies stipule le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes au nom du Droit de l'Homme, au nom de la démocratie. Pourtant, les pays du tiers monde sont victimes du néocolonialisme sous le regard béant de la communauté internationale qui n'agit que pour défendre ses intérêts. Ainsi s'expliquent « démocratiquement », l'intervention américaine en Afghanistan, l'occupation des terres Palestiniennes par les Israéliens, le bombardement de l'OTAN sur les armes du guide libyen de la révolution, l'ingérence française dans les problèmes ivoiro-ivoiriennes. En réalité, c'est la loi du plus fort qui se déguise en démocratie car les institutions ayant par mission fondamentale de promouvoir la démocratie dans le monde, sont devenus les marionnettes des grandes puissances.

Tout de même, sur le plan national, les riches exploitent les pauvres ; les dirigeants de certains qui se disent démocratiques détournent les fonds du peuple et les investissent à l'étranger. Ils se goinfrent sur les ressources qu'ils volent à leur peuple et passent toute leur vie dans une impunité totale. Dès lors, même en démocratie, tous les citoyens ne sont pas forcément égaux devant la loi, car ici, la valeur de l'homme est calquée sur son avoir et non sur son humanité. C'est pourquoi Karl Marx disait qu'il n'y a pas de démocratie pour tous ; dans le mode de production capitaliste où la société est divisée en classe dirigeante (riches) et masses populaires (pauvres), il ne peut avoir qu'une démocratie bourgeoise. Or, ce type de démocratie ne fait pas le bonheur des citoyens. Ce qu'il faut donc, c'est la démocratie communiste dont la devise est : « à chacun selon ses besoins, de chacun selon ses capacités, de chacun selon ses besoins ».

Toutefois, les capitalistes répliquent en disant que la démocratie bourgeoise sacrifie la liberté des individus au nom de la raison d'Etat.

Dès lors, nous pouvons conclure avec Rousseau que la vraie démocratie n'existe que dans une société des dieux ; si bien que la démocratie, si elle est bien appliquée, qu'elle soit bourgeoise ou prolétarienne, demeure le meilleur régime politique.

Sujet 18 : Est-ce l'homme qui fait l'histoire ou bien l'inverse ?

Contrairement à l'animal, l'homme est un être conscient, il se projette dans le temps et essaie de réaliser ses projets. Pourtant, il lui arrive de regretter les actions qu'il a déjà accomplies. Dans ces conditions, peut-on valablement soutenir que l'histoire de l'homme dépend de sa seule volonté ? Si les actions des hommes ne dépendaient que de leur volonté, comment s'expliquent les crises ?

Nous montrerons d'abord que l'homme fait l'histoire, pour ensuite démontrer que dans certaines circonstances, l'homme peut aussi subir l'histoire qu'il fait. Enfin nous essayerons d'interpréter la dialectique de l'histoire.

L'histoire est la succession des événements dans le temps, en tant que ces événements sont réfléchis. Contrairement à l'animal, l'homme est conscient de ce qu'il fait, il poursuit des buts conscients et essaie de fournir des efforts pour atteindre ses buts. « Nous savons que le plus intime de nos gestes contribue à faire l'histoire... Nous avons une conscience aiguë de notre responsabilité » disait Sartre dans « les situations ». Une histoire événementielle mettra toujours en évidence l'action des grands hommes et à faire dépendre le devenir historique de leur personnalité. L'homme est sans doute acteur de l'histoire même s'il n'en est pas l'auteur. Ainsi selon Hegel, les grands hommes portent en eux la moralité et le degré supérieur de l'histoire : c'est la ruse de la raison. Si donc les hommes font l'histoire, sont-ils à mesure de faire l'histoire qu'ils veulent ?

Les hommes font l'histoire mais ils ne font pas l'histoire qu'ils veulent. L'histoire est un processus tout aussi nécessaire et conforme à des lois. Prenons par exemple une société où l'économie naturelle a disparu.

Avec la naissance des premières usines, les paysans quittent la campagne viennent s'installer en ville pour travailler dans les usines.

Désormais l'économie devient marchande et la société est divisée en deux grandes classes aux intérêts contradictoires la bourgeoisie et le prolétariat : la bourgeoisie non plus, n'est pas éternel. Peu à peu, des circonstances qui n'ont rien à voir avec la volonté consciente des hommes adviennent, son jour historique prends désormais fin. Qui a institué ce nouveau mode de production capitaliste ?

Evidemment ce sont les hommes, mais ils ne l'ont pas institué de façon préméditée.

Voilà que les hommes font l'histoire de façon inconsciente. Et c'est pour cette raison que Hegel affirmait que « l'oiseau de minerve prend son vol au crépuscule. » Son avertissement sonne ici comme un glas : « pour dire encore un mot sur la prétention d'enseigner comment doit être le monde, nous remarquons qu'en tout cas, la philosophie vient toujours trop tard. En tant que pensée du monde, elle apparaît lorsque la réalité a accompli et terminé son processus de formation... Lorsque la philosophie peint la grisaille dans la grisaille, une manifestation de la vie achève de vieillir. On ne plus la rajeunir avec du gris sur du gris, mais seulement la connaître » (Préface principes de la philosophie du droit).

De même que la philosophie, la politique non plus ne nous dit pas comment doit être le meilleur Etat, mais seulement comment un Etat est organisé. Les hommes interprètent la réalité quand elle s'achève, mais il n'y a pas une science de l'avenir.

S'il y avait une science de l'avenir, l'homme serait auteur et non acteur de l'histoire. L'exemple qui illustre cela le mieux est l'existence des périodes de crise dans l'histoire : guerres, crises économiques, crises financières. Si les hommes étaient auteurs de l'histoire, ils auraient évité ces crises et ces guerres. Mais il faut d'abord que la réalité s'installe pour que l'homme tente de chercher des solutions. Toutefois on peut se demander si l'histoire elle aussi n'a pas d'influence sur le comportement des hommes. En d'autre terme, l'histoire ne fait elle pas aussi l'homme ?

L'histoire comme devenir pèse sur l'individu qui se trouve démuni face à cette force collective. Les grands hommes eux-mêmes font l'histoire à leur insu, ne savent pas le sens que leurs actions présenteront dans l'avenir. Nous pouvons dire Jules César, Napoléon Bonaparte, Alexandre le grand, ont été utilisés par l'esprit.

Ils ont cru satisfaire leurs passions alors qu'ils ont été choisis par l'esprit absolu pur faire avancer le monde.

Chaque individu dépend des conditions naturelles déjà existantes, par exemple on ne choisit pas ses parents son teint, sa taille, son lieu de naissance, etc. Les conditions du climat, de géographicité influent toujours dans le comportement de tel peuple ou de telle nation. Ainsi un peuple qui vit sur le désert n'a pas la même culture qu'un peuple vivant sur la neige. C'est ce caractère que les marxistes expriment en disant que « l'être social détermine la conscience sociale. »

Si donc l'homme fait l'histoire dans des conditions déjà existantes, nous pouvons parler d'une dialectique de l'histoire. L'homme fait l'histoire qui le fait, d'où le déterminisme. Toute cause produit un effet et tout effet produit à son tour une cause « les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, dans des conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données et héritées du passé (Marx, le 18 Brumaire de Louis Napoléon Bonaparte.)

L'homme est acteur de l'histoire et non auteur. Dire que les hommes subissent seulement le cours de l'histoire, c'est affirmer que la volonté humaine n'a aucun pouvoir pour modifier le déroulement des événements historiques. Cela nous conduit au fatalisme. Mais aussi expliquer l'histoire par la seule volonté de l'homme est une attitude volontariste. Or, le

volontarisme et le fatalisme sont des attitudes extrémistes. La théorie de la dialectique de l'histoire nous semble plus rationnelle.

La question est donc de savoir qu'est-ce qui prime entre la volonté humaine et les conditions socio-économiques préexistantes.

Sujet 19 : L'Epicurisme peut-il être le remède à la consommation boulimique dont souffre le monde capitaliste ?

Avec l'avènement du mode de production capitaliste, la production et la consommation des biens de subsistance ont accru de façon exponentielle au point que ceux qui sont dans de bonnes conditions de vie souffrent souvent d'opulence.

Or, les ressources de la nature commencent à s'épuiser de la surexploitation par l'homme. Dans ces conditions, la philosophie d'Epicure peut-elle être un remède à la surexploitation de la nature ?

Le développement durable ne suppose-t-il pas une gestion beaucoup plus rationnelle des biens que la nature a mis à la disposition de l'homme ?

(Faites le développement et la conclusion de ce sujet)

Sujet 20 : Satisfaire tous ses désirs, est-ce une bonne règle de vie ?

Le désir peut être défini comme une tendance orientant l'homme vers la possession d'un objet conçu comme source de satisfaction. Or, la bonne règle de vie suppose la maîtrise des désirs par le concours de la raison. Dès lors il semble paradoxal de dire que la bonne règle de vie réside dans la satisfaction totale des désirs.

Faut-il condamner ou cultiver les désirs ?

Nous montrerons d'abord que la satisfaction des désirs est une bonne règle de vie car elle nous conduit au plaisir ; puis, nous essayerons démontrer que la satisfaction de tous ses désirs pourrait conduire à la souffrance. Enfin, dans notre dernière partie, nous nous interrogerons sur les critères d'une bonne règle de vie.

Une bonne règle de vie doit permettre d'accéder au bonheur. Or, le bonheur suppose la satisfaction de ce que l'on espère. Si le bonheur est synonyme de plaisir alors il faut chercher à satisfaire tout ce que les désirs exigent. Cette attitude tendant à satisfaire tous les plaisirs des sens de façon immodérée, jusqu'à éventuellement leur sacrifier toute moralité s'appelle hédonisme. Dans l'éthique, Spinoza soutient que « l'essence de l'homme c'est le désir ». L'homme est un être de désir et non de connaissance. Ce n'est pas pour connaître qu'il désire, c'est pour satisfaire ses désirs qu'il cherche à connaître. Le désir vise le plaisir en un mot, le plaisir est un désir qui ne s'est pas encore réalisé. Une fois réalisé, il quitte l'état de désir pour devenir un plaisir. Selon Aristote, le désir poursuit le plaisir ou le

bien : « le fait que tous les êtres, bêtes et hommes poursuivent le plaisir est un signe que le plaisir est en quelque façon le souverain bien » (Aristote, Ethique à Nicomaque).
On voit donc bien que le plaisir comme satisfaction du désir est inhérent à l'accomplissement du bonheur. Mais l'excès de plaisir ne conduit-il pas non plus à la souffrance ?

Dans le Gorgias Platon comparait le désir à un tonneau percé, toujours vide et impossible à remplir. Tendre vers l'accomplissement de tous ses désirs, c'est se condamner à une quête infinie de satisfactions illusoires. Le désir est infini ; sitôt satisfait, il renaît : l'homme manque toujours. A cet effet, référons-nous aux constats de Bouddha : la souffrance est universelle, et l'origine de cette souffrance, c'est bien le désir. Or la vie est phénoménale, les hommes veulent saisir ce qui est insaisissable. Voilà pourquoi ils souffrent. Doit-on pour autant abolir le désir pour aspirer au bonheur ? A cette question Bouddha répond : pour ne pas souffrir, il faut abolir le désir. Une bonne règle de vie est ordonnée par réflexion rationnelle. Or, par nature, la satisfaction tous ses désirs est nécessairement irréfléchie. L'homme doit agir avec sagesse (seul guide de l'homme pour atteindre le « Nirvana » : (la paix intérieure) tandis que la satisfaction excessive des désirs non perpétue au « Sam-ara » (trouble de l'âme.)

Au terme de cette analyse, nous pouvons revenir aux idées d'Epicure. Celui-ci propose de satisfaire les désirs nécessaires et renoncer aux désirs superflus. Le bonheur n'est pas une réalité empirique qui peut être montrée du bout des doigts.
Cependant pour être heureux, nous avons besoin d'un certain nombre de conditions telles que le confort matériel, la considération des autres, et l'estime de soi. En tout cas, il n'y a pas un chemin universel que tout le monde pourrait emprunter pour arriver au bonheur. Car celui-ci varie d'un individu à un autre.

Sujet 21 : L'hypothèse de l'inconscient rend-elle l'homme irresponsable ?

L'homme est un être de raison. Cette dernière lui permet de faire la différence entre le bien et le mal, de se détourner du mal pour le bien ; en un mot d'assumer ses actes. Or, avec la découverte de l'inconscient, la souveraineté du sujet sur ses pensées et ses actes semble remise en cause.

L'inconscient ôte-t-il toute responsabilité à l'homme ?

Nous montrerons d'abord que l'homme est un être de raison responsable de ses actes ; pour ensuite montrer que la présence de l'inconscient diminue sa responsabilité. Enfin, nous montrerons que l'inconscient est une hypothèse, il ne doit pas servir de prétexte pour faire le mal.

La conscience peut se définir comme la connaissance qu'à l'homme de ses pensées, de ses sentiments et de ses actes. L'homme est donc un être de raison.

Cette dernière lui permet de faire la différence entre le bien et le mal. Voilà ce qui rend possible la sociabilité. Sans la raison, l'homme n'aurait pas la notion du bien et du mal ; il ne serait pas un être sociable. Puisque l'homme est doué de raison, il doit être puni lorsqu'il commet une infraction aux lois. Chaque société est organisée selon des lois auxquelles les citoyens doivent du respect. Si l'un d'eux faillit à son devoir, le droit positif rendra justice car il aurait bien pu éviter de commettre cette infraction, or il ne l'a pas fait. L'homme est

responsable ou alors les conseils, les exhortations, les préceptes, les prisons, les récompensés seraient vains. L'idée du libre arbitre suppose a priori que l'homme est responsable et qu'il a la faculté de choisir le bien ou le mal sans aucune intervention extérieure ; s'il choisit le mal, il doit donc être puni.

Voilà donc des raisons qui montrent que l'homme est responsable de ses actes. Si donc l'homme est responsable de ses actes, comment expliquer les lapsus, les oublis, les rêves et les pathologies... ? Autant de phénomènes mentaux involontaires, plus ou moins perturbants et dont l'origine n'est pas consciente ?

Vers le début du 20^{ème} siècle, le psychanalyste autrichien Sigmund Freud pose l'hypothèse selon laquelle il existe en l'homme un inconscient psychique qui détermine le plus souvent les actions de l'ego.

D'après cette théorie, l'inconscient est une réalité psychique débordant la conscience et fonctionnant selon des lois spécifiques. Confronté à de patients souffrants de pathologies sans causes organiques apparentes, Freud constate l'efficacité d'une thérapie fondée sur la verbalisation de traumatismes passés, apparemment oubliés, mais pesant toujours sur la vie du sujet à travers de multiples symptômes. Il identifie finalement trois instances du psychisme : le ça, le moi et le surmoi. Le ça est le pôle pulsionnel de la personnalité ; force naturelle largement sexuelle (libido), il obéit au principe du plaisir (jouir le plus possible souffrir le moins possible).

Le surmoi est la prise de conscience des interdits sociaux.

Le moi cherche à satisfaire à la fois les exigences du ça et du surmoi, mais privilégie le principe de réalité par rapport au principe de plaisir. Son rôle est difficile mais essentiel : il doit éviter ou tenter de surmonter les crises les plus aiguës sans dommage excessif.

Ainsi Freud s'oppose à la « philosophie du sujet. » Pour celle-ci le sujet pensant est absolument responsable de ses actes. Si donc l'inconscient détermine les pensées et les actes du sujet conscient, « le moi n'est pas maître dans sa propre maison » car il est victime de trois tyrans : le ça, le surmoi et la réalité extérieure.

Pour expliquer la théorie de l'irresponsabilité de l'homme face à l'inconscient, nous pouvons prendre quelques exemples : Il était un professeur qui était terrorisé par la beauté d'une de ses élèves. Par respect de la déontologie scolaire, il préféra ne rien dire à la fille. Un jour, ayant écrit un exercice au tableau, il demanda à l'un de ses élèves de la classe d'aller corriger l'exercice au tableau, et la fille se porta volontaire, habillée d'une terrifiante jupe. Il se trouvait que les autres élèves bavardaient au moment où celle là tendait de corriger l'exercice au tableau. C'est ainsi que le professeur se leva et dit à ses élèves : « Vous avez intérêt à suivre sa jupe », provoquant ainsi, un éclat de rire dans la classe.

Comment donc la « jupe » prend la place de l'« exercice » dans l'expression de notre cher professeur ?

La réponse est que Monsieur était amoureux de son élève, mais son surmoi l'empêchait de déclarer cet amour. Refoulé dans le ça, la volonté de déclaration d'amour se fraie un chemin sans que notre cher professeur ne le décide. Faut-il l'accuser et l'excuser ?

Si donc il n'est pas libre, s'il n'est pas l'auteur véritable de ce qu'il pense et de ce qu'il fait, il n'est pas responsable de ses actes. Ainsi s'expliquent les rêves, les lapsus et les pathologies. L'hypothèse de l'inconscient doit-il pour autant servir de mauvaise foi ?

L'inconscient n'est précisément qu'une hypothèse : il serait irresponsable d'en faire une excuse certaine. Il ne faut pas laisser les irresponsables se servir de cette hypothèse comme d'un prétexte pour violer la loi. Le moi est une instance capable d'une certaine

autonomie, donc d'une certaine responsabilité. Quiconque en appelle à son inconscient prouve par là sa capacité à en prendre conscience et donc à s'en libérer.

L'hypothèse de l'inconscient ne donne pas l'alibi de l'inconscience. Elle permet seulement de comprendre et d'excuser un individu qui aurait effectivement commis des actes contraires à la loi sans intention ni discernement conscients. Il s'agira d'éviter d'infliger à cet individu une peine à la fois inutile et injuste. Lorsque l'acte dérive de son inconscient, il ne comprendra pas les peines qu'on lui inflige et ne cherchera pas à se corriger. Il faut dans ce cas préférer l'hôpital psychiatrique à la prison.

Appliquée à nous-mêmes, cette hypothèse nous rappelle que la responsabilité est une exigence et une conquête de la volonté.

L'hypothèse de l'inconscient peut constituer une excuse légitime pour juger autrui, mais non pour nous excuser nous-mêmes. Sinon elle serait une mauvaise foi. Or, la mauvaise foi est une hypocrisie ; une façon de se mentir et de mentir aux autres.

Il va donc sans dire que celui qui est de mauvaise foi mérite une sanction. La question est donc de savoir quel type de sanction faut-il infliger à celui qui se réclame de l'inconscient.

Sujet : Peut-on s'excuser en disant : « j'ai agi inconsciemment » ?

Reconnaître sa faute révèle que même si les effets de l'action sont juridiquement condamnables, l'intention qui la guidait n'était pas malveillante. Pourtant, l'homme est un être raisonnable disposant d'une liberté d'agir en connaissance de causes.

Dans ces conditions, ne doit-on pas réfléchir avant d'agir ? L'erreur n'est-elle pas humaine ?

D'un point de vue théorique, l'homme se définit en tant que sujet ; c'est-à-dire qu'il a un pouvoir de décision sur ses propres actions. Il sait la différence entre le bien et le mal, et est capable d'éviter le mal pour le bien. C'est ce que DESCARTES appelle le libre arbitre. Or, le libre arbitre suppose que l'homme est entièrement responsable de ses actes. Dès lors que l'homme commet un crime, il doit être jugé et puni à la hauteur de la gravité de son acte. Cette punition a un double avantage dans la société : elle permet de réparer une faute commise ; elle permet aussi de dissuader les autres membres de la société, car chacun pourrait tirer leçon de la punition infligée à son semblable et ainsi, éviterait de commettre le mal.

Dès lors, l'inconscient ne peut pas servir d'excuse, il doit même nous donner plus de responsabilité afin d'éviter de porter atteinte aux lois qui régissent l'ordre social.

Cependant, s'excuser en invoquant l'inconscient c'est affirmer que l'intention qui a guidé l'action n'était pas malveillante. L'homme n'est pas qu'un être raisonnable, il a aussi en lui une part d'inconscient qui détermine souvent ses actions. C'est pourquoi l'on a très souvent l'habitude d'entendre que « l'erreur est humaine ».

C'est Freud qui fut l'un des premiers philosophes qui a émis l'hypothèse d'un inconscient psychique. Contrairement au rationalisme cartésien, Freud part de l'hypothèse selon laquelle le psychisme humain comprend trois instances : le ça, le moi et le surmoi.

Le ça est la zone instinctogène par excellence ; il contient l'ensemble des désirs, qui, n'ayant pas trouvé satisfaction, sont refoulés, et qui dirigent le plus souvent nos actions ; le Moi est une instance du psychisme qui joue le rôle médiateur entre le ça, le surmoi et le monde extérieur. Il doit éviter ou tenter de surmonter les crises les plus aiguës sans dommage excessif. Quant au surmoi, il incarne la loi et interdit qu'on la transgresse.

Dès lors, puisque les actions de l'homme sont déterminées le plus souvent par le ça, c'est-à-dire, par l'inconscient, Freud conclura que « le moi n'est pas maître dans sa propre maison ».

Ainsi par exemple l'expérience quotidienne nous fournit de nombreux témoignages attestant que l'homme n'est pas toujours totalement responsable de ses actions. Il suffit de penser aux lapsus, aux actes manqués, au rêve, à la jalousie, face auxquels la raison est destituée de sa position de maîtrise.

Toutefois, la théorie de l'inconscient n'est qu'une hypothèse ; elle ne doit en aucun cas servir d'alibi pour faire du mal. Comme le pensait Sartre, celui qui se réclame de son inconscient est de mauvaise foi. Ce n'est pas à nous de justifier les actes qui déroulent de notre inconscient ; c'est aux autres de le faire. Dès lors, celui qui est de mauvaise foi ne doit bénéficier d'aucune excuse ; il doit au contraire être puni conformément à la loi, car son intention est malveillante.

Au terme de notre réflexion, nous pouvons récapituler que l'homme est un être de raison, mais la raison ne détermine pas toutes ses actions car certaines de ses actions découlent de son inconscient. Toutefois l'inconscient ne doit pas servir de prétexte pour porter atteinte à l'intégrité d'autrui.

Sujet 22 : « La liberté n'est pas un privilège. C'est une épreuve » ? Qu'en pensez-vous ?

Etre libre c'est ne pas être sous la domination d'autrui, mais pouvoir décider par soi-même et agir en responsable. Or, les hommes sont naturellement méchants ; ils veulent toujours maintenir les plus faibles sous leur domination. Dans ces conditions, que faire pour ne pas vivre sous la tutelle d'autrui ?

Nous montrerons d'abord en quoi consiste la liberté et dans quelle mesure elle constitue une épreuve. Pour ensuite, montrer que l'épreuve subie pour la liberté pourrait nous conduire au privilège de la liberté. Enfin nous démontrerons que la préservation de ce privilège doit être une lutte permanente dans un monde où les uns vivent du travail des autres.

La liberté est le pouvoir de faire tout ce que l'on veut sans nuire à autrui ; elle est le pouvoir de décider par soi-même sans être sous la dépendance d'autrui. Mais paradoxalement les hommes vivent en société selon un ordre hiérarchique : les uns vivent sous les ordres des autres. Il suffit de penser aux rapports de maître et de l'esclave, du colonisateur et du colonisé, du seigneur et du serf, du bourgeois et de l'ouvrier. L'esclave, le colonisé, le serf et l'ouvrier ont une liberté bafouée. Dès lors, il semble que pour être libre, il faut sortir de la tutelle d'autrui et parvenir à prendre des décisions émanant de sa propre volonté. Il semble donc clair que si le colonisé veut se libérer de la tutelle du colon, il va devoir se battre contre les intérêts du colon. Cela ne se fait pas sans violence, sans effort, donc sans épreuve.

En guise d'illustration venons à la guerre d'Algérie : la guerre de libération nationale a fait sept ans dans ce pays. Sept longues années de guerre, de souffrance, de perte en vie humaine, de perte matérielle, donc d'épreuves ; et même c'est la plus dure épreuve que l'Algérie ait connue depuis un demi-siècle pour accéder à l'indépendance, à la liberté ? Voilà une raison qui montre effectivement que la liberté est une épreuve ?

Néanmoins, lorsque la liberté est déjà acquise au bout de l'effort, ne bénéficions-nous pas désormais de ce privilège ? La liberté déjà acquise devient un privilège.

Désormais l'Algérie est une nation indépendante jouissant d'une autonomie politique, c'est-à-dire que ce pays décide par lui-même des problèmes qui le concernent. Les autorités algériennes s'adressent aux autorités françaises en tant qu'amis, frères homologues et non en tant que peuple subordonné. L'Algérie ne souffre plus de la comparaison d'avec la France. Elle jouit des privilèges de sa liberté, de son indépendance. Dès lors, la liberté acquise par le moyen de l'épreuve devient un privilège. La question est donc de savoir comment préserver le privilège de la liberté ?

Dans un monde impérialiste où les uns vivent du travail des autres, il n'est pas facile de préserver les privilèges de sa liberté. Aujourd'hui, l'Algérie est libre, mais elle continue aussi à payer le prix de la liberté qui appelle à sa responsabilité.

Désormais il faut préserver l'intégrité territoriale, faire face au problème du sous-développement, de la sécurité alimentaire, de la croissance économique, de la lutte contre les islamistes, contre l'impérialisme. La liberté nous appelle à plus de devoir et plus de responsabilité.

Un autre exemple : de nos jours domine l'idée selon laquelle la femme doit s'émanciper de la tutelle masculine ; en s'y émancipant, elle aura aussi plus de responsabilité en contribuant désormais aux dépenses de la famille au lieu de rester à s'occuper du ménage. Or, certaines femmes ont peur de s'acquitter de cette responsabilité. Une raison de plus qui montre que la préservation de la liberté ne se fait pas elle aussi sans effort.

Au terme de cette analyse, on peut retenir que la liberté sans épreuve n'existe pas. Mais lorsque la liberté est déjà acquise, elle devient un privilège. Toutefois le privilège lui aussi s'acquiert et se pérennise à travers des épreuves.

Une liberté sans responsabilité n'est-elle pas appelée à devenir une dépendance (une perte de liberté) ?

Sujet 23 : La violence peut-elle être un remède à l'injustice ?

La justice repose sur deux principes : celui de l'égalité de tous les citoyens devant la loi, et celui de l'équité, c'est-à-dire offrir à chacun ce qui lui est dû. Or, ces principes ne sont pas respectés dans beaucoup d'Etats. Dans ce cas, est-il légitime de restaurer la justice par le moyen de la violence ? La violence n'est-elle pas moralement condamnable ? Ne pouvons-nous pas trouver des moyens pacifiques.

Après avoir montré en quoi consiste la violence et dans quelle mesure il est illégitime de l'employer pour parvenir à d'autres fins. Nous essayerons de démontrer que la violence peut être légitime au cas où il n'y a pas d'autres moyens de pression contre l'injustice. Enfin,

dans notre troisième partie, nous montrerons le caractère inéluctable de la violence malgré notre aspiration à la paix.

D'une manière générale la violence peut être définie comme un emploi illégitime et abusif de la force qui porte atteinte à l'intégrité physique ou morale d'autrui. Or, la justice ne se repose pas sur la violence, elle se repose sur la paix, la non-violence qui se caractérise par l'égalité de chacun devant la loi et le respect du devoir.

Malheureusement les hommes sont naturellement méchants : les plus riches exploitent les plus pauvres, les plus forts assujettissent les plus faibles. Il faut donc une institution judiciaire capable de régler les relations humaines avec harmonie et pacificité en tenant compte de l'intérêt de tous les citoyens quels qu'ils soient. Or, dans un monde divisé en classes aux intérêts contradictoires, chacun se bat pour la promotion de son ego. L'altruisme devient une valeur morale caduque. Plusieurs dirigeants se soucient moins du destin de leurs sujets. Les chefs y gouvernent sans loi, sans foi. Le pouvoir reste donc despotique, arbitraire et oppressif, comme le dit Rousseau « sans regard à la justice et aux lois ».

Dans la République, Platon disait que « lorsque les parents s'habituent à laisser faire les enfants, lorsque ceux-ci ne voient aucune loi au-dessus d'eux, lorsque les professeurs tremblent devant les élèves », c'est le début de la tyrannie.

Il faut cependant noter que l'injustice n'est pas seulement la caractéristique d'un régime tyrannique. Elle peut même exister dans un régime « démocratique ».

Dans la société capitaliste, l'injustice est soutenue aussi par les gouvernements impérialistes et pro impérialistes.

Dans le mode de production capitaliste, les pays riches exploitent les pays en voie de développement. Cette exploitation se caractérise par l'injustice que les pays en voie de développement subissent dans les relations commerciales Nord /sud. Les pays en voie de développement produisent des matières premières qu'ils vendent aux pays développés. Mais il s'avère que dans cette relation commerciale, les acheteurs fixent leur prix et contraignent les pays sous développés à l'accepter.

Or, en vendant les matières premières à des prix purement symboliques, les pays en voie de développement ne peuvent pas survenir aux besoins de leur population.

Ce qui explique quelque par l'endettement à outrance des pays pauvres vis-à-vis des pays riches. Dans ces conditions, est-il préférable de légitimer la violence pour restaurer la justice ?

A cette question, donnons la parole à Rousseau « la force a fait les premiers esclaves et leur lâcheté les a perpétués. » Dès lors, ceux-ci subissent la loi du plus fort. Or, ce droit n'est qu'un droit arbitraire. Sitôt qu'on peut s'affranchir de son joug par l'emploi de la force, on est en droit de l faire. La maladie vient de Dieu, mais il n'est pas interdit d'appeler le médecin.

De même, Marx soutenait que la domination bourgeoise est un pur arbitraire. Le prolétariat a le devoir historique de s'affranchir du joug de l'exploitation capitaliste par le moyen de la révolution, aussi violente et sanguinaire soit-elle.

Pour mieux illustrer la légitimité de la violence contre l'injustice, voyons quelques passages de la vie et des œuvres de CHE GUEVARA : né le 14 juin 1928 à Rosario de la Fe en Argentine, au cours d'un voyage, il rencontre Fidel Castro au Mexique.

Avec ce dernier, il forma une équipe de rebelles et lutta contre le régime de Batista soutenu par l'impérialisme américain. Après avoir combattu le régime dictatorial de Batista, il entra au Congo pour former une rébellion contre la dictature de Mobutu soutenu par l'impérialisme belge. N'ayant pas réussi, il se retourne en Bolivie avec un groupe de dix

sept cubains où il installa un foyer de guérilla conséquent. Le gouvernement du dictateur bolivien Barrientos avec l'aide de la CIA a mis fin à la guérilla bolivienne en exterminant GUEVARA et son équipe.

Guevara a durant toute sa vie, fait de la violence un moyen légitime pour lutter contre l'impérialisme. D'ailleurs, l'une de ses phrases célèbres dit ceci « la révolution n'est pas une pomme qui tombe quand elle est mûre ! Vous devez la faire tomber, et ce fut précisément notre rôle historique » Che Guevara, interview à libération (Algérie) mars 1965.

De nos jours, les islamistes croient restaurer la justice par le moyen des attentats suicides. Les Américains croient diminuer la délinquance par le moyen de la peine e mort. Mais demandera t-on : la violence a-t-elle résolu un problème ? L'histoire a montré que le sang appelle le sang. La violence perpétue les relations de vengeance entre les hommes. Nous devons donc tenter de résoudre les problèmes par la non-violence, la paix et non par la guerre : Pour ce faire, suivons les maximes de Kant : « Agis d'après la maxime qui fait que tu puisses vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle. » Il ne faut jamais faire à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fasse. La violence n'est pas universalisable, car elle n'obéit pas au principe de la réciprocité. Nous avons aussi le devoir de créer une société des nations qui protège la personne et les biens de chaque Etat. Aucune Nation n'a le droit de s'immiscer dans les affaires d'une autre Nation. Chaque Etat est souverain. *Pour qu'il y ait la non violence, il faut donc cultiver la morale et concilier politique et morale.* « Il n'y a pas de guerre sainte, seule la paix est sainte » a dit le Pape Jean Paul II lors des attentats du 11 septembre 2001. Cette phrase du Saint doit servir de leçon à l'humanité.

Vouloir construire un monde sans guerre est utopique. Mais la paix éternelle elle non plus ne peut exister qu'au cimetière. Dans un monde divisé en classes aux intérêts opposés, il y aura toujours de la violence et des gens qui la combattent. Le monde ne sera ni absolument sage, ni absolument violent. La loi de la dialectique oblige toujours une alternation entre le chaud et le froid, la guerre et la paix.

Sujet 24 : « Qui possède le savoir ne philosophe point » Qu'en pensez-vous ?

On a très souvent défini le philosophe comme celui qui est à la recherche permanente du savoir et non celui qui le possède. Cependant, les philosophes nous enseignent leur façon de comprendre le monde à travers leurs systèmes philosophiques. Or, enseigner suppose des connaissances préalablement acquises.

Dans ces conditions, si le philosophe ne possède pas le savoir, que peut-il nous apprendre à travers sa philosophie ?

La philosophie serait née vers le sixième siècle avant J.C dans l'antiquité grecque avec Pythagore. Celui-ci serait le premier à employer le mot philosophie pour désigner l'amour et non la possession de la connaissance.

En fait celui qui possède le savoir n'a plus besoin d'en désirer. Mais, aucun homme ne possède le savoir, seul Dieu est omniscient, il n'a pas besoin de chercher le savoir, puisqu'il connaît tout. Cependant, l'homme veut devenir comme Dieu, c'est-à-dire connaître tout ; mais cela est humainement impossible du fait qu'il est limité dans l'espace et dans le temps tandis que le pouvoir de Dieu est illimité. C'est pour approuver les limites de l'homme que Socrate disait : « tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien ». Voulant dire par là que le pédantisme et le dogmatisme constituent un danger pour la recherche du savoir.

Celui qui sait n'a pas besoin de philosopher ; mais l'ignorant non plus n'a pas besoin de philosopher parce qu'il ne sait pas qu'il ne sait pas. Qui philosophe alors ? Celui qui sait qu'il ne sait pas ; c'est lui le philosophe. Si l'ignorant savait qu'il ne savait pas il se mettrait immédiatement à la quête du savoir, et cesserait alors d'être ignorant.

Par exemple, dans l'opposition entre Socrate et les sophistes, celui-là avait l'art de faire semblant d'ignorer ce qu'il savait probablement ; ainsi, il interrogeait les sophistes jusqu'à ce que ces derniers découvrent leur ignorance ; tandis qu'au départ, ils prétendent tout savoir.

La prétention de tout connaître est aussi appelée dogmatisme ; cette attitude est antiphilosophique car celui qui croit savoir ne se mettrait jamais à la quête du savoir. Or, le philosophe se caractérise par sa recherche permanente du savoir.

L'attitude philosophique est une attitude sceptique ; c'est-à-dire, une attitude où l'individu n'est jamais sûr de ce qu'il sait ; où il se remettrait perpétuellement en cause. Voilà pourquoi la philosophie n'est pas une possession du savoir. Toutefois, on pourrait bien se demander que peut-on apprendre du philosophe s'il ne possède pas le savoir.

L'histoire de la philosophie est une suite de théories, de systèmes à travers lesquels nous nous imprégnons des grands problèmes qui préoccupent l'homme dans sa vie de tous les jours. Chaque système se veut une théorie inébranlable qui explique le monde dans sa globalité. Ainsi, Platon nous explique comment instituer la justice sur terre, Aristote nous fait la classification de la réalité en dix catégories ; Epicure nous explique comment atteindre le bonheur ; Saint Thomas nous montre comment instituer la justice à travers le droit divin ; Marx nous montre comment diriger la lutte des classes. Chacun d'eux prétend avoir le monopole de la vérité et enseigner cette vérité à la postérité. Or, aucun de ces systèmes n'est parvenu à devenir inébranlable en toutes ses parties. De là vient qu'aucun philosophe ne possède la vérité puisque ce qu'il enseigne est subjectif et ne peut pas servir de connaissance universelle.

Il en va autrement en science car, le scientifique dispose d'une connaissance universellement valable, et peut transmettre cette connaissance à d'autres personnes, et donc à la postérité.

L'homme de science peut donc se targuer de dire qu'il possède un savoir ; quant au philosophe, il en est seulement à la recherche. C'est pourquoi Alain disait : « savoir c'est savoir qu'on sait », et non savoir qu'on ne sait pas, comme le prétendait Socrate.

Au terme de notre réflexion, on peut conclure avec Bertrand Russell que celui qui n'a aucune teinture philosophique traverse 'existence, prisonnier des coutumes et des préjugés de son temps.

Mais dès que nous commençons à penser conformément à la philosophie, nous devenons sceptiques ; c'est-à-dire que nous n'avons pas de réponses adéquates au doute qui assaille notre esprit. Dès lors, le philosophe peut se dire chercheur et non possesseur du savoir puisque la connaissance qu'il acquiert est purement subjective.

Sujet 25 : « Les philosophes ne sont jamais assez forts que les uns contre les autres.
Sans leurs erreurs mutuelles, que serait la philosophie ? »

D'aucuns accusent la philosophie d'être un débat contradictoire sans fin. Or, ce sont ces contradictions mutuelles qui semblent assurer la pérennité de la philosophie. Le combat d'idées qui oppose les philosophes, est-il une force ou une faiblesse de la philosophie ?

L'histoire de la philosophie est un débat illimité entre les philosophes en vue de la seule vérité objective. Au cours de ce débat, les philosophes se contredisent les uns les autres. Parménide soutient que l'être est un et indivisible ; Héraclite s'oppose à lui en disant que l'être est multiple ; Platon suppose qu'il existe un monde des formes et un monde des corps sensibles, Aristote s'oppose à lui en disant que forme et matière sont indissociables ; Epicure affirme que toute chose vient des atomes et qu'un Dieu immatériel n'existe pas, mais Saint Thomas s'oppose à lui en disant que Dieu serait à la base de toute chose. Il n'y a jamais eu d'entente entre les philosophes. Chaque système philosophique se construit sur les ruines d'un autre système précédent. Chacun de ces philosophes croit détenir le monopole de la vérité, mais aucun d'entre eux n'est parvenu à s'imposer comme un système de pensée dont la véracité est universellement attestée. Voilà pourquoi d'aucuns supposent que la philosophie est inutile puisque les problèmes qu'elle pose n'ont jamais une solution définitive ; il suffit de penser aux scientifiques qui soutiennent que la philosophie peut disparaître parce qu'elle ne résout aucun problème. La contradiction entre les philosophes est donc devenue un argument contre la philosophie. Néanmoins, peut-on aussi valablement soutenir que la philosophie continuerait à exister s'il n'y avait de contradictions insurmontables entre les philosophes ?

La contradiction entre les philosophes, au lieu d'être un argument contre la philosophie, au contraire, c'est un moyen pour la philosophie de se pérenniser dans le temps. Car, si le premier Philosophe de l'histoire avait dit toutes les vérités possibles, c'aurait pu être la fin de la philosophie. Il n'y aurait donc pas eu d'histoire de la philosophie, et celle-ci tomberait dans le dogmatisme religieux, c'est-à-dire deviendrait intangible, immuable.

Généralement, les philosophes se contredisent pour trois raisons principales :

La philosophie est une vision du monde, et les philosophes voient le monde différemment.

La philosophie est une réflexion critique sur les problèmes d'une époque déterminée ; or les philosophes vivent des époques différentes.

La philosophie est l'expression de la défense des intérêts de classes, or les philosophes appartiennent à des classes différentes. Il y aura donc nécessairement des philosophies contradictoires. Et ces contradictions internes ne peuvent nullement être des arguments pour dénigrer ou nier toute utilité à la philosophie. D'ailleurs, Hegel dira que toute « philosophie est philosophie de la philosophie. » L'histoire de la philosophie est donc un débat où chaque philosophe découvre une partie de la vérité. Plus l'histoire avance, plus nous tendons vers la vérité universelle. C'est pourquoi la contradiction entre les philosophes et en quelque sorte positive pour l'histoire de la connaissance elle-même.

Au terme de notre réflexion, on peut dire que le manque d'unanimité entre les philosophes est à la fois une force et une faiblesse pour la philosophie. Force parce que ces contradictions enrichissent l'histoire des idées philosophiques. Faiblesse aussi parce que la philosophie ne donne aucune réponse intangible aux questions qu'elle pose.

Sujet 26 : Peut-on maîtriser ses passions ?

On parle passion lorsque la raison est destituée de sa position de maîtrise et qu'elle est soumise à la violence d'un désir exacerbé mettant l'individu sous la dépendance absolue d'un objet. Or, l'homme doit être guidé par sa raison et non par la passion. Dans ces conditions, avons-nous les moyens en toutes circonstances de maîtriser nos passions par le concours de la raison ?

Nous montrerons d'abord en quoi consiste la passion et dans quelle mesure elle est inhérente à la nature humaine ; pour ensuite démontrer que la passion joue souvent un rôle important dans l'accomplissement de l'homme. Enfin, nous essayerons de montrer qu'il est préférable d'être guidé par sa raison que de suivre les inclinations bestiales du corps.

Du latin passion, souffrir, le passionné souffre d'un désir ardent qui s'empare de toute sa personne. Il est contraint d'agir malgré sa volonté ; il ne peut plus se contrôler, ses actes semblent désormais immoraux, on le plaint, il est dépossédé de lui-même. Il peut commettre des crimes abominables sous le coup de la jalousie, de la colère, de l'affection ou de la haine. Voilà comment se manifeste la passion en toute circonstance. Si donc la passion est involontaire, n'est-il pas paradoxal de vouloir la maîtriser ?

La raison est impuissante tant que la conduite n'est pas dictée par le sujet agissant ; mais plutôt par un objet extérieur. Or, tout être vivant est passionné, il suffit d'avoir un organisme pour être influencé. Le cœur, le ventre, le sexe, les nerfs ont des raisons que la raison ignore. D'ailleurs, Freud dira que la pulsion érotique infantile habite l'enfant dès le début de son existence ; naissant en même temps que son corps et persistant avec ce dernier tout au long de son existence. Il n'y a donc pas un moyen de s'en débarrasser. Spinoza ne disait-il pas que « l'appétit est l'essence de l'homme » ? Le philosophe qui veut éteindre ses passions ressemble au chimiste qui voudrait éteindre son feu », soutenait Chamfort dans *Maximes et Anecdotes*.

Nous sommes tous sous l'influence des passions, personne n'est maître de son environnement ni de soi-même ; nous subissons tous le dehors. La question n'est plus de savoir comment s'en débarrasser, mais comment s'en débarrasser, mais comment vivre cette fatalité. Il est impossible de ne pas être affecté pour des hommes ayant des désirs déterminés par les lois de la nature. L'enfant qui croit désirer volontairement le lait, l'ivrogne croit désirer volontairement l'alcool, l'adulte qui croit désirer volontairement le sexe ; qu'y a-t-il de moins libre que leur libre. ? La passion est naturelle, qu'on le veuille ou non, il faut vivre avec. Le cercle peut-il se plaindre d'être un cercle et de ne pas avoir les propriétés du carré ? De même, l'homme ne peut pas se plaindre d'être un être de passion.

Il faut d'ailleurs noter que toutes les passions ne sont pas des défauts : la colère, la joie, la tristesse ont aussi un rôle important dans l'accomplissement de la personnalité humaine. « Rien de grand ne s'est accompli dans le monde sans passions », disait Hegel dans l'introduction à la philosophie de l'histoire. Les grands hommes ont la force sublime de porter en eux la moralité supérieure de l'histoire.

Cela se fait à travers leur passion pour la guerre, pour la domination. La passion n'est donc pas que négative. Elle peut-être au service d'une bonne cause quand elle est l'inclination à accomplir une noble action : l'orgueil, l'égoïsme, la volonté de puissance d'un prince pourraient bien contribuer à l'amélioration des conditions de vie d'une population. La passion est le moteur de l'histoire.

Cependant, l'homme est aussi un être de raison. « La raison gouverne le monde » disait Descartes dans le discours de la méthode. Dans ces conditions n'est-il pas souhaitable de

cultiver la suprématie de la raison sur les passions ? La sagesse est considérée comme le pouvoir de la raison sur les passions. L'homme guidé par ses passions n'est pas libre, il est déterminé selon les lois du corps. L'histoire montre que les plus sages parmi les hommes sont ceux qui ont su dompter leurs passions par le concours de la raison. Nous devons plutôt nous fier à la raison et non aux passions. Toute passion est mauvaise en ce qu'elle bestialise l'homme. Or, la raison est ce qu'il y a de plus précieux en l'homme. Ce qui le met au-dessus des autres êtres. La raison sert de fondement à toute connaissance ; elle sert aussi de fondement à la morale et à la politique. Kant disait qu'une action est accomplie par devoir lorsqu'elle procède de l'impératif catégorique qui exprime la victoire de la raison sur les inclinations.

On peut donc conclure avec Kant que l'homme est double : il est à la fois corps et âme, membre du monde sensible et du monde intelligible. Par le corps, il suit des lois de la nature, et donc ne peut pas dompter ses passions. Mais par la raison, il est libre, capable de s'affranchir des lois que la nature lui impose ; en cela il peut dompter ses passions et établir des lois morales qu'il tentera de respecter au mieux possible. L'homme doit donc dompter les passions négatives et cultiver les passions positives.

Sujet 27 : Pourquoi travaille-t-on ?

Il est assez fréquent de voir le travail justifié par des raisons de nécessité parce qu'il faut survivre ; se nourrir, se vêtir, se loger, pouvoir aux besoins de la famille. Or, beaucoup d'hommes travaillent sans être sous le coup de la nécessité.

Dans ce cas peut-on valablement soutenir que l'activité du travail a pour seule fin la satisfaction des besoins vitaux ?

Après avoir examiné en quoi consiste le travail et dans quelle mesure celui-ci assure la survie humaine, dans un second temps on se demandera pourquoi l'homme travaille quand ses besoins sont déjà assouvis. Toujours dans cette deuxième partie on abordera le travail comme un moyen permettant d'échapper à l'ennui. Enfin dans la troisième partie on parlera du travail comme une justification de l'identité humaine.

« L'Eternel Dieu dit à l'homme : c'est à la sueur de ton visage que tu mangeras ton pain, jusqu'à ce tu retournes à la terre, d'où tu as été pris. » Telle est la conception catholique du travail. D'après cette théorie, le travail est la conséquence de la désobéissance de l'homme envers Dieu ; la conséquence du péché originel commis par Adam et Eve alors chassés du jardin paradisiaque. Le travail devient donc à la fois une torture et une nécessité. Torture parce que difficile et épuisant, nécessité parce qu'indispensable, créateur des ressources nécessaires à la survie de l'homme. D'une manière générale, le travail est donc cette activité humaine consistant à produire les ressources nécessaires à l'existence.

Historiquement, le travail est la solution apportée par l'homme à des catastrophes écologiques. Là où les autres espèces seraient mortes à causes de la rareté des ressources naturelles disponibles, l'homme, lui, à survécu grâce à l'activité du travail. La raréfaction des ressources est ce qui pousse l'homme à fournir des efforts pour compenser le manque à gagner. A ce sujet, lisons ces lignes de Michel Foucault : « le travail n'est apparu dans l'histoire du monde que du où les hommes se sont trouvés trop nombreux pour pouvoir se nourrir des fruits spontanés de la terre. N'ayant pas de quoi subsister, certains mouraient et beaucoup d'autres seraient morts s'ils ne s'étaient pas mis à travailler la terre » (les mots et les choses.)

Le travail est né donc d'une situation de rareté. C'est pour éviter de mourir de faim, de la rareté, que l'homme commença à travailler.

Le travail est vital et cela est indéniable. Mais l'activité du travail n'a-t-elle pas d'autres motifs que la satisfaction des besoins vitaux ? Le christianisme qui a rabaissé le travail au rang de malédiction, a aussi été capable de surmonter cette dégradation de l'activité du travail. L'éthique protestante a su montrer que le travail est un moyen de racheter l'existence misérable de l'homme, un moyen pour atteindre le salut. Pour cela, il suffisait de faire du travail un acte sacré, un acte par lequel l'homme se sauve de la perdition. Honte donc à l'oisiveté, mère de tous les vices ! Le travail fait plaisir à Dieu parce qu'il glorifie sa création. Déjà dans le verset de saint Paul, nous lisons « si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus. » Car le travail est le but même de la vie. Si le travail est l'acte par lequel l'homme réalise son humanité, suffit-il d'être riche pour se dégager d'une telle obligation ? Evidemment non ! Le riche comme le pauvre se doit de travailler. Le possédant lui non plus ne doit pas manger sans travailler, car même s'il ne lui est pas nécessaire de

travailler pour couvrir ses besoins, il doit obéir au commandement divin au même titre que le pauvre. Quelles sont donc les répercussions de cette théorie protestante du travail sur la postérité ?

Nous autres contemporains, avons hérité de cette tradition. Dans la société industrielle, le travail en tant qu'emploi est une part important de l'identité des individus au point que le chômage est devenu une sorte de malédiction. Dès lors ne pas avoir du travail est la plus grande perte d'individualité et de liberté. Le travail permet à l'homme d'échapper à l'ennui et accéder à sa propre humanité « Si Adam et Eve étaient demeurés dans le jardin... L'ennui les eût torturés tout aussi bien que d'autres hommes dans une situation semblable » (Kant, réflexions sur l'éducation).

Dans la foulée, Nietzsche soutenait que c'est le besoin qui contraint l'homme à travailler, « la renaissance sans cesse des besoins nous accoutume au travail, mais dans les intervalles où les besoins sont satisfaits... C'est l'ennui qui nous prend ». L'ennui n'est autre que l'habitude du travail qui se manifeste sous forme de besoin nouveau pour échapper à l'ennui, l'homme invente le jeu qui est un travail improductif mais destiné à satisfaire le simple besoin de travailler. Le travail n'est donc pas seulement une activité simplement vitale. C'est le mode d'existence de l'homme.

Il est vrai toutefois et peut être abusif de concevoir le travail comme un simple moyen d'échapper à l'ennui. Lorsque les besoins sont satisfaits, l'homme riche travaille du fait de l'incertitude qui le hante sur les possibles de l'avenir. Il essaie, donc de se préparer au mieux pour éviter la surprise de la faillite qui l'exposerait à chercher sa vie au jour le jour. La question est donc de savoir si on peut garantir son avenir par le moyen du travail. C'est-à-dire anticiper la rareté possible de l'avenir.

Sujet 28 : Quel doit être le rôle du philosophe africain aujourd'hui ?

L'activité philosophique serait à la base de la culture scientifique et technique en occident-seul gage du développement. Or, l'Afrique ancienne n'a pas produit de systèmes philosophiques. Dès lors, il semble intéressant de s'interroger sur le rôle que pourrait jouer la philosophie face au développement de l'Afrique actuelle.

La philosophie, comme réflexion critique sur les problèmes fondamentaux de l'existence, est-elle nécessaire au développement de l'Afrique ?

On examinera d'abord le rôle que la philosophie a joué dans la construction de la culture scientifique en occident, pour ensuite démontrer que l'Afrique traditionnelle n'a pas produit de systèmes philosophiques. Enfin, on réfléchira sur le rôle que l'avènement de la philosophie pourrait jouer dans le développement de l'Afrique actuelle.

La philosophie est née en occident vers le VI siècle avant Jésus Christ en supplantant le mythe. L'activité philosophique se caractérise par la volonté de comprendre et de dominer le monde. Par exemple dans la Grèce Antique, l'homme livre considérait le travail manuel comme une servitude destinée aux esclaves. Le citoyen grec trouvait son bonheur dans la vie contemplative et dans la participation à la gestion de la chose publique. Cette curiosité a conduit l'occident vers un savoir et un pouvoir illimités. La science elle-même doit son progrès à cette curiosité qui mettait les philosophes dans un état d'insatisfaction totale en face des résultats acquis. Ainsi, au moyen âge, lorsque la culture occidentale était engloutie par l'obscurantisme religieux, certains penseurs comme Bacon, Descartes et Spinoza ont fait appel à une culture scientifique à travers leurs œuvres philosophiques. C'est ainsi Bacon affirmait que « le savoir c'est le pouvoir... on ne peut vaincre la nature qu'en lui obéissant ». Entendant par-là que les théories religieuses qui implorant Dieu, face aux problèmes de la vie, ne feront jamais le bonheur de l'homme. Trop superstitieuses, ces théories refusent de voir la réalité en face et s'adonnent à des pratiques de louange qui ne permettent pas d'épanouir l'homme. Pour vaincre la nature, il faut étudier ses lois, comprendre son fonctionnement et agir en fonction des connaissances acquises sur ce fonctionnement.

Dans la foulée, René Descartes affirmait « ... au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, nous pouvons trouver une pratique par la quelle connaissant la force de l'eau, de l'air, du feu... nous rendre maître et possesseurs de la nature. » La religion maintient l'homme dans sa minorité, et pour sortir de cette minorité, l'homme a cultivé la philosophie en occident.

Descartes et Bacon sont donc dans une certaine mesure « les pères de la modernité. » On voit donc bien que l'occident doit son progrès à la culture philosophique. Qu'en est-il pour l'Afrique ? L'Afrique ancienne n'a pas produit de systèmes philosophiques, elle est restée enveloppée dans les contes dans les mythes, dans les légendes et dans les cosmogonies. La pensée africaine n'a pas eu besoin de conquérir le monde. « L'homme africain a vécu en symbiose avec la nature depuis des millénaires » (Sarkozy, discours sur l'Afrique au Sénégal). « Le drame est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire. Le paysan africain, qui depuis des millénaires, vit avec les saisons, dont l'idéal de vie est d'être

en harmonie avec la nature, ne connaît que l'éternel recommencement du temps rythme par la répétition sans fin des mêmes gestes et des mêmes paroles... Dans cet univers où la nature commande tout... l'homme reste immobile au milieu d'un ordre immuable où tout semble être écrit d'avance » (ibidem) Voilà donc la description de Sarkozy qui pourtant nous paraît juste. Une Afrique nostalgique, moins entreprenante, superstitieuse, soumise éternellement aux lois de la nature, elle n'a jamais eu la velléité de dompter cette nature.

Le retard de l'Afrique est donc dû pour ne bonne part à l'absence d'une culture philosophique progressiste. Le rôle du philosophe africain est donc stimuler le progrès de la pensée rationnelle afin de sortir de ce cercle vicieux décrit par Sarkozy.

Pour ouvrir la voie à un développement en Afrique, il faut que résolument nous nous détournions de ce « Cyclisme » ; élaborions une philosophie du progrès, en se détournant de cette auto satisfaction illusoire. Towa avait bien dit avant Sarkozy que « le même résiste mal à un affrontement sérieux avec l'autre, l'essence supporte mal le mouvement (Identité et transcendance).

Le philosophe africain doit critiquer l'immobilisme de l'Afrique, permettre au peuple de s'approprier des droits de l'homme, la démocratie, la liberté, l'égalité et la justice comme un héritage commun à toutes les civilisations. « les civilisations sont grandes à la mesure de leur participation au grand métissage de l'esprit humain », continuait Nicola Sarkozy. Parallèlement à cette citation, voyons les propositions de N'Krumah : il faut le consciencisme à l'Afrique. Le consciencisme n'est autre que « l'ensemble de l'organisation des forces qui permettent à la société africaine d'assimiler les éléments occidentaux, musulmans et euro chrétiens présents en Afrique et de les transformer de façon qu'ils s'insèrent dans la personnalité africaine » (consciencisme).

La philosophie doit chercher à transformer la société africaine conformément aux exigences de la mondialisation. L'Afrique n'est pas isolée du monde. Elle doit éviter le sentiment de pureté et d'authenticité accepter le brassage culturel. La philosophie doit pouvoir rendre l'Afrique compétitive à l'échelle mondiale car les civilisations sont grandes dans la mesure de leur participation au métissage de l'esprit humain.

Sujet 29 : Un philosophe doit-il s'engager politiquement ?

La gestion des affaires de la cité paraît éloignée de celle des universités où débattent et étudient les philosophes. Malgré cette apparence, d'autre part, cette gestion exige certaines connaissances de l'homme, ses désirs, des passions, ses besoins et ses problèmes ; ce qui relève des compétences du philosophe. C'est dans ce contexte que le sujet demande si le philosophe doit s'engager politiquement.

Le philosophe doit-il vivre en dehors de la politique et de ses controverses ?

La politique dans un monde en voie de globalisation, est une affaire complexe et qui requiert des compétences spécifiques. Mais le problème d'une professionnalisation de la politique ne date pas de la mondialisation : Platon évoquait déjà longuement ce problème depuis l'antiquité. Il soutenait que la politique est l'affaire du philosophe et nous propose le modèle d'une cité gouvernée seulement par des philosophes par ce que ceux-ci sont sage : il sont réussis à élever au dessus de la foule et à contempler la vérité et la justice, la condamnation à mort de Socrate « l'homme le plus sage d'Athènes » montre que la politique est une affaire sérieuse qu'on ne doit pas laisser dans les mains des ignorants « un ignorant ne peut pas diriger la cité », dit l'opinion publique. Si le philosophe n'exerce pas le pouvoir politique c'est le désordre ou le malheur dans la cité. On ne peut reconnaître la vraie justice qu'à la lumière de la philosophie. Ainsi dans « lettre VII » Platon affirma : « les mots ne cesseront pas pour les humains avant que la race des purs et authentiques philosophes n'arrive au pouvoir ou que les chefs des cités, par une grâce divine, ne se mettent à philosopher véritablement. » Il est cependant important de noter que l'acceptation platonicienne du philosophe diffère quelque peu de la nôtre. Platon entendait par philosophe un individu qui dispose d'un vaste savoir théorique, mais nul sur plan de la politique. En ce qui concerne les besoins serviles, « sa terrible gaucherie le fait passer pour un imbécile ».

Il est donc un devoir pour le philosophe que de s'engager politiquement. Toutefois on peut se demander si le pouvoir ne corrompt pour la raison. Aux yeux de Kant, le pouvoir et la raison ne peuvent pas s'exercer en même temps chez un individu : « que les rois deviennent philosophes ou les philosophes rois, on ne peut guère s'y attendre et l'on ne doit pas non plus le souhaiter, par ce que la possession du pouvoir corrompt inévitablement le libre jugement de la raison ». La philosophie vise l'universelle, le philosophe doit agir selon les lois universelles de la morale, or le pouvoir se rattache trop à des questions d'intérêts : de prise de parti, de propagande, de vol, de violence et de mort.

Pourtant les maximes des philosophes sur la paix publique doivent être prises en considération par les hommes politiques. Le philosophe ne doit pas s'engager politiquement, mais doit être auprès des hommes politiques pour leur servir de guide ou de conseiller. Même selon Spinoza, les philosophes sont inaptes à la politique. Les philosophes conçoivent les affections humaines comme des services desquels on se débarrasse. Or l'homme est un

être naturellement affecté par des vices, c'est méconnaître la nature humaine. Les philosophes ne savent pas parler des hommes tels qu'ils sont mais plutôt tels qu'ils doivent être : « -----il n'est pas d'homme qu'on juge moins propres à gouverner l'Etat, que les théoriciens, c'est-à-dire les philosophes » (traité politique.)

Il ya donc divorce entre philosophie et politique

Toutefois, on peut quitter ces jugements abstraits et tenter de juger les philosophes en fonction de leur véritable histoire politique. Marc Aurèle aura été le premier philosophe empereur pourtant, il se lamentait du pouvoir politique par ce que celui-ci était nécessairement immoral : punir, dissuader, tuer et subordonner. Voilà les vertus que Marc Aurèle constate dans l'exercice du pouvoir politique. Mais l'histoire des politiques rois est beaucoup plus fréquente en Russie avec Lénine, Kroutchev Staline et Mao en chine. Ont il mieux défendu la cause de leur peuple que les autres dirigeants ? en tout cas, le rôle de Mao, de Lénine, de Staline fut capital dans la construction de leur pays. Il ya eu des violences à leur époque, comme il ya eu de grand progrès sur certaine plans. On a pu les reprocher de tout sauf la corruption et le manque de patriotisme si bien qu'ils ont commis des erreurs en tant qu'humain.

En définitif, vouloir faire nécessairement des philosophes rois est une aberration. Mais dire aussi que le pouvoir corrompt la raison est aussi aberration. On peu retenir que l'exercice du pouvoir requiert des compétences spécifiques telles que la connaissance des vrais problèmes, de la population, l'esprit de patriotisme, l'art du discours le sens de la diplomatie, le respect de la constitution et une certaine maitrise des lois de l'économie. Quelle est donc la destinée d'un peuple dirigé par un ignorant ?

Sujet 30 : la philosophie est-elle dangereuse ?

On a coutume d'accuser les philosophes par ce que leur activité constitue une menace pour la cohésion sociale, les valeurs morales et religieuses admises par la société. Or, c'est ce caractère critique de la philosophie qui nous semble bénéfique puisqu'elle menace ce qui entrave notre liberté.

L'activité philosophique comme critique des valeurs morales séculières est-elle bénéfique ou dangereuse ?

Nous montrerons d'abord dans quelle mesure l'activité philosophique paraît dangereuse aux yeux du politique et du religieux. Ensuite nous nous demanderons, dans un second temps, si le caractère critique de la philosophie n'est pas plutôt un avantage qu'un simple danger.

La philosophie est une activité intellectuelle et rationnelle qui consiste à répondre par des arguments aux questions fondamentales que se pose l'homme. Or, ce type de discours est historiquement situé. Il est né avec la volonté de mettre fin aux explications irrationnelles qui régulaient, jusqu'alors, la conduite des membres de la cité. C'est ainsi que l'activité philosophique paraîtra dangereuse parce qu'elle critique les valeurs traditionnelles déjà admises par la société. Ces valeurs avaient pour fondement les mythes, les proverbes, les religions et les magies. Or, la mission essentielle de la philosophie est de critiquer ces différents modes de pensée irrationnelle. Ainsi dans l'antiquité grecque, face à la corruption généralisée au sein de l'Etat, face à l'ignorance exacerbée des populations, Socrate avait pris ses responsabilités pour sortir l'Etat de ces problèmes en conscientisant la jeunesse. Il disait : « Athènes est comme un cheval paresseux et moi je suis comme un Taon qui ne cesse de le réveiller et de le maintenir en vie ».

Mais cette « dangereuse » activité portera préjudice à sa personne ; il sera accusé d'avoir corrompu la jeunesse et d'avoir introduit de nouvelles divinités dans la cité grecque.

La peine qu'on lui inflige pour son « forfait » est bien la mort. Depuis lors, il y divorce entre philosophie et politique. Pour le politique, la philosophie est une activité dangereuse qui sème le désordre dans la cité.

Il faut pourtant noter qu'en plus de la politique, l'activité philosophique paraît aussi dangereuse pour le fanatique religieux. Pour illustrer cela, venons aux accusations contre Jordano Bruno. Cet humaniste de la renaissance est accusé pour avoir soutenu les thèses de Copernic, nié la trinité, nié la virginité de la Sainte Marie. Mais au cours du procès, il répond toujours : « Je ne recule point devant le trépas et mon cœur ne se soumettra à nul mortel ». Le 20 janvier 1600, Clément VIII ordonne au tribunal de l'inquisition de prononcer son jugement qui le déclare hérétique. Le 17 février 1600, il est mis nu, la langue entravée par un bois l'empêchant de parler, et supplicié sur le bûcher devant la foule des pèlerins venus pour le jubiler. Mais demandera-t-on : Pourquoi la

doctrine de Bruno était considérée comme dangereuse ? Bruno soutenait que le soleil est bien fixe et que la terre tourne autour de l'astre et non l'inverse. Cela met en cause le géocentrisme ptoléméen, hérité de la philosophie d'Aristote. Or, « La Bible ne ment pas » parce qu'elle est la parole de Dieu, et Dieu est omniscient. Dès qu'un individu s'oppose à la doctrine de Dieu, il doit passer l'inquisition pour avoir porté atteinte à la morale catholique. On voit donc bien que l'activité philosophique pourrait nuire à la morale religieuse. Mais ce qui semble plus sur, c'est que la philosophie tue le philosophe ; elle tue son auteur. Ce qui explique la mort de Socrate et de Jordano Bruno entre autres.

En revanche, malgré cette apparence dangereuse, l'activité philosophique n'est-elle pas aussi bénéfique ?

La philosophie est un moyen par lequel l'homme se libère de l'ignorance. Or, l'ignorance semble beaucoup plus dangereuse que les troubles sociaux provenant de la critique philosophique. Socrate a contribué à l'instauration d'une culture rationnelle à Athènes. Or, la rationalité est le fondement de la science et de la technique. L'homme au lieu d'être esclave des superstitions, s'est lancé dans la conquête de la naissance pour devenir maître et possesseur de la nature. Ainsi, l'apport de Copernic de Giordano Bruno, de Descartes, sont fondamentaux dans l'émergence de la modernité. Que serait de la physique d'aujourd'hui sans la perspicacité de Copernic ? « Philosopher c'est apprendre à mourir ou à vivre comme si on était déjà mort. » Socrate et Bruno se sont sacrifiés pour la postérité, pour la vérité, sans laquelle il n'y a pas de science, pas de progrès donc pas d'espoir pour l'épanouissement de l'homme en général. Philosopher c'est dire non à l'ordre établi. Mais cette négociation contient en elle quelque chose de positif. La négation provoque le changement et il n'a pas de progrès sans changement.

Socrate est de sa philosophie ; mais l'histoire le deux millénaires après. Bruno Giordano est mort mais sa cendre est arrogée par les plus grands laboratoires de physique et d'astronomie.

Si la philosophie est dangereuse parce qu'elle cultive le changement ; ce changement est un mal nécessaire. L'immobilisme semble plus dangereux que le changement. De l'antiquité grecque au marxisme; la philosophie est l'une des disciplines qui a le plus contribué à l'instauration d'une civilisation fondée sur la science la technique et la démocratie

Sujet 31 : La guerre est-elle une fonction légitime des Etats ?

Nous pensons communément que la guerre est mauvaise, qu'elle ne fait pas le bonheur des citoyens. Or, le monde où nous vivons est régi par la violence, par les conflits armés entre les peuples et entre les Etats. Dans ces conditions, la guerre est-elle l'état naturel de la relation entre les Etats ? Si cela n'est pas le cas, a-t-on réellement les moyens d'établir définitivement la paix ?

On examinera d'abord en quoi consiste la guerre et dans quelle mesure elle est illégitime, c'est-à-dire contraire au droit des hommes, ensuite on montrera que certaines guerres semblent légitimes. Enfin, on essayera de réfléchir sur les conditions d'instauration de la paix perpétuelle.

La guerre est un concept qui ne concerne pas directement le rapport des individus entre eux. Entre de simples individus, il y a seulement querelle. La guerre existe non dans l'affrontement de deux volontés individuelles, mais de deux volontés d'Etats. L'homme participe à la guerre lorsque deux Etats ou deux peuples prennent les armes l'un contre l'autre. Ce qui pousse deux peuples à se déclarer la guerre, c'est bien l'intérêt. Cet intérêt peut être économique, idéologique ou territorial.

Hobbes avait prétendu que les hommes étaient sans cesse dans un état de guerre de tous contre tous et qu'il faille remédier à cela par l'évènement d'un Etat régi par des lois civiles. Au contraire Noël Damilaville suppose que la guerre est un fruit de la dépravation des hommes ; c'est une maladie convulsive et violente du corps politique. L'homme n'est dans son état naturel que lorsqu'il jouit de la paix. La guerre dépeuple les Etats, elle y fait régner le désordre, les lois sont forcées de se taire, elle rend impossible la liberté, elle rend incertaine la propriété des citoyens, elle trouble le commerce, les terres deviennent incultes et abandonnées.

Conséquence : recule du niveau de vie qui se caractérise par l'inhibition ou le ralentissement des moyens éducatifs, la famine, les maladies dues à cette famine et au non accès des produits pharmaceutiques, les hôpitaux et centres de santé sont débordés par les blessés, l'enclavement et la baisse de production provoquent la famine et des maladies épidémiques, réduction de la population. Et même après le rétablissement de la paix, l'économie aura du mal à décoller. En un mot, toute guerre est mauvaise et contraire au droit de l'homme. Ce qui semble plus prodigieux c'est bien la paix.

Mais malgré ce caractère illégitime de la guerre, celle-ci semble légitime dans certains cas. Lorsqu'un peuple est annexé par un autre, celui-ci est obligé de se défendre. Il n'y a pas de légitime attaque, mais il y a une légitime défense. L'annexion d'un peuple est une violation du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Ainsi, s'expliquent par exemples les guerres de libération nationale : la guerre d'Algérie, la guerre Américano-vietnamienne, la défense de l'Irak contre les Etats-Unis. Toutes ces guerres semblent légitimes parce qu'elles permettent à ces peuples d'exprimer leur souveraineté. « Nul Etat indépendant ne pourra être acquis ». Cette formule Kantienne est catégorique. Un peuple ne peut pas être un objet de propriété. En cela tout peuple en état de perdre sa souveraineté a le droit de riposter par la violence quelle qu'elle soit.

En plus de cela, la guerre peut être un moyen de brassage culturel, la guerre n'est pas seulement un conflit mais une condition de la santé des peuples. Prenons l'exemple sur l'esclavage de l'Afrique : par le moyen de la guerre, l'Europe est venue en Afrique, a exproprié les Africains de leurs richesses matérielles, de leurs bras valides ; ils ont abîmé un art de vivre, ils ont créé une angoisse, elle a exploité, pillé des richesses qui ne lui appartenaient pas. Elle a dépouillé l'Afrique de sa personnalité, de sa liberté, de sa terre et du fruit de son travail. Mais elle a aussi donné à l'Afrique un autre art de vivre, lui a appris une autre manière de faire, de se comporter, de parler, elle lui a donné son savoir faire. La colonisation fut certes négative, mais elle a produit quelque chose de positif, et ça c'est le savoir-faire européen dont nous sommes des héritiers. L'écriture et la langue ont permis à l'Afrique d'appréhender l'universel. Cette civilisation que nous avons reçue au prix du sang noir, a aussi enrichi l'Afrique et cela semble incontestable.

On voit donc bien que malgré le paradoxe apparent la guerre est un moyen par lequel les peuples aspirent à l'universel, car les civilisations ne sont grandes qu'à la mesure de leur participation au métissage culturel.

Toutefois on peut se demander si la paix n'est pas le meilleur moyen pour la promotion de l'espèce humaine. Au fond, même si la guerre peut paraître légitime, elle ne l'est jamais. Seule la paix est légitime. Il reste donc à savoir comment établir définitivement la paix. « La paix est d'abord la tranquillité dont une société politique jouit ; soit du dedans, par le bon ordre qui règne entre ses membres, soit au dehors par la bonne intelligence dans laquelle elle vit avec les autres peuples » disait Etienne – Noël Damilaville. Contrairement à la guerre, la paix maintient l'ordre parmi les citoyens, elle favorise l'agriculture et le commerce, en un mot, elle procure aux peuples le bonheur qui est la fin de toute activité humaine. Mais pour établir cette paix, il nous faut prendre certaines mesures, car nous avons l'impression que la paix est seulement une sorte d'intermède entre des Etats de guerre. On fait la paix, mais le conflit revient vite avec la nécessité à nouveau de faire la paix, comme si la guerre est l'état naturel de la relation inter-étatique.

Peut-on formuler un traité de paix perpétuelle qui dépasse le cadre d'une simple trêve ?

La paix suppose le problème du statut de la propriété. La propriété n'est pas la possession. La propriété est de droit tandis que la possession est de fait : la possession est physique tandis que la propriété est légale. Pour être plus précis ; la possession concerne le rapport de l'homme avec des choses, non le rapport de personne à personne. La propriété suppose une reconnaissance sociale, une reconnaissance par le droit, de la légitimité, de la possession. Le rôle de l'Etat c'est de sauvegarder les citoyens qui sont par essence des personnes ayant leurs propres biens. Quand deux Etats entrent en guerre, le vainqueur prétend entrer en possession du sol qu'il a conquis, mais il soumet aussi le vaincu ; or soumettre un autre état, c'est traiter des personnes comme des choses dont on peut posséder légitimement. Pour éviter l'utilisation des personnes humaines comme une propriété, Kant prescrit des articles qui seuls peuvent nous garantir la paix perpétuelle. Il

faut donner à chacun des droits qui le protègent et qui protègent ses biens. D'après l'essentiel de ce qu'il dit : les Etats doivent coopérer d'égal à égal, dans ce cas, aucun état n'a le droit de posséder un autre Etat. Il faut en plus de cela abolir les armées nationales car les Etats utilisent les soldats comme des machines à tuer. Or, l'homme est fin en soi, il ne doit en aucun cas être utilisé à d'autres fins. C'est ainsi que Kant nous propose une fédération des Etats libres supervisée par une société des Nations.

Ce que Kant néglige, c'est que l'on ne peut pas compter sur la bonne volonté des hommes pour chasser la guerre. Aucune considération ne pourra nous permettre d'établir une paix perpétuelle. La paix demeura toujours un idéal car la guerre est bien le moteur de l'histoire. Tant qu'il y aura des intérêts, il y aura aussi de la guerre et des volontés pour établir la paix.

La paix éternelle n'existe qu'au cimetière. Or, nous ne voulons pas de cette paix là. Celle que nous voulons, c'est la tranquillité dont nous pouvons jouir ici-bas, c'est-à-dire l'armistice. Chaque génération de l'histoire a ses périodes de trouble. Mais aussi aucune de ces générations ne manquera des hommes de bonne volonté pour tenter de rétablir la paix. La guerre est inhérente à l'histoire elle-même.

Si la société des nations pouvait rétablir la paix, comme le propose Kant, comment s'expliquent alors l'échec de la SDN et les défaillances de l'ONU.

Sujet 32 : Peut-on tirer de la mort une leçon de sagesse pour la vie ?

Il n'y a pas de science de l'avenir, mais tous les hommes sont convaincus qu'ils mourront. La vie est une succession de deuils que nous sommes bien obligés d'assumer : mort de nos proches, mort de nos parents, mort d'un ami, d'un frère, mort de celui ou de celle que nous aimions beaucoup. Le deuil est quelque chose qui se vit au quotidien. Malgré cela, nous aimons la vie, nous nous accrochons à elle, nous faisons des projets et tous les moyens sont souvent bons pour parvenir à ses fins. Dans ces conditions, la découverte de la mortalité peut-elle nous servir de leçon de morale ?

Nous montrerons d'abord en quoi consiste la mort et dans quelle mesure il faut l'ignorer pour mieux vivre ; pour ensuite montrer que l'homme ignore la mort par mauvaise foi. Enfin, on essaiera de mettre une corrélation entre la découverte de la mortalité et la sagesse du devenir.

La plupart du temps nous évitons de penser à la mort pour nous sentir heureux. Très généralement, les jeunes se soucient moins de la mort : ils veulent réaliser leurs projets, avoir tel diplôme, occuper tel poste, se marier avec telle femme, avoir des enfants, faire des voyages. En vérité, il y a trop à faire pour peu de temps. Mieux vaut oublier la mort : autant faire comme si elle n'existait pas comme si nous devions rester éternellement jeunes et jouir des plaisirs que la vie nous offre, c'est pourquoi il y a moins de sages parmi les jeunes. La plupart d'entre eux s'adonnent à des comportements illicites : délinquance, vol, viol, sexualité, alcoolisme. Est malheureux, celui qui est obsédé par la pensée de la mort, qui refuserait de vivre authentiquement. Pour réussir dans la vie, il faut donner un sens au futur, et si ce futur est fermé d'emblée par le souci de la mort, on ne peut plus rien réaliser. A quoi bon élaborer un projet quelconque si la mort peut surprendre à tout moment ! Il faut donc vivre avec l'idée que la mort n'est rien. « La sagesse est non une méditation de la mort, mais de la vie. » Disait Spinoza dans l'Ethique livre IV.

Epicure nous conseillait que « tout bien ou tout mal réside dans la sensation, or, la mort est la privation totale de la sensation. Alors inutile de la craindre. »

Toutefois on peut se demander si l'insouciance de la mort n'est pas une attitude de mauvaise foi.

Nous vivons la mort quotidiennement. Parents, amis et voisins meurent tous les jours. Cela nous fait penser à notre « mort prochaine. » Il n'y a pas d'âge pour mourir. « Dès qu'un individu est né, il a déjà l'âge pour mourir. » Camus avait déjà dit que le problème fondamental de la philosophie est le suicide. « Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est le problème fondamental de la philosophie.--- « plus l'homme pénètre l'essence des choses, plus la vie lui paraît absurde et la mort la seule réalité. » L'homme ne cesse de se lamenter de la fuite irrésistible du temps : le temps mange la vie. Comme le dit Hegel « Chronos dévore ses propres filles ! » L'individu veut s'éterniser, il redoute un futur qui contient sa propre mort. La seule certitude que nous offre le futur c'est la mort, signe de notre finitude. Pourtant, une possibilité s'ouvre à l'homme : se conduire bien pour aspirer à une vie éternelle et heureuse après la mort. Ainsi dans le Phédon qui met en scène Socrate à la veille de sa mort, on parvient à la conclusion que la mort est la séparation du corps et de l'âme. Le corps est mortel, mais l'âme est immortelle.

Elle peut recevoir la récompense divine dans le royaume d'Hadès à condition qu'elle se comporte bien. Ainsi se fondent toutes les religions révélées : le judaïsme, le christianisme et l'islam.

Ces religions cultivent la sagesse en se basant sur le principe que la vie est éphémère. Dieu punira ou récompensera dans l'au-delà ceux qui auront fait preuve de bonne ou de mauvaise conduite sur terre. C'est peut-être là l'origine de la morale.

On ne peut pas faire comme si la mort n'existait pas en prétextant qu'elle ne nous concerne pas, pour nous maintenir dans l'insouciance. Il ne s'agit pas non plus de s'en faire une obsession car le poids de cette pensée serait étouffant. Il s'agit de lui reconnaître sa place dans la vie puisqu'elle est naturelle et nécessaire. La crainte de la mort est un instinct qui anime tous les vivants. Mais seul l'homme tente d'en tirer une leçon de sagesse parce que lui seul en a conscience.

Si la mort nous servait de guide pour la conduite morale, comment expliquer alors la dégradation des valeurs morales dont notre monde est victime ?

Sujet 33 : A quoi sert la philosophie ?

D'aucuns reprochent à la philosophie d'être une science des questions non résolues, une science sans objet tandis que les sciences ont chacune un objet précis. Dès lors, il semble légitime de s'interroger sur la réelle valeur de la philosophie.

La philosophie, comme réflexion critique sur les problèmes fondamentaux de l'existence, a-t-elle vraiment une raison d'être ?

La philosophie est la première activité intellectuelle dans laquelle l'homme tenta d'expliquer rationnellement les phénomènes qui l'entourent. De son apparition à nos jours, un nombre infini de problèmes philosophiques a fait l'objet de discussion entre les philosophes, mais aucun d'entre ces problèmes n'a eu une réponse définitive. C'est pourquoi, Herbert GRENIER disait : « de plus en plus de solution, de moins en moins de problème, tel n'est pas le destin niveleur de la solution, de moins en moins de problème, tel n'est pas le destin niveleur de la philosophie ». La philosophie n'est pas faite pour pulvériser les problèmes qu'elle pose ; elle peut seulement dissiper certaines obscurités. Le concept de solution est inapproprié à la méthode philosophique.

Par exemple, le problème de la justice avait été posé depuis l'antiquité par Platon dans son livre intitulé « la République ». A ce problème, Platon proposait de mettre les philosophes à la tête des Etats. C'est pourquoi disait-il « les maux ne cesseront pour l'espèce humaine avant que la race des purs et authentiques philosophes n'arrive au pouvoir, ou que par une grâce divine, les souverains de ce monde se mettent sincèrement et nécessairement à

philosopher ». Toutefois, nous constatons que la solution proposée par Platon n'a pas résolu le problème. Aucune philosophie n'a pu résoudre le problème de l'injustice. Malgré toutes les tentatives de résolution, l'injustice demeure un problème crucial de toutes les sociétés du monde. Ce qui fait que les systèmes philosophiques se succèdent sans qu'on puisse parler de progrès en philosophie. Car, le progrès suppose une amélioration qualitative des résultats déjà acquis tandis qu'en philosophie, les problèmes sont débattus sans être résolus.

D'ailleurs, les scientifiques se baseront sur ce caractère de la philosophie pour lui nier toute utilité.

On pourrait néanmoins se demander si on peut réellement refuser toute utilité à la philosophie sous prétexte qu'elle ne résout pas les problèmes qu'elle pose.

Historiquement la philosophie a contribué à l'amélioration des conditions de vie des hommes dans plusieurs domaines.

Nul ne peut, par exemple, contester les combats que Marx et Engels ont mené pour l'amélioration des conditions de vie des ouvriers : la durée de travail des ouvriers a été réduite de 15 heures à huit heures par jour ; des droits syndicaux ont été acquis ; le travail de la femme a été réduit ; le travail des enfants fut aboli grâce à cette farouche lutte menée par les Marxistes, en collaboration avec le monde ouvrier.

Nul ne peut non plus nier les rôles joués par les philosophes des lumières dans l'institution de la démocratie en Occident. Les concepts comme la laïcité, la liberté d'expression, le droit de l'homme, ont été développés par les Lumières tout en se battant pour leur matérialisation.

Il faut aussi noter qu'avant le 18^{ème} siècle, l'école comme lieu d'apprentissage de tous les citoyens de l'Etat, n'existait pas. Il a fallu les revendications des philosophes des lumières pour que l'école soit l'apanage de tous les enfants du pays sans distinction de couleur, de classe sociale, ou d'ethnie.

Qui peut valablement soutenir que la théorie de la séparation des pouvoirs du philosophe Montesquieu n'a pas contribué à consolider la démocratie en général ?

Toute tentative de dénigrer la philosophie, sous prétexte qu'elle ne répond pas exactement aux questions qu'elle pose, est purement idéologique. La philosophie, bien qu'elle soit versatile, nous procure de la clairvoyance et de la lucidité. Nous pouvons donc dire à la cartésienne que « c'est proprement avoir les yeux fermés sans tâcher jamais de les ouvrir que de vouloir vivre sans philosopher ».

Sujet 34 : « Les philosophes n'ont pas les pieds sur terre » Qu'en pensez vous. ?

Thalès serait tombé dans puits ; en observant les cieux et cela provoqua le rire de la servante de

Thrace. Cette anecdote a valu aux philosophes un dénigrement populaire : « les philosophes n'ont pas les pieds sur terre »

Le philosophe s'occupe-il des problèmes de la société ou bien il se désintéresse de la société ?

Elucider les rapports entre philosophie et société, c'est s'interroger sur l'efficacité du discours philosophique sur la cour des événements. En effet place du philosophe dans la société peut être

Analysée au moins sous deux angles : soit le philosophe s'occupe des affaires de la société ; soit il se désintéresse des affaires de la pour s'occuper des problèmes d'ordre métaphysique.

Pour plusieurs tendances idéalistes ; le philosophe n'a aucun rapport avec la société ; l'activité philosophique consiste donc à réfléchir sur les questions d'ordre métaphysique

telles que l'existence de dieu ; l'immortalité de l'âme ; l'origine et la fin du monde ; etc. on peut par exemple ; par les de la

Description que Platon fait du philosophe dans son livre intitulé le Théétète. D'après cette description ; le philosophe dans son pose pas de questions d'ordre particulier ; mais des questions d'ordre Général : il ne se demande pas quel tort m'as-tu fait ; mais qu'est-ce que la justice ou l'injustice la philosophe est donc la science du général et non seulement appris à méditer sur les questions qui dépassent les pourvoir de l'entendement ; contrairement au non philosophe qui s'occupe des questions ordinaires. On pourrait néanmoins se demander si philosophes se contentent seulement d'interpréter les réalités métaphysiques.

Karl Marx critique les philosophes pour leur manque d'implication dans gestion des problèmes brûlants de la société. Disait-il « les philosophes jusqu'ici n'ont fait qu'interpréter le monde de diverses manières ; il s'agit maintenant de le transformer » Cette phrase de Marx montre que les

Philosophes ne doivent se limiter à interpréter les réalités surnaturelles, ils doivent contribuer à participer à l'amélioration des conditions de vie des masses laborieuses. C'est pour pourquoi Marx et Engels se sont battus souvent même au pris de leur liberté, pour changer les conditions de vie des ouvriers. En guise d'illustration, nous pouvons parler des conditions de vie des ouvriers au début de la révolution scientifique et technique, et de leur condition de vie après la farouche lutte ouvrier dirigée par Marx et Engels.

Au début de la révolution scientifique et technique, les ouvriers vivaient dans les conditions suivantes : quinze a seize heures de travail par jour, absence de congé, absence de retraite, absence de droit syndical salaire insuffisant nourriture insuffisante de qualité médiocre, exploitation de la femme et de l'enfant dans les rapports de travaille, etc.

Mais avec la lutte ouvrière menée par Marx et Engels, les conditions de vie des ouvriers se sont améliorées de façon substantielle : augmentation des salaires, abolition du travail des enfants, réduction des heures quinze heures à huit heures, acquisition des droits syndicaux, acquisition de la sécurité sociale à la retraite etc.

Ces exemples ci –dessus nous prouvent que contrairement à ce qui a été dit dans la première partie, les philosophes ont bien les pieds sur terre, c'est pourquoi ils s'engagent farouchement dans la lutte pour l'émancipation de la condition humaine en général.

Au terme de notre analyse, on peut conclure avec Epicure que « vaine est la parole du philosophe qui ne guérit pas les troubles de l'âme ». Il existe en tout cas des philosophes spéculatives et des philosophes révolutionnaire .il semble donc aberrant de prendre pour vraie cette anecdote selon la quelle les philosophes n'ont pas les pieds sur terre.

Sujet 35 : La pensée africaine peut-elle tenir lieu de philosophie ?

L'activité philosophique est un type de pensée qui répond à des critères bien déterminés. Or, les africains ont aussi produit des systèmes de pensée. La question est donc de savoir si la pensée africaine répond aux critères de la philosophie.

Peut-on valablement soutenir que les modes de représentation africaines du monde peuvent tenir lieu de philosophie ?

Lévy-Bruhl s'est rendu célèbre en soutenant que les sociétés inférieures étaient régies par une mentalité prélogique et mystique qualitativement différente de la logique propre à l'homme civilisé d'Europe. Entendant par société inférieures tous les primitifs d'Afrique,

d'Asie et du Mexique Précolombien. L'Inde et la Chine ont atteint un niveau plus élevé grâce auquel l'Inde a produit des grammairiens et la Chine a produit d'immenses encyclopédies de thérapeute. Pourtant, la science chinoise a gardé un caractère mystique. La Grèce est donc la terre natale de la raison, donc de la philosophie et de la science.

Dans la foulée, Hegel soutenait que la philosophie est le stade ultime du déploiement de l'Esprit dans l'histoire. Or, l'Esprit a contourné l'Afrique, dès lors, il n'existe pas de philosophie africaine, puisque l'Afrique n'est pas encore entrée dans l'histoire. « Le nègre représente l'homme naturel dans toute sa sauvagerie et sa pétulance. On ne trouve rien en son caractère qui représente l'homme ».

Toutefois, certains théoriciens comme Placide Tempels et Théophile Obenga s'oppose à Hegel et à Lévy-Bruhl.

En mille neuf cent quarante cinq, le révérend Père Placide Tempels publia une provocante monographie où il osait parler de « philosophie Bantu ».

Que dit Tempels au sujet du Bantu ?

Tempels affirme chez le Bantu, l'existence d'une philosophie bien structurée, cohérente, offrant de l'univers une vision d'ensemble originale, et qui ne souffre point de la comparaison avec d'autres visions du monde mieux connues comme celle de l'occident chrétien, de l'Inde et de la Chine. Pour Tempels, les Bantu ont donc une ontologie, c'est-à-dire une conception de l'Etre fondée sur la vie et la force vitale ; une critériologie (un procédé classificatoire basé sur trois éléments : la similitude, la sympathie et la limitation) ; une psychologie (une conception de l'homme) et une éthique (les notions de bien et de mal). Dans cette même logique, Théophile Obenga soutient l'idée d'une philosophie négro africaine antérieure à la philosophie occidentale et à la philosophie orientale. Il affirme que « les anciens textes philosophiques de l'Egypte ne sont pas africains du fait que l'Egypte est un pays africains ; ils le sont surtout parce que les égyptiens pharaoniques étaient des noirs de civilisation nègre ». On peut donc parler d'une philosophie africaine de près de deux millénaires avant l'antiquité grecque, et d'un millénaire avant l'antiquité chinoise.

Toutefois, certains penseurs africains récusent l'idée d'une philosophie traditionnelle africaine. Par exemple, Marcien TOWA et Paulin Hountondji supposent que Tempels et ses partisans ont fait de l'ethnophilosophie et non de la philosophie.

L'ethnophilosophie est donc les termes par lesquels sont désignées les pensées de tous les auteurs qui admettent qu'on peut appeler philosophie africaine l'ensemble des visions et perceptions africaines du monde. Pour eux, il y a identité entre culture et philosophie. En ce sens, les mythes, les contes, les légendes et les proverbes peuvent être considérés pour de la philosophie. Or, la philosophie occidentale répond à des critères méthodologiques auxquels l'ethnophilosophie ne répond pas. Dès lors, l'ethnophilosophie trahit à la fois l'ethnologie et la philosophie.

Quels sont donc les critères de philosophicité occidentale ? L'occident entend par philosophie, un type de débat rationnel, logique et cohérent, se présentant sous la forme d'un système, ayant pour seul objectif la recherche de la vérité qui n'est jamais atteinte que partiellement. Ce débat a lieu non seulement entre les contemporains, mais aussi entre les générations du passé et ceux du présent. La philosophie occidentale se présente sous forme de sacrilège, elle n'admet rien qui ne passe aux cribles de la raison.

Par contre la pensée africaine est soumission à une tradition littéraire fondée sur les rites, les proverbes les contes et les légendes. Elle n'a nul besoin de conquérir le monde.

Sujet 36 : Le rôle du philosophe consiste-t-il seulement à penser et à dire ?

La phase du brouillon

1°) définition des mots clés

Le rôle : l'importance

Le philosophe : un intellectuel qui tente de répondre, de façon rationnelle, logique et cohérente, aux problèmes fondamentaux de l'existence

Penser et dire : interpréter

2°) idée générale : la philosophie comme science de l'interprétation rationnelle des phénomènes

3°) Le paradoxe : les philosophes sont décriés parce que leur activité se contente de dire comment est le monde. Or, certains philosophes veulent changer le monde.

4°) la question :

La philosophie peut-elle changer le monde ?

5°) Annonce du plan

Après avoir parlé de la philosophie spéculative qui se contente d'expliquer la réalité, nous parlerons des philosophies révolutionnaires qui ont historiquement œuvré pour l'amélioration des conditions de vie de certaines couches sociales.

DEVELOPPEMENT :

1^{ère} partie : la philosophie spéculative se contente seulement d'expliquer le monde.

Elle pose des questions métaphysiques et tente d'y répondre.

Exemples : d'où vient le monde ? Dieu existe-t-il ? L'âme est-elle mortelle ou immortelle ?

Références : Aristote, Hegel

2^{ème} partie : par contre la philosophie révolutionnaire tente de changer le monde conformément aux aspirations des plus démunis.

Exemples : Le rôle du marxisme dans la lutte ouvrière

Références : Marx, Engels, Lénine, Mao, Ernesto Guevara

La phase de la rédaction

INTRODUCTION

Les philosophes sont souvent décriés parce que leur activité n'a pas d'incidence sur la vie pratique des hommes. Cependant, certains philosophes se veulent. Révolutionnaires, c'est-à-dire, capables de changer le cours des choses. C'est dans ce contexte que le sujet demande si le « rôle du philosophe consiste seulement à penser et à dire »

La philosophie peut-elle changer le cours du monde ou bien elle se contente seulement de dire comment est le monde ?

Après avoir parlé de la philosophie spéculative qui se contente d'expliquer la réalité, nous parlerons des philosophies révolutionnaires qui ont historiquement œuvré pour l'amélioration des conditions de vie de certaines couches sociales.

DEVELOPPEMENT

L'activité philosophique est un discours rationnel, critique, logique et cohérent qui explique les phénomènes qui stimulent la curiosité humaine. Surtout les phénomènes d'ordre métaphysique telles que : l'existence de Dieu, l'origine du monde, la fin du monde.

C'est pourquoi Aristote disait que la philosophie n'a pas un but utilitaire, car elle est la connaissance qu'on acquiert pour elle-même et non pour autre chose.

De même selon Hegel, le rôle de la philosophie n'est pas de dire comment doit être le monde mais plutôt comment il est. Disait-il dans les Principes de la Philosophie « quant à savoir comment doit être le monde, la philosophie vient toujours trop tard. Elle apparaît lorsque la réalité a accompli et terminé son processus de formation. Lorsque la philosophie peint la grisaille dans la grisaille, une manifestation de la vie achève de vieillir. On ne peut plus la rajeunir en mettant du gris sur du gris, on peut seulement la comprendre ». D'après donc cette citation, ce n'est pas à la philosophie de nous dire ce qui pourrait se produire demain car cette dernière est comme l'oiseau de Minerve qui ne prend son vol qu'au crépuscule. Il faut que la réalité s'achève, pour que les hommes se rendent compte du processus qui les a conduits jusqu'à telle ou telle situation. Par exemple prenons le processus de transformation sociale qui a émergé le mode de production capitaliste suite à la désagrégation du féodalisme : avec l'apparition des usines, on vit des ouvriers quitter les campagnes pour venir travailler dans les villes. Aussitôt, ils cessent d'être des serfs, et deviennent des ouvriers.

Désormais, le mode de production médiéval cède la place au capitalisme (une société individualiste dominée par l'augmentation de la production, et le libéralisme économique). Qui a décidé d'instituer une telle société ? Evidemment personne.

Dès lors, Hegel semble avoir raison de dire que la philosophie ne nous dit pas comment doit être le monde, mais seulement comment il est. C'est-à-dire que la philosophie se limite seulement à interpréter le monde et non à le transformer.

Néanmoins, on pourrait se demander si la philosophie ne peut pas aussi changer le monde ; A cette question, on pourrait répondre par cette célèbre phrase de Karl Marx « les philosophes jusqu'ici n'ont fait qu'interpréter le monde de diverses manières, il s'agit maintenant de le transformer » (11^{ème} Thèse sur Feuerbach). D'après cette thèse, la philosophie ne saurait se limiter à interpréter le monde, elle doit aussi chercher les moyens de transformer la société conformément aux aspirations des masses laborieuses. En effet, dans le mode de production capitaliste, il existe une injustice dont les masses laborieuses sont victimes : ceux qui travaillent vivent dans des conditions misérables tandis que ceux-là qui ne travaillent pas exploitent les travailleurs et vivent dans l'opulence. Pour mettre fin à une telle situation d'injustice, Marx et Engels ont initié la lutte ouvrière grâce à une philosophie révolutionnaire qui prend en compte les intérêts des masses laborieuses. Depuis lors, il y a eu une amélioration qualitative des conditions de vie des ouvriers qui s'est soldée par : la réduction des heures de travail de quinze heures à huit heures par jour, l'acquisition des droits syndicaux, l'abolition du travail des enfants, la réduction du travail de la femme, l'instauration des droits de retraite et de la sécurité sociale.

Si les ouvriers n'avaient pas lu le « Manifeste du parti Communiste », ils n'auraient jamais compris le mécanisme d'exploitation, ni essayé de lutter pour restaurer la justice, reconquérir leurs droits foulés aux pieds dans la boue. C'est pourquoi Marx avait dit « le prolétariat trouve son arme spirituelle dans la philosophie marxiste, et la philosophie marxiste trouve son arme matérielle dans le prolétariat ». Il ressort donc que pour les marxistes, le rôle de la philosophie ne doit pas se limiter à la simple interprétation des phénomènes, elle doit aussi pouvoir changer le monde.

CONCLUSION :

Au terme de cette analyse, nous pouvons conclure avec Epicure que « vaine est la philosophie qui ne guérit pas les troubles de l'âme. C'est donc aux philosophes de se battre pour créer une philosophie qui puisse répondre aux exigences du temps.

Sujet 37 : Un monde totalement débarrassé de l'irrationnel est-il possible ?

L'idéal de toute société est de se débarrasser des croyances et des imaginations pour trouver une réponse rationnelle à toutes les questions qu'elle se pose. Or, il est des questions auxquelles la raison n'a pas encore trouvé de solution. C'est pourquoi le sujet demande si « un monde totalement débarrassée de l'irrationnel est possible ».

La raison humaine peut-elle tout prouver ?

Nous montrerons en quoi consiste l'irrationnel et dans quelle mesure l'homme peut se débarrasser d'elle, pour ensuite démontrer en quoi l'irrationnel est inhérent à toute société.

Par irrationnel, on entend tout ce qui dépasse les pouvoirs de la raison et qui est interprété sur la base des croyances, et des imaginations. Par exemple, l'idée de Dieu, du paradis, de l'enfer, les contes, les mythes sont des idées irrationnelles.

Avant l'avènement de la philosophie et de la science, tous les phénomènes de la vie étaient expliqués de façon irrationnelle. C'est-à-dire, de façon imaginaire. C'est pourquoi toutes les anciennes cultures étaient mystiques et religieuses : l'art, la littérature, la musique, le sport avaient une teinte mystique. Par exemple, dans la Grèce antique, tous les phénomènes étaient interprétés à travers l'aventure des dieux : la naissance était interprétée comme l'union du corps et de l'âme ; la maladie était interprétée par la colère des dieux sur les hommes ; la mort était interprétée par la séparation du corps et de l'âme, la pluie était interprétée comme la chute des larmes de dieu ; le vent était interprété comme le pet des dieux. Mais avec la naissance de la philosophie et des autres sciences, nous assistons à une réduction conséquente des explications irrationnelles au profit des explications rationnelles. Désormais, la pluie cesse d'être la chute des larmes de dieu, mais la transformation des nuages de l'état gazeux à l'état liquide, la maladie cesse d'être la manifestation de la colère des dieux mais plutôt l'action des microbes sur les organes ; la mort n'est plus la séparation du corps de l'âme, mais l'arrêt du système cardiaque.

On voit donc bien que dans bien des cas, l'irrationnel cède la place au rationnel. Il y va même du progrès de l'humanité. On pourrait néanmoins se demander s'il est possible d'en finir avec l'irrationnel.

Malgré le progrès des sciences, le nombre de croyants se multiplie, les conflits religieux s'intensifient, les consultations horoscopiques s'amplifient ; l'homme croit moins à un lendemain meilleur, car les sciences nous ont déjà montré leur limite. « La science a aujourd'hui des raisons que la raison ignore », ainsi disait François Mitterrand. C'est le paradoxe du monde moderne. Plus la science se développe, plus le nombre de mosquée, d'église, de temple se multiplie. Par exemple, en France, des études ont montré que plus de soixante-dix pour cent de la population consultent les horoscopes dans les journaux avant de sortir le matin.

C'est une preuve que le développement économique de ce pays n'a pas empêché de croire au destin ou à la prédestination. En un mot, l'irrationnel tend à prendre le dessus sur la science et la technique. Certains scientifiques commencent à croire aux différentes prédictions des orales comme celui de Delphes, la Sybille, la mère chipons, le calendrier maya, sous prétexte que ces prédictions convergent avec les prédictions de la science sur bien des cas dans plusieurs domaines. Dans ces circonstances, il serait difficile de soutenir valablement que l'homme se fie complètement à sa raison, et se détourne de l'irrationnel. Il est des phénomènes que la rationalité scientifique et technique ne peut pas expliquer : par exemple, l'origine du monde, la fin du monde, l'existence de Dieu, le destin, l'enfer, le paradis, la virginité de la Sainte Marie, la trinité, l'origine divine du Coran.

Le philosophe Allemand, Emmanuel Kant disait déjà au XVIII^e siècle que ces genres, Emmanuel Kant disait déjà XVIII^e siècle que ces genres de réflexion sont inhérents même à l'esprit humain, si bien que la raison échoue en voulant y répondre C'est pourquoi dit-il « je dus donc abolir le savoir pour faire place à la foi » voulant dire par là que les croyances et les imaginations s'imposent à l'esprit humain parce que la raison ne peut pas tout prouver

Il résulte donc de ces différentes remarques que la raison humaine ne peut que prouver les objets ; mais au-delà du monde sensible, l'homme est obligé de se réfugier dans la croyance ou dans l'imagination la question est donc de savoir quelle sera la place de l'irrationnel dans le monde quand les sciences se seront suffisamment développées.

Sujet 38 : Le projet de vaincre la nature est-il raisonnable ?

Pour vaincre la nature, l'homme a inventé la science et la technique ; et grâce à elles, l'humanité a fait d'énormes progrès. Toutefois, le progrès des sciences et de la technique n'est pas aussi exempt de dangers. Car la nature commence à se rebeller contre l'homme. C'est pourquoi le sujet demande si « le projet de vaincre la nature est raisonnable ».

Est-il vraiment prudent de vouloir vaincre, à tout prix, la nature ?

En effet, la terre compte plus de six milliards d'habitants. D'où sortir leurs moyens de subsistance, leurs vêtements ? Comment les loger ?

Avant le progrès des sciences et de la technique, les hommes mouraient de faim et beaucoup d'autres seraient morts s'ils ne s'étaient pas mis à cultiver leur inventivité. C'est là que nous voyons que l'homme est condamné à vaincre la nature pour satisfaire ses besoins. Si les hommes ne s'attèlent pas à vaincre la nature, ils seront en proie aux intempéries, et de ce fait, manquant de solutions, risqueront de disparaître, comme d'autres espèces de la nature, n'ayant pas pu s'adapter aux changements qu'a subi la nature, ont disparu. C'est donc grâce à la science et à la technique que l'homme parvient à s'adapter à la nature, à vaincre la nature pour assurer sa survie. Ainsi s'expliquent les différentes découvertes scientifiques et inventions techniques qu'a connues l'histoire : du feu naturel à l'électronique via le moteur à explosion, l'homme tente de maîtriser la nature pour subvenir à ses besoins. Par exemple, si on demandait à toute l'humanité de se servir seulement de la houe pour cultiver les ressources indispensables à sa survie, il est certain que la production serait insuffisante pour pouvoir nourrir la population mondiale. Mais dès lors que l'homme a inventé le tracteur, les insecticides, la production s'accroît, suffit pour nourrir l'humanité entière. A ce sujet, on peut faire référence à René DESCARTES qui disait : « au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, nous pouvons trouver une pratique par laquelle, connaissant la force de l'eau, des astres et de tout ce qui nous entoure, nous pourrions nous rendre maîtres et possesseurs de la nature ».

Il ressort donc de cette analyse que le projet de vaincre la nature est raisonnable puisqu'il y va de la survie même de l'homme. On pourrait néanmoins se demander s'il est prudent de vouloir vaincre à tout prix la nature.

Nourrir et entretenir six milliards d'habitants, demanderaient à la nature des efforts qu'elle ne pourrait pas supporter. La faune la flore mondiales subissent constamment des détériorations abusives. Les hommes abattent de nouvelles franges de la forêt pour se nourrir, se vêtir, se loger ou pour s'habiller. Or chaque espèce vivante joue un rôle fondamental dans l'écosystème de sorte que sa disparition causerait nécessairement des dommages à la nature.

Des études ont montré que soixante dix pour cent des abeilles en France, sont mortes à cause de la pulvérisation des insecticides et des herbicides. Or, le rôle des abeilles dans la reproduction végétale est fondamental. Car ces les abeilles qui prélèvent certaines substance dans les fleurs de certaines espèces afin que soit possible leur reproduction. Des lors, tuer les abeilles équivaut à empêcher aux herbes et aux arbres de se reproduire. Pourtant, c'est une loi de la nature que s'il n'y a pas d'herbes, il n'y aurait pas non plus d'herbivores, encore moins de carnivores, puisque les uns vivent des autres ; l'homme, lui non plus ne survivra pas.

Des études ont aussi montré que le pétrole est une ressource naturelle. Non renouvelable qui va probablement s'épuiser au XX le siècle. Cependant, l'utilisation abusive de cette ressource a entraîné le réchauffement climatique qui pourrait avoir des conséquences regrettables sur l'écosystème tout entier. Or c'est la volonté de vaincre la nature qui a conduit l'humanité aux dommages écologiques

Qui compromet la vie scier la toutes les espèces vivantes sur terre l'homme est donc train de scier la

Branche de l'arbre sur laquelle il est assis ; il met en danger sa vie celle ses progénitures. Au regard de cette analyse. Nous pouvons conclure que l'homme est condamné à vaincre la nature pour subvenir à ses besoins ; mais il n'en demeure pas moins qu'il soit prudent d'éviter de

rebeller nature contre lui. Le développement durable pourrait donc être le plus approprié face à cette possible rébellion de la nature.

Sujet : D'Holbach écrit en 1770 Dans le système de nature :

« Parcours les annales du monde et tu trouveras que l'histoire des Dieux est écrite partout en caractères de sang, que c'est l'histoire des forfaits, des folies, des cruautés du genre humain » pensez-vous comme lui la religion est nécessairement dangereuse ?

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même » ; ceci l'un des dix commandements que Dieu aurait donnés à Moïse afin d'organiser la société sur cette base. Mais depuis le moyen âge, l'histoire des religions est teintée de violence, de guerre entre les communautés. C'est pourquoi D'Holbach affirme dans ce présent sujet que l'histoire des Dieux est écrite en caractère de sang, que c'est l'histoire des forfaits, des folies et des cruautés du genre Humain.

La religion est-elle nécessairement violente ? Ne cultive-t-elle pas aussi la paix ?

En réaction contre la loi du Talion, Jésus dit dans le Nouveau Testament « si quelqu'un te frappe sur une joue, tu lui tends l'autre joue ». La paix et la concorde doivent donc être le fondement de toutes les religions. Dès lors, il ne doit pas avoir de guerre religieuse. La violence est condamnée par Dieu. Au contraire, ce que la religion cultive c'est la paix, la solidarité, l'entraide mutuelle. C'est pourquoi, le Pape Jean Paul II disait en 2001 : « il n'y a pas de guerre sainte, seule la paix est sainte ».

Une communauté religieuse doit se distinguer par la fraternité, l'amour du prochain. En religion, il faut toujours agir d'après la maxime qui fait que tu puisses vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle. C'est-à-dire, nul ne doit faire à autrui, ce qu'il ne voudrait pas qu'un autre lui fasse. Cette règle s'appelle un impératif catégorique, d'après E. Kant. La personne humaine, qu'elle soit riche ou pauvre, belle ou laide, noire ou blanche, est fin en soi, elle mérite respect et de l'obéissance quelques soient les conditions. On ne doit violer ni son intégrité physique, ni son intégrité morale.

Il résulte donc que la religion doit nécessairement être pacifique, quelles que soient les conditions. Toutefois, l'humanité semble avoir mal compris cet impératif.

Il suffit de penser au crucifiement de Jésus : celui envoyé par Dieu pour enseigner l'amour aux hommes a été cloué sur la paroi. Ce clouage montre que la religion, depuis le départ, a été intrinsèquement violente.

Il suffit aussi de penser à la loi du Talion qui prône « œil pour œil, dents pour dents ». Cette loi met la justice et l'équité au dessus de la cordialité. C'est peut-être par cette loi que s'explique le caractère interminable de la guerre israélo-palestinienne. Chaque fois que les palestiniens provoquent un attentat contre les israéliens, ces derniers ripostent immédiatement. C'est pourquoi cette partie du monde n'a jamais connu la paix.

Il suffit aussi de penser aux croisades, expéditions militaires entreprise par les chrétiens d'Occident à partir de 1095, habituellement à la demande du pape, pour soustraire à la domination des musulmans les lieux saints de Palestine (aujourd'hui Israël et PALESTINE), et notamment le tombeau du Christ à Jérusalem. Les croisades, au nombre de huit, se sont achevées en 1270 et ont fait des dizaines de milliers de victimes. (A achever par l'élève)

Comment et discutez cette phrase de Nicolas Sarkozy :

« La colonisation n'est pas responsable de toutes les difficultés de l'Afrique actuelle »

L'avènement de la colonisation a exproprié l'Afrique des dizaines de milliers de ses bras valides et d'une importante quantité de matières premières. Cependant, cette colonisation a aussi été un facteur permettant à l'Afrique de s'ouvrir au reste du monde. Dans ces conditions, faut-il entièrement expliquer le retard de l'Afrique par les méfaits de la colonisation ?

Avant tout, la colonisation a été un acte moralement condamnable : environ quinze millions de noirs ont été exportés vers les Amériques pour travailler dans les plantations de café, de cacao, de sucre, ou pour d'autres besognes. Ceci a eu pour conséquences, l'expropriation à l'Afrique de ses bras valides et l'enrichissement du colonisateur.

Un peuple auquel on exproprie de plus quinze millions de bras valides est nécessairement handicapé pour raison que ces bras valides constituent le levier de développement de tous les peuples. Si ces bras valides étaient en Afrique, ils auraient sans doute beaucoup contribué au développement du continent.

On pourrait néanmoins se demander si on ne peut pas tirer quelque chose de positif de la colonisation.

A cette question, suivant ces lignes de Sarkozy : « le colonisateur est venu, il a pris, il s'est servi, il a exploité, il a pillé des ressources, des richesses qui ne lui appartenaient pas. Il a dépouillé le colonisé de sa personnalité, de sa liberté, de sa terre, du fruit de son travail. Il a pris mais, il a aussi donné. Il a construit des ponts, des routes, des hôpitaux, des dispensaires, des écoles. Il a rendu fécondes des terres vierges, il a donné sa peine, son travail, son savoir ».

C'est grâce à la colonisation que l'homme noir s'est ouvert au monde, bénéficiant conquérir le monde extérieur. Et de nos jours, si on parle de décollage économique de l'Afrique, c'est parce que ce continent s'est appropriée les techniques et les outils de travail venant de l'occident.

En outre, les facteurs de l'arriération de l'Afrique sont multiples. « L'Afrique a sa part de responsabilité dans son malheur... ».

La colonisation n'a donc pas été que négative ; elle a même en partie compensé les dommages qu'elle a infligés à l'Afrique à travers le brassage culturel, le changement de mentalité, et le transfert des compétences.

Si donc la colonisation n'est pas entièrement responsable des maux qui ont jusqu'alors secoué l'Afrique, par quels autres moyens expliquer le retard chronique de ce continent par rapport au reste du monde ?

La colonisation n'est pas responsable de tous les maux dont souffre l'Afrique.

L'Afrique a elle aussi, sa part de responsabilité à propos des problèmes qui la secouent aujourd'hui : ces problèmes sont multiples et de nature différente. On peut citer entre autres la mauvaise gouvernance, le détournement des fonds publics, les coups d'Etat, l'inconscience et la démobilisation, le manque de patriotisme...

Par exemple en ce qui concerne le détournement des fonds, l'Afrique est victime de la fuite des capitaux vers les paradis fiscaux étrangers.

Des études ont montré que certains dirigeants africains sont plus riches que leur propre Etat pour avoir détourné les fonds publics et les avoir investis à l'étranger.

Il suffit de penser au président Camerounais Paul BYA dont les richesses ont été évaluées à neuf cent soixante trois milliards de franc CFA, tandis que la dette extérieure du Cameroun était à la même époque, évaluée à neuf cent milliards de francs CFA, sans compter ses somptueux hôtels à Paris, à Washington, à Baden-Baden. Sous son règne, la corruption était généralisée au point que vingt mille fonctionnaires fictifs furent démasqués au Cameroun. On touchait les salaires des fonctionnaires décédés, retraités ou même démissionnés ; on se faisait parfois immatriculer deux à trois fois dans le même budget de l'Etat.

Il suffit aussi de penser à Sesse MOBUTU qui a détourné les fonds obtenus de la vente de l'or et du diamant congolais avant de sombrer le pays dans un chaos politique sans précédent. C'est pourquoi Frantz FANON disait que « la bourgeoisie nationale ressemble aux membres d'un gang qui après chaque hold-up, dissimulent leur part aux coéquipiers pour préparer sagement la retraite ».

Le détournement des fonds a pour conséquences le mécontentement du peuple ; mais la bourgeoisie africaine n'est pas prête à lâcher facilement son privilège : elle fait appel à l'armée pour faire des représailles contre le peuple ; le régime se durcit, et l'armée prend le pouvoir.

En ce qui concerne la mauvaise gouvernance, on peut entre autres citer les mascarades électorales, les coups d'Etat constitutionnels le despotisme de certains dirigeants. A ce niveau, on peut entre autres citer quelques exemples : le refus du président Zimbabwéen Robert Mugabé de quitter le pouvoir après avoir perdu les élections face à Morgan Tsvangirai, et le refus de Loran GRAGBO de quitter le pouvoir après avoir perdu les élections face à Allassane OUATTARA.

Nombre de dirigeants africains se soucient peu de l'avenir de leur nation. Il suffit de penser à Mobutu, qui selon Pal John Marc TEDGA, dont les richesses étaient évaluées à quatre milliards de dollars, douze villas en Belgique, un spacieux appartement à Paris, une somptueuse résidence de trente deux pièces près de Lausanne, un château en Italie. C'était à peu près le volume de la dette extérieure du Zaïre à cette époque. (Ouverture démocratique en Afrique, l'Harmattan 1991). Selon Karl I Bond, Mobutu avait ordonné à son ministre des finances en 1981 de faire passer sur son compte personnel le produit de la vente de vingt mille tonnes de cuivre.

Ces gabegies financières se sont pratiquées dans la plupart des Etats africains. Par exemple dans la nuit du 11 au 12 mai 1990, le général Mobutu a envoyé sa redoutable garde personnelle à l'université Lubumbashi contre les étudiants qui contestaient le système de multipartisme. Pour régler leurs comptes, plus de 100 étudiants disparurent à jamais sans que l'Organisation de l'Unité Africaine (OUA), la Conférence Africaine et

Malgache de l'Enseignement Supérieur (CAMES) ni aucune autre autorité physique ou morale du continent noir ne protestent. Mais tôt ou tard, l'armée qui a tant servi la bourgeoisie nationale, comprendra son importance et procèdera au putsch. C'est ainsi que les coups d'Etat militaires se sont succédés sans interruption en Afrique depuis l'indépendance. On peut citer entre autres le renversement du président Khalil par le général Abdoud au Soudan en 1958 ; le renversement de Patrice Lumumba par le général Mobutu au Congo le 14 septembre 1960 ; le renversement de Modibo Keita par le Général Moussa Traoré le 19 Novembre 1968 au Mali.

A ces maux s'ajoutent le tribalisme qui est un véritable frein au développement. Un des exemples le plus frappant est le cas du Gabon : dans cet Etat d'un million d'habitants, on saisit l'importance des liens de parenté : Omar Bongo père de la Nation préside aux destinées du Gabon depuis 1967. Son fils Ali Bongo occupe le portefeuille stratégique de la défense. Sa fille aînée Pascaline est la directrice du cabinet présidentiel, en même temps que la vice-présidente de la compagnie pétrolière Elf Gabon. Les petits frères et sœurs d'Ali occupent des postes stratégiques de telle sorte que l'organigramme des grandes entreprises gabonaises se confondait avec l'arbre généalogique de la famille présidentielle.

Viennent ensuite les guerres tribales, politiques et religieuses qui continuent à décimer la population et l'économie africaine. Il suffit de penser au génocide congolais qui a fait quatre millions de morts ; au génocide Rwandais, à la guerre civile en Côte d'Ivoire, aux bras coupés de la Sierra Leone, à la crise alimentaire en Somalie, pour ne citer que ceux-là.

Un des chapitres les plus lamentables est celui du sida qui continue à faire des ravages parmi les bras valides du continent. En 2003 sur 40 millions de personnes infectées par le virus de l'immunodéficience humaine, 29 étaient africains.

Touchant ainsi une bonne partie des membres du continent les plus productifs. Or, en 1999, le président de l'Afrique du Sud, Thabo M'beki, « représentant de la nouvelle génération », avait déjà mis en doute l'origine virale de la pandémie, déconseillant ainsi la prise de la névirapine pour raison que celle-ci cause plus de dégâts qu'elle n'en résout. Conséquences : les hôpitaux sont devenus des » mouroirs, baisse considérable de la population productive. La capitale Johannesburg fut obligée d'aménager les dizaines de milliers d'hectares pour enterrer les morts de sida. La population qui comptait 42 millions d'habitants sera réduite à 31 millions d'habitants en 2020 si jamais des dispositions ne sont pas prises pour endiguer la pandémie. Le sida en Afrique est aujourd'hui comparable à la peste au moyen âge en occident.

Bref, les problèmes de l'Afrique sont multiples et il n'est point question de se faire des reproches mutuelles entre africains et occidentaux. C'est à l'Afrique et à l'Afrique seule de prendre ses responsabilités et de déclencher un véritable développement si elle ne veut pas rester éternellement le champ d'action et d'extension de l'autre.

Tant que nous resterons enfermés à pleurer notre sort nous serons incapables de riposter adéquatement aux défis du temps. Comme le disait Obama, l'Afrique a beaucoup plus besoin d'une forte constitution que de grands hommes. Cela suppose-t-il que la démocratie est le véritable levier de développement des pays africains ?

Sujet : « A propos de la philosophie, certains esprits trouvent qu'elle est l'enseignement d'une prétendue sagesse débouchant toujours sur des débats contradictoires, voire des oppositions houleuses »

Selon vous, en quoi cette idée peut-être un argument contre la philosophie ?

L'être peut-il échapper au devenir ?

Une des questions fondamentales de la métaphysique est celle de savoir si l'être est au repos ou en mouvement. Face à cette question l'histoire de la philosophie admet trois types de réponses : pour les premiers l'être est en devenir, pour les seconds il est immuable, et une troisième catégorie de philosophes fait la distinction entre les être en devenir et ceux en mouvement.

En quoi donc l'être est-il en devenir ? En quoi est-il en mouvement ?

L'ontologie d'Héraclite met l'accent sur la préséance du mouvement sur l'être : « ce monde-ci est le même pour tous les êtres : il n'y a aucun Dieu qui l'a créé ; il a été, il est et il sera un feu éternellement vivant, s'allumant avec mesure et s'éteignant avec mesure ».

Héraclite fait de la notion de flux son argument principal

DEUXIEME PARTIE : LE COMMENTAIRE DE TEXTE

OUTIL PEDAGOGIQUE SUR LE COMMENTAIRE DE TEXTE

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre de

1-.....intitulé « -2..... »

Il se situe dans le contexte de la philosophie 3-.....du -

4.....siècle

Dans ce texte.....nous parle de 5-.....

6-..... ?

A cette question.....soutient
que.....

L'enjeu de ce texte est 7-

.....
.....

8-On y trouve.....mouvements possibles

1^{er} mouvement : « » ()

2^{ème} mouvement : « » ()

3^{ème} mouvement : « » ()

9- Procédons à l'explication détaillée du texte

Dans la première

partie.....

.....
.....

Dans la deuxième

partie,.....

.....
.....

Dans la troisième

partie.....

.....
.....

10- Ce texte est intéressant à plusieurs titres :

Intérêt 1 : il introduit un changement dans l'histoire de la
philosophie.....

Intérêt 2 : il est aussi d'un apport intéressant pour la
société.....

Intérêt 3 : il nous a permis de
comprendre.....

Bien qu'intéressant, ce texte semble avoir des limites :

11-Limite 1 : L'auteur semble se
contredire.....

Limite 2 : cette pensée pourrait constituer un danger pour l'ordre social

Limite 3 : voilà pourquoi certains philosophes comme.....s'oppose à
lui

12-Au terme de cette analyse, nous pouvons

conclure.....

.....
.....
.....
.....
.....la question est donc de
savoir.....
.....
.....

TEXTE 1 :

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« De façon générale, nul ne peut se nommer philosophe s'il ne peut philosopher. Mais on n'apprend à philosopher que par l'exercice et par l'usage qu'on fait soi-même de sa propre raison.

Comment la philosophie se pourrait-elle-même à proprement parler apprendre ?

En philosophie chaque penseur bâtit son œuvre, pour ainsi dire, sur les ruines d'une autre. De là vient qu'on ne peut apprendre à fond la philosophie puisqu'elle n'existe pas encore. Mais, à supposer même qu'il en existât une effectivement, nul de ceux qui l'appendraient ne pourrait se dire philosophe, car la connaissance qu'il en aurait demeurerait subjectivement historique.

Il en va autrement en mathématiques. Cette science peut dans une certaine mesure être apprise. Car ici les preuves sont tellement évidentes que chacun peut en être convaincu et en outre en raison de son évidence, elle peut être retenue comme une doctrine certaine et stable »

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre d'Emmanuel Kant intitulé la Logique. Il se situe dans le contexte de la philosophie classique allemande du XVIII^e siècle

Dans ce texte Kant nous parle de la philosophie

Peut-on apprendre la philosophie ?

A cette question KANT soutient la thèse selon laquelle la philosophie n'est pas une discipline que l'on puisse apprendre puisqu'elle n'existe pas encore.

L'enjeu de ce texte est la différence entre philosophie et mathématiques. On y trouve trois mouvements possibles :

1^{er} mouvement : « De façon générale.....sa propre raison » (philosopher c'est faire l'exercice et l'usage de la raison)

2^{ème} mouvement « comment..... subjectivement historique » (on ne peut pas apprendre la philosophie parce qu'elle n'existe pas)

3^{ème} mouvements « Il en va autrement.....stable » (différence entre philosophie et mathématiques)

Procédons à l'étude détaillée du texte

Dans la première partie, Kant explique le sens du philosopher. En effet, être philosophe c'est être capable de philosopher ; mais philosopher c'est faire exercer sa raison ou se servir de sa raison pour résoudre les problèmes qui stimulent notre étonnement. On entend

[illegible][illegible]

Intérêt 3 : il nous a permis de
comprendre.....

Limite 2 : cette pensée pourrait constituer un danger pour l'ordre social

Limite 3 : voilà pourquoi certains philosophes comme.....s'oppose à lui

Au terme de cette analyse, nous pouvons

conclure.....

.....

.....

.....

.....

.....

TEXTE 2 :

Dégager l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« A l'aspect de tant d'opinions diverses, de tant de systèmes philosophiques, on se trouve embrassé et on ne sait quel s'en tenir ; on constate que, en ce qui concerne les grands sujets vers lesquels l'homme se sent attiré et que la philosophie prétend faire connaître, les plus grands esprits se sont trompés puisque d'autres les ont réfutés. Alors que cela est arrivé à de si grands esprits, comment puis-je, ego homuncio (moi pauvre petit homme), prendre une décision ?

(...) D'ailleurs, c'est un fait bien établi qu'il y a et qu'il y a eu diverses philosophies. Cependant la vérité est une : l'instinct de la raison a ce sentiment ou cette foi invincible. Une seule philosophie peut être vraie. Or, comme les philosophies sont diverses, on en conclut que les autres sont nécessairement erronées ; mais

chacune assure, établit prouve qu'elle est cette philosophie unique (...). Quelle que soit la diversité des philosophies, elles ont ce trait commun d'être de la philosophie. Quiconque donc étudierait ou posséderait une philosophie, si toutefois c'en est une, connaîtrait par suite la philosophie. (...) Il importe essentiellement de savoir ce que signifie cette diversité des systèmes philosophiques ; la connaissance philosophique de ce qui est vérité et philosophie montre cette diversité sous un tout autre aspect qui suivant l'opposition abstraite de vérité et d'erreur ».

Hegel. Leçons sur l'histoire de la philosophie

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre de HEGEL, intitulé « Leçons sur l'histoire de la philosophie ». Il se situe dans le contexte de la philosophie classique allemande. Dans ce texte HEGEL nous parle de la diversité des systèmes philosophiques.

La diversité des systèmes philosophiques constitue-t-elle un obstacle à la recherche de la vérité ?

A cette question, HEGEL soutient que la diversité des systèmes philosophiques doit être vue sous un aspect tout autre que suivant l'opposition abstraite de vérité et d'erreur.

L'enjeu de ce texte est la relation entre philosophie et vérité. On y trouve quatre mouvements possibles.

1^{er} mouvement : « A l'aspect...diverses philosophie » (il n'existe pas de philosophie inébranlable)

2^{ème} mouvement : « Cependant... philosophique unique » (l'unicité de la vérité malgré la diversité des systèmes philosophiques »

3^{ème} mouvement : « quelle que soit... Par suite la philosophie » (toute philosophie est une partie de la philosophie »

4^{ème} mouvement : « Il importe... vérité et d'erreur » (le sens de la diversité des systèmes philosophique)

Procédons à l'étude détaillée du texte

Dans la première partie, HEGEL démontre qu'il n'existe pas de philosophie inébranlable. Celui qui étudie les différents systèmes philosophiques, se trouverait toujours dans l'embarras de choix pour raison que les plus grands esprits de l'histoire se sont toujours trompés parce que Contredits par d'autres grands esprits. Cela montre que quelle que soit son intelligence, l'homme est toujours sujet à l'erreur. C'est pour cette raison qu'Aristote s'oppose à son maître Platon en disant : « vérité et amitié nous sont toutes deux chères, mais c'est un devoir pour nous que de donner la préférence à la vérité ».

Chaque philosophe se croit détenteur de la vérité mais aucun d'entre ces philosophes n'est parvenu à démontrer une vérité inébranlable. Cette prétention des philosophes de posséder la vérité s'appelle dogmatisme. Dès lors, il n'y a pas d'entente entre les philosophes : DESCARTES critique ARISTOTE. SPINOZA critique DESCARTES ; PASCAL critique SPINOZA. Diderot critique Pascal. Il n'y jamais d'unanimité entre les philosophes. Dans ces conditions, à quelle philosophie s'en tenir ? Nous sommes obligés d'être sceptiques en étudiant ces philosophies.

Dans la deuxième partie, Hegel parle de l'unicité de la vérité malgré la diversité des systèmes philosophiques. En effet, toutes les philosophies visent la vérité, or, la vérité ne s'oppose pas à la vérité. Dès lors, la vérité est une si bien que les philosophies qui sont à sa quête sont multiples. Ce qui pousse l'auteur à dire qu'une

seule philosophique est donc vraie, toutes les autres philosophies sont nécessairement erronées car en logique, plusieurs propositions contradictoires ne peuvent pas être vraies en même temps. La vérité étant définie comme l'adéquation de la pensée à la réalité, des pensées contradictoires ne peuvent aucunement se conformer à une seule réalité. Voilà donc l'argument qui soutient l'idée que la vérité est une. Dans la troisième partie, Hegel démonte que toute philosophie est philosophie de la philosophie. Cela veut dire que malgré la diversité des systèmes philosophiques, il existe quelque chose qu'elles se partagent en commun et qui ferait de chacune d'elles une philosophie. Dès lors, chaque système philosophique constitue une philosophie et la philosophie désigne l'ensemble de toutes les philosophies. On parlera alors de l'unité de la philosophie malgré la diversité des systèmes philosophiques.

Dans la quatrième partie, Hegel parle du sens qu'on peut donner à la diversité des systèmes philosophiques. A priori, cette diversité ne peut pas être analysée sous l'angle de l'opposition entre vérité et d'erreur, car il faut concevoir la diversité sous un angle historique, d'autant plus que l'histoire est une chaîne, et que chaque philosophie est un maillon de cette chaîne.

L'histoire de la philosophie vise la vérité, et cette dernière n'est pas le monopole d'un individu, elle s'acquiert par le dialogue entre philosophes contemporains, mais aussi entre philosophes du passé et ceux du présent. C'est la dialectique de l'histoire.

La dialectique suppose la contradiction qui se manifeste entre les différentes parties d'un tout.

L'évolution de tout objet dépend de cette contradiction. Dans cette logique, on pourrait bien présenter la philosophie comme un tout, et les différents systèmes philosophiques comme les parties de ce tout. Aucune philosophie n'est donc absolument vraie ou fausse car « la vérité en la repoussant, on l'embrasse ».

Ce texte de Hegel présente des intérêts multiples :

Il nous permet de savoir que les philosophes qui entendent critiquer le dogmatisme, n'échappent pas non plus au dogmatisme qui n'est autre que la prétention d'avoir le monopole de la vérité.

Dès lors, la philosophie nous conduit au scepticisme.

Il nous a permis aussi de savoir que malgré la diversité des systèmes philosophiques, on peut parler de l'unité de la philosophie dans la mesure où toute philosophie est une partie de la philosophie en général.

En fin le texte nous permet de comprendre que la vérité ne peut pas être le monopole d'un quelconque individu, mais plutôt le fruit d'une confrontation perpétuelle entre les différents systèmes philosophiques. Dès lors, aucune philosophie n'est absolument vraie ou fausse.

Texte 3

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée

« Marx avait prévu que le développement du capitalisme provoquera une crise dans chaque Etat capitaliste pris individuellement ; parce que dans chaque Etat le fossé entre les

possédants et les non possédants devait s'élargir jusqu'à ce qu'un conflit devienne inévitable et que ce conflit se solderait par la défaite des capitalistes.

Le fondement de son argumentation n'est pas détruit par le fait que le conflit qu'il avait prédit comme un conflit national n'a pas eu lieu partout à une échelle nationale, mais a été plutôt transposé à l'échelle mondiale. Le capitalisme mondial a différé cette crise mais c'est seulement en la

Transformant en une crise internationale.

Le danger, aujourd'hui, ce n'est plus la guerre civile provoquée à l'intérieur des Etats individuels par les conditions de vie intolérables mais c'est la guerre internationale provoquée en dernière instance

Par la misère de la majeure partie de l'humanité qui devient chaque jour de plus en plus pauvre. »

Kwamé N'KRUMAH, Neocolonialism; the last stage of imperialism

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre de N'KRUMAH

Intitulé « néo-colonialisme ; dernier stade de l'impérialisme. » Philosophe et homme politique ghanéen de la période post coloniale, Nkrumah Nous parle ici de la crise du capitalisme.

Comment se manifeste la crise du capitalisme

Marx avait prévu que le capitalisme agonisant produirait des conflits entre riches et pauvres à l'intérieur de chaque Etat capitaliste pris individuellement. Son argumentation reste valable dans la mesure où le conflit qu'il avait prédit comme un conflit national a été transposé à l'échelle mondiale entre pays riches d'une part et pays pauvres d'autre.

Ce texte a pour enjeu la justification de la critique marxiste sur le capitalisme agonisant. On y trouve deux mouvements possibles :

1^{er} mouvement : « Marx avait prévu..... à une échelle nationale »

(Capitalisme et conflit national)

2^{ème} mouvement : « mais été plutôt..... de plus en plus pauvre »

(Capitalisme et crise mondiale)

Procédons à l'explication détaillée du texte :

Dans la première partie N'KRUMAH parle de Marx sur la crise inévitable du capitalisme.

Comment Marx avait prévu la crise du capitalisme ?

En effet, le capitalisme est mode de production né avec la désagrégation du système féodal. La société capitaliste est divisée en deux classes fondamentales : quelques millionnaires d'un côté, énorme masse de simples salariés de l'autre. Il s'avère que dans l'organisation sociale, les bourgeois surexploitent les ouvriers par le moyen de la plus-value. C'est en tant qu'historien que Marx étudie les lois du changement social et prévoit un conflit, entre les riches d'une part, et les pauvres d'autre part, au niveau de chaque Etat capitaliste; il prévoyait aussi que ce conflit se solderait par la victoire des masses laborieuses sur la bourgeoisie opprimente. L'origine du conflit n'est autre que la recrudescence de la misère insupportable qui provoquerait infailliblement le mécontentement des ouvriers. Philosophe de la période du capitalisme émergent Marx n'a pas vécu le phénomène de l'impérialisme. Ils prévoyaient donc la lutte des classes sur un plan purement national. Selon ses prévisions le fossé entre riches et pauvres s'élargit et le conflit deviendra de toute façon inévitable.

Comme prévu par Marx, le conflit national s'est réellement déroulé dans certains Etats capitalistes. Il suffit de penser à la révolution Russe de 1917; à la révolution chinoise, à la révolution Cubaine, à la lutte ouvrière en Angleterre, ETC.

Dès lors, les prévisions de Marx se sont partiellement réalisées.

Dans la deuxième partie, Nkrumah parle du décalage entre les prévisions de Marx et la réalité.

Toutefois, le conflit que Marx avait prévu comme un conflit national s'est transposé à l'échelle mondiale. Désormais, au lieu que les pauvres se révoltent au niveau de chaque Etat, il y eu une révolution mondiale des pays pauvres contre les pays riches. Cette révolution mondiale n'est la conséquence de l'exploitation des pays pauvres par les pays riches. C'est dans ce contexte que les économistes de la CEPAL (Commission Economique pour L'Amérique Latine) parlent de la division du monde en centre et en périphéries. Le centre représente les pays développés et les périphéries représentent les pays du tiers monde. Or, il s'avère que dans les relations commerciales, les pays du centre exploitent ceux des périphéries. Dès lors, il faut mettre une certaine équité dans les relations commerciales nord/sud.

Cette crise se traduit aussi par l'opposition entre les acteurs de la mondialisation et les tenants de l'alter-mondialisme.

Les premiers veulent répandre le système capitaliste à travers l'espace planétaire ; tandis que les seconds proposent la possibilité d'un autre monde beaucoup plus humain et plus social.

Pour ce faire, ils proposent de combattre l'impérialisme, le néocolonialisme, proposent un développement durable et une répartition plus équitables des ressources, des biens.

Ainsi s'expliquent les mouvements altermondialiste, le terrorisme, l'immigration clandestine, la lutte ouvrière, etc.

Ce texte de N'Krumah présente des intérêts multiples :

Il nous explique les causes de la misère des pays du tiers monde dont la cause principale est l'exploitation des pays pauvres par les pays riches.

Il nous explique aussi la pertinence du Marxisme pendant la période poste coloniale. Cela suppose que le marxisme n'est pas encore dépassé car les circonstances qui l'ont engendré sont toujours d'actualité.

Bien qu'intéressant, ce texte semble avoir des limites :

Il explique la mutation des crises nationales en une crise mondiale, mais ne définit pas de méthodes pour venir à bout de cette crise.

Faut-il surmonter cette crise suivant la lutte ouvrière comme le prévoyait Marx ? Ou bien il faut trouver une nouvelle méthode pour venir à bout d'elle ?

Marx n'a pas vécu le phénomène de l'impérialisme, mais selon son fidèle continuateur, V. Lénine, « le marxisme n'est pas un dogme », Marx n'a posé que les pierres angulaires d'une science que les socialistes doivent développer s'ils ne veulent pas retarder sur la vie. A cet effet, Lénine propose une union internationale des prolétaires car, « les communistes ne s'abaissent pas à dissimuler leurs opinions et leurs projets, ils proclament ouvertement que leurs buts ne peuvent être atteints que par le renversement violent de tous l'ordre social passé ; que les classes dirigeantes tremblent à l'idée d'une révolution communiste. Les prolétaires n'y ont rien à perdre que leurs chaînes, ils ont tout un monde à gagner. Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »

Il ressort de cette analyse que Marx a mis en place les fondements d'une science qui doit être achevée par la postérité marxiste. Toutefois, c'est un défi que de surmonter cette crise quelques soient les moyens. On se demandera alors si la chute de mur de Berlin marque la fin du socialisme dans le monde.

TEXTE : 4

Dégager l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« Branchée sur l'Europe, elle demeure fermement résolue à profiter de la situation. Les bénéfices énormes qu'elle retire de l'exploitation du peuple sont exportés à l'étranger. La jeune bourgeoisie nationale est très souvent méfiante à l'égard du régime qu'elle a instauré que ne le sont les compagnies étrangères. Elle refuse d'investir sur le sol national et se comporte vis-à-vis de l'Etat qui la protège et la nourrit avec une ingratitude remarquable qu'il convient de signaler.

Sur les places européennes, elle fait l'acquisition des valeurs boursières étrangères et va passer le week-end à Paris ou à Hambourg. Par son comportement la bourgeoisie nationale de certains pays sous-développés rappelle les membres d'un gang qui, après chaque hold-up, dissimulent leur part aux coéquipiers et préparent sagement la retraite. Ce comportement révèle que, plus ou moins consciemment, la bourgeoisie nationale joue perdant à long terme.

Elle devine que cette situation ne durera pas indéfiniment mais elle entend en profiter au maximum. Cependant une telle exploitation et une telle méfiance à l'égard de l'Etat déclenchent inévitablement le mécontentement au niveau des masses. C'est dans ces conditions que le régime se durcit. Alors l'armée devint le soutien indispensable d'une répression systématisée. En l'absence d'un parlement, c'est l'armée qui devient l'arbitre. Mais tôt ou tard elle découvrira son importance et fera peser sur le gouvernement la risque toujours ouvert d'un pronunciamiento, »

Frantz FANON, les Damnés

de la terre

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre de

1-.....intitulé « -2..... »

Il se situe dans le contexte de la philosophie 3-..... du 4-.....siècle

Dans ce texte..... nous parle de 5-

.....

6-..... ?

A cette question..... soutient que.....

L'enjeu de ce texte est 7-

.....

.....

8- On y trouve..... mouvement possibles

1^{er} mouvement : « » ()

2^{ème} mouvement : « » ()

3^{ème} mouvement : « » ()

9- Procédons à l'explication détaillée du texte

Dans la première

partie.....

.....

.....

.....

.....

.....

Dans la deuxième
partie,.....
.....

Dans la troisième
partie.....
.....
.....
.....
.....
.....
.....

10- Ce texte est intéressant à plusieurs titres :
Intérêt 1 : il introduit un changement dans l'histoire de la
philosophie.....
Intérêt 2 : il est aussi d'un apport intéressant pour la
société.....
Intérêt 3 : il nous a permis de
comprendre.....

Bien qu'intéressant, ce texte semble avoir des limites :
11-Limite 1 : L'auteur semble se
contredire.....
Limite 2 : cette pensée pourrait constituer un danger pour l'ordre social
Limite 3 : voilà pourquoi certains philosophes comme.....s'oppose à
lui

12- Au terme de cette analyse, nous pouvons
conclure.....
.....
.....
.....
..... la question est donc de
savoir.....
.....
.....

TEXTE 5 :

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« Roger, ce que je voudrais vous dire, c'est que la mort est toujours avec nous et qu'il ne s'agit pas de savoir si on peut lui échapper, mais si on a atteint le maximum pour les idées que l'on a fait siennes. Ce qui m'a choqué ici dans mon lit, lorsque j'ai senti mes forces s'évanouir avec mon sang, ce n'est pas le fait de mourir, puisque j'aurais pu mourir il y a déjà trois mois face à l'ennemi alors que je me savais déjà atteint par cette maladie. Nous ne sommes rien sur terre, si nous ne sommes pas d'abord les esclaves d'une cause, celle des peuples et celle de la justice et de la liberté. Je voudrais que vous sachiez que même lorsque les médecins m'ont condamné, j'ai encore pensé, quoique dans le brouillard, au peuple algérien, aux peuples du tiers monde, et si j'ai tenu, c'est grâce à vous. »

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre de 1-..... intitulé « 2-..... »

Il se situe dans le contexte de la philosophie 3-..... du 4-..... siècle

Dans ce texte..... nous parle de 5-.....

6-..... ?

A cette question..... soutient
que.....

L'enjeu de ce texte est 7-

.....
.....

8- On y trouve.....mouvements possibles

1^{er} mouvement : « » ()

2^{ème} mouvement : « » ()

3^{ème} mouvement : « » ()

9- Procédons à l'explication détaillée du texte

Dans la première

partie.....

.....
.....
.....
.....

Dans la deuxième

partie,.....

.....
.....
.....

Dans la troisième

partie.....

.....
.....
.....
.....
.....
.....

10- Ce texte est intéressant à plusieurs titres :

Intérêt 1 : il introduit un changement dans l'histoire de la
philosophie.....

Intérêt 2 : il est aussi d'un apport intéressant pour la
société.....

Intérêt 3 : il nous a permis de
comprendre.....

Bien qu'intéressant, ce texte semble avoir des limites :

11-Limite 1 : L'auteur semble se
contredire.....

Limite 2 : cette pensée pourrait constituer un danger pour l'ordre social

Limite 3 : voilà pourquoi certains philosophes comme.....s'oppose à
lui

12- Au terme de cette analyse, nous pouvons conclure.....

.....

.....

.....la question est donc de savoir.....

.....

TEXTE : 6

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« Amener au jour une authentique philosophie africaine établirait à coup sûr que nos ancêtres ont philosophé, sans pour autant nous dispenser, nous, de philosopher à notre tour. Déterrer une philosophie, ce n'est pas encore philosopher. L'occident peut se vanter d'une brillante tradition philosophique. Mais l'occident qui a reconnu l'existence de cette tradition et qui en a même saisi le contenu, n'a pas encore commencé à philosopher. La philosophie ne commence qu'avec la décision de soumettre l'héritage philosophique et culturel à une critique sans complaisance. Pour le philosophe aucune donnée, aucune idée si vénérable soit-elle, n'est recevable avant d'être passée au crible de la pensée critique. En fait la philosophie est essentiellement sacrilège en ceci qu'elle se veut l'instance normative suprême ayant seule droit de fixer ce qui doit ou non être tenu pour sacré, et de ce fait abolit le sacré pour autant qu'il veuille s'imposer à l'homme du dehors. C'est pourquoi tous les grands philosophes commencent par invalider ce qui était considéré jusqu'à eux comme absolu.

On prétendra peut être que cela ne vaut que pour la philosophie européenne et son pour la philosophie négro-africaine. Mais si on pousse à ce point le culte de la différence, on ne voit plus la raison de faire passer nos modes de pensées pour la philosophie. »

Marcien TOWA, essai sur la Problématique philosophique dans l'Afrique Actuelle

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre de

1-..... intitulé « 2-..... »

Il se situe dans le contexte de la philosophie 3-.....du 4-.....siècle

Dans ce texte.....nous parle de 5-

.....

6-..... ?

A cette question..... soutient que.....

L'enjeu de ce texte est 7-

.....

8- On y trouve.....mouvements possibles

1^{er} mouvement : « » ()

2^{ème} mouvement : « » ()

3^{ème} mouvement : « » ()

9- Procédons à l'explication détaillée du texte

Dans la première
partie.....
.....
.....
.....
.....

Dans la deuxième
partie,.....
.....
.....

Dans la troisième
partie.....
.....
.....
.....
.....
.....

10- Ce texte est intéressant à plusieurs titres :
Intérêt 1 : il introduit un changement dans l'histoire de la
philosophie.....
Intérêt 2 : il est aussi d'un apport intéressant pour la
société.....
Intérêt 3 : il nous a permis de
comprendre.....

Bien qu'intéressant, ce texte semble avoir des limites :
11-Limite 1 : L'auteur semble se
contredire.....
Limite 2 : cette pensée pourrait constituer un danger pour l'ordre social
Limite 3 : voilà pourquoi certains philosophes comme.....s'oppose à
lui

12- Au terme de cette analyse, nous pouvons
conclure.....
.....
.....
.....
.....la question est donc de
savoir.....
.....
.....

TEXTE 7 :

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée.

« La crise d'identité des peuples noirs n'est que la face intérieure, spirituelle d'une crise totale qui affecte toutes les dimensions politique économique, sociale, -de l'être global de ces peuples. La résolution effective de cette crise ne peut donc être elle-même que globale. Dans ce cas, la définition théorique de l'identité doit s'accompagner de la détermination des conditions de sa sauvegarde ou de sa restauration. la crise d'identité ne pose pas un problème purement théorique : elle ne peut par suite trouver une solution purement théorique. L'idée que l'identité est indestructible, éternelle peut jouer un rôle psychologique. Elle peut donner de l'assurance et inciter au refus de l'assimilation. Elle est alors une théorie de foi et non une théorie d'action, pour autant qu'elle se limite à produire une disposition intérieure. La conviction d'avoir son identité propre et inaltérable pourrait fonder la revendication d'un destin propre, autonome même si cette conviction n'a elle-même aucun fondement. C'est admettre que l'essentialisme spécifique peut jouer un rôle positif aussi longtemps que le colonisé se revendiquer le droit à l'initiative, à la création à l'indépendance. Si le colonisé s'avise de passer de la théorie aux actes, d'entreprendre, de transformer la situation objective de crise, l'essentialisme spécifique devient rapidement gênant. Vouloir modifier quelque chose dans la situation objective de crise, c'est avant tout affronter l'autre. Puisque la volonté d'être soi ne se manifeste que si cet être est menacé ou nié. C'est la même chose de dire qu'elle implique un conflit avec celui qui menace ou nie

notre identité, notre être soi. Or le même résiste mal à un affrontement sérieux avec l'autre, l'essence supporte mal le mouvement. Il en est ainsi au niveau purement logique et abstrait. »
Marcien TOWA, identité et transcendance

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre

1-..... intitulé « 2-..... »

Il se situe dans le contexte de la philosophie 3-..... du 4-
.....siècle

Dans ce texte..... nous parle de 5-

.....

6-..... ?

A cette question..... soutient
que.....

L'enjeu de ce texte est 7-

.....

.....

8- On y trouve..... mouvements possibles

1^{er} mouvement : « » ()

2^{ème} mouvement : « » ()

3^{ème} mouvement : « » ()

9- Procédons à l'explication détaillée du texte

Dans la première

partie.....

.....

.....

.....

.....

.....

Dans la deuxième

partie,.....

.....

.....

.....

Dans la troisième

partie.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

10- Ce texte est intéressant à plusieurs titres :

Intérêt 1 : il introduit un changement dans l'histoire de la philosophie.....

Intérêt 2 : il est aussi d'un apport intéressant pour la société.....

Intérêt 3 : il nous a permis de comprendre.....

Bien qu'intéressant, ce texte semble avoir des limites :

11-Limite 1 : L'auteur semble se contredire.....

Limite 2 : cette pensée pourrait constituer un danger pour l'ordre social

Limite 3 : voilà pourquoi certains philosophes comme.....s'oppose à lui

12- Au terme de cette analyse, nous pouvons conclure.....

.....

.....

.....

.....

.....la question est donc de savoir.....

.....

.....

TEXTE 8 :

Dégager l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« Le plus grave est que les notions de droite et de gauche sont de nouveau très confuses en Afrique. Nous ne pouvons plus les définir simplement par rapport à l'impérialisme (volonté proclamée de libération d'un côté, asservissement à l'impérialisme de l'autre). Car nous savons maintenant qu'il ne suffit pas de se dire anti-impérialiste ou marxiste léniniste pour l'être. Ce n'est pas par son langage, c'est par sa pratique, qu'un homme ou un régime se classe objectivement à gauche ou à droite. Or nous commençons à savoir que la pratique peut obéir à d'autres principes que ceux que l'on proclame officiellement, et que cet écart est même généralement la règle, et peut devenir, dans certains cas, particulièrement tragique. De l'idéologie la plus révolutionnaire, nous savons aujourd'hui qu'on peut faire un usage objectivement réactionnaire. N'est donc pas forcément à gauche un homme ou un régime qui se déclare de gauche. Ce qu'il fut prendre en compte dans chaque cas, par-delà la propagande intérieure et extérieure, par-delà les prises de position officielles sur les tribunes internationales, c'est la nature des rapports entre l'Etat et le peuple, le degré de participation effective des masses à la chose publique, les moyens effectifs qu'elles ont de contrôler le pouvoir et pas seulement de l'applaudir. »

Paulin HOUNTONDJI, sur la philosophie africaine

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre

1-..... intitulé « 2-..... »

Il se situe dans le contexte de la philosophie 3-.....du 4-.....siècle

Dans ce texte.....nous parle de 5-

.....

6-..... ?

A cette question..... soutient
que.....

L'enjeu de ce texte est 7-

.....

8- On y trouve.....mouvements possibles

1^{er} mouvement : « » ()

2^{ème} mouvement : « » ()

3^{ème} mouvement : « » ()

9- Procédons à l'explication détaillée du texte

Dans la première

partie.....

.....

.....

.....

.....

.....

Dans la deuxième

partie,.....

.....

.....

Dans la troisième

partie.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

10- Ce texte est intéressant à plusieurs titres :

Intérêt 1 : il introduit un changement dans l'histoire de la
philosophie.....

Intérêt 2 : il est aussi d'un apport intéressant pour la
société.....

Intérêt 3 : il nous a permis de
comprendre.....

Bien qu'intéressant, ce texte semble avoir des limites :

11-Limite 1 : L'auteur semble se
contredire.....

Limite 2 : cette pensée pourrait constituer un danger pour l'ordre social

Limite 3 : voilà pourquoi certains philosophes comme.....s'oppose à
lui

12- Au terme de cette analyse, nous pouvons conclure.....

.....
.....
.....
.....
..... La question est donc de savoir.....
.....
.....

TEXTE 9 :

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« Veut-on comprendre son âme ? Faisons-nous une sensibilité comme la sienne. Sans littérature entre le sujet et l'objet. Que les couleurs ne perdent rien de leur intensité, les formes rien de leur poids ni de leur volume, les sons rien de leur singularité charnelle... jusqu'aux rythmes imperceptibles apparemment, à toutes les sollicitations du monde, le corps nègre, l'âme nègre sont perméables. Pas à celles du cosmos seulement. Sensibilité morale aussi. C'est un fait noté souvent que le nègre est sensible aux paroles et aux idées, encore qu'il soit singulièrement aux qualités sensibles-dirais-je sensuelles ? – de la parole, aux qualités spirituelles, non intellectuelles, des idées. Le bien-dire le séduit : et le théoricien communiste, et le héros et le saint en même temps. « Sa voix remuait les hommes », disait-on du P Dahin. Ce qui donne l'impression que le nègre est facilement assimilable, quand c'est lui qui assimile. D'où l'enthousiasme des latins en général, des missionnaires en particulier, devant la facilité avec laquelle ils croient « convertir » ou « civiliser » les nègres. D'où souvent leur découragement soudain devant quelque révélation irrationnelle et typiquement nègre. « Nous ne les connaissons pas...ne pouvons pas les connaître », avoue P. Dahin sur son lit de mort, après plus de cinquante ans d'Afrique.

Sensibilité émotive, l'émotion est nègre comme la raison hellène. Eau qui ride tous les souffles ? « Ame de plein air », battue des vents et d'où le fruit souvent tombe avant maturité ?

Oui, en un sens. Le nègre aujourd'hui est plus riche de dons que d'œuvres. Mais l'arbre plonge ses racines loin de la terre, le fleuve coule profond, charriant des paillettes précieuses.

Léopold. S. Senghor, Liberté I, Négritude et humanisme

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre

1-..... intitulé « 2-..... »

Il se situe dans le contexte de la philosophie 3-..... du 4-..... siècle

Dans ce texte..... nous parle de 5-

.....

6-..... ?

A cette question..... soutient que.....

L'enjeu de ce texte est 7-

.....
.....

8- On y trouve.....mouvements possibles

1^{er} mouvement : « » ()

2^{ème} mouvement : « » ()

3^{ème} mouvement : « » ()

9- Procédons à l'explication détaillée du texte

Dans la première

partie.....

.....

.....

.....

.....

.....

Dans la deuxième

partie,.....

.....

.....

.....

Dans la troisième

partie.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

10- Ce texte est intéressant à plusieurs titres :

Intérêt 1 : il introduit un changement dans l'histoire de la philosophie.....

Intérêt 2 : il est aussi d'un apport intéressant pour la société.....

Intérêt 3 : il nous a permis de comprendre.....

Bien qu'intéressant, ce texte semble avoir des limites :

11-Limite 1 : L'auteur semble se contredire.....

Limite 2 : cette pensée pourrait constituer un danger pour l'ordre social

Limite 3 : voilà pourquoi certains philosophes comme.....s'oppose à lui

12- Au terme de cette analyse, nous pouvons

conclure.....

.....

.....

.....

.....

..... La question est donc de
savoir.....

Texte 8 :

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« Il paraît particulièrement nécessaire de faire de nouveau de la philosophie une affaire sérieuse. Pour toutes les sciences, les arts, les talents, les techniques, prévaut la conviction qu'on ne les possède pas sans se donner de la peine et sans faire l'effort de les apprendre et de les pratiquer. Si quiconque ayant des yeux et des doigts, à qui on fournit du cuir et un instrument, n'est pas pour cela en mesure de faire des souliers, de nos jours domine le préjugé selon lequel chacun sait immédiatement philosopher et apprécier la philosophie puisqu'il possède l'unité de mesure nécessaire dans sa raison naturelle-comme si chacun ne possédait pas dans son pied la mesure d'un soulier. Il semble que l'on fait consister la possession de la philosophie dans le manque de connaissance et d'études, et que celle-là finit où celles-ci commencent. »

HEGEL, Phénoménologie de

l'Esprit

OUTIL PEDAGOGIQUE POUR LE COMMENTAIRE DE TEXTE

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre de HEGEL, intitulé Phénoménologie de l'Esprit. Il se situe dans le contexte de la philosophie classique allemande.

Dans ce texte HEGEL nous parle de la philosophie

Peut-on être philosophe sans avoir appris la philosophie ?

A cette question HEGEL soutient que pour être philosophe, il faut au préalable avoir appris la philosophie

L'enjeu de ce texte est la revalorisation de la philosophie. On y trouve 02 mouvements possibles.

1^{ER} mouvement : « il paraît...faire des souliers » (pour être scientifique, artisan ou technicien, il faut nécessairement avoir appris les sciences, la technique ou les arts)

2^{ème} mouvement « de nos jours...commencent » (de même l'idée d'une philosophie spontanée est un préjugé)

Procédons à l'étude détaillée du texte

Dans la première partie, HEGEL commence par dénoncer la nécessité de revaloriser de nouveau la philosophie. S'il faut nécessairement la revaloriser de, cela suppose qu'elle avait une valeur d'antan qu'elle a perdue et qu'il faille nécessairement reconquérir. Cette valeur, la philosophie l'a perdue avec l'autonomisation des sciences particulières dont elle était la mère. C'est de là qu'est venue l'idée de banalisation de la philosophie : cette dernière n'est pas une discipline que l'on puisse apprendre puisqu'elle n'est pas une connaissance dont la véracité puisse être prouvée par quelque méthode que ce soit.

Pour ce faire, HEGEL part d'un constat communément admis : tout le monde est convaincu qu'il n'y a pas de science, d'art et de technique spontanés. Pour être scientifique, artisan ou technicien, il faut avoir appris les sciences, les arts ou la technique. A ce sujet, il prend un exemple : nous disposons tous des doigts et la mesure d'un soulier dans les pieds. Mais malgré cette disposition naturelle, même munis d'un fil, du cuir et d'une aiguille, nous ne pouvons pas fabriquer un soulier pour raison que nous n'ayons pas appris à le faire.

Dans la deuxième partie, Hegel dénonce le préjugé de la philosophie spontanée. En effet, l'homme de la rue pense que chacun dispose naturellement d'une faculté de réfléchir qui fait de lui spontanément un philosophe. Or, il ne suffit pas de disposer de cette faculté naturelle pour être possesseur de la philosophie. Nous ne serons donc jamais philosophes si nous n'avons pas appris ce que les anciens philosophes ont écrit, et ensuite, si nous ne sommes pas capables d'analyser par nous-mêmes.

Dès lors, force est de remarquer que : de même qu'on n'est pas spontanément scientifique ou artisan, de même on n'est jamais spontanément philosophe si on n'a pas appris la philosophie ; car cette dernière est aussi une activité de la raison répondant à des critères méthodologiques au même titre que les sciences, les arts et les techniques.

Par ailleurs, la foule conçoit la possession de la philosophie dans le fait qu'en elle, il n'y a pas de connaissances précises qui puissent être prouvées par quelque méthode que ce soit.

Ce texte est intéressant à plusieurs titres :

Il introduit un changement dans l'histoire en proposant une revalorisation de la philosophie au rang des sciences, des arts et des techniques. Il remet en cause toute la critique des scientifiques et des positivistes qui soutenaient que la philosophie pourrait disparaître pour raison qu'elle a épuisé ses possibilités cognitives. Hegel propose en quelque sorte un désenchantement de l'histoire de la philosophie en tant que science du tout libre.

Bien qu'intéressant, ce texte semble avoir des limites :

L'auteur demande de revaloriser la philosophie sans pour autant nous dire son importance ; or, pour convaincre sur la nécessité de revaloriser une discipline, il faudrait nécessairement montrer son importance.

Au terme de cette analyse, nous pouvons conclure que tout homme n'est pas spontanément philosophe car c'aurait été le cas, on n'aurait nul besoin d'étudier la philosophie à l'université et de s'y spécialiser. Toutefois, le fait qu'elle soit une discipline universitaire ne justifie pas le besoin de sa revalorisation. La question est donc de savoir qu'est-ce qui justifie ce besoin de revalorisation.

TEXTE 10 :

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« C'est en effet, l'étonnement qui poussa, comme aujourd'hui, les premiers penseurs aux spéculations philosophiques. Au début, leur étonnement porta sur les difficultés qui se présentaient les premières à l'esprit : puis, s'avancant ainsi peu à peu, ils étendirent leur exploration à des problèmes plus importants, tels que les phénomènes de la lune, ceux du soleil et des étoiles, enfin la genèse de l'univers. Or apercevoir une difficulté et s'étonner, c'est reconnaître sa propre ignorance (c'est pourquoi même l'amour des mythes est, en quelque manière amour de la sagesse, car le mythe est un assemblage de merveilleux). Ainsi donc, si ce fut bien pour échapper à l'ignorance que les premiers philosophes se livrèrent à la philosophie, c'est qu'évidemment ils poursuivaient le savoir en vue de la seule connaissance et non pour une fin utilitaire. Et ce qui s'est passé en réalité en fournit la preuve : presque toutes les nécessités de la vie, et les choses qui intéressent son bien-être et son agrément avaient reçu satisfaction, quand on commença à chercher une discipline de ce genre. Je conclus que, manifestement, nous n'avons en vue, dans notre recherche,

aucun intérêt étranger. Mais, de même que nous appelons libre celui qui est à lui-même sa fin et n'existe pas pour un autre, ainsi cette science est aussi la seule de toutes les sciences qui soit une discipline libérale, puisque seule elle est à elle-même sa propre fin. »

ARISTOTE,

Métaphysique

TEXTE 11 :

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« Les grandeurs et les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne et qu'il y a quelque grand principe de grandeur en homme, et qu'il y un grand principe de misère. Il faut donc qu'elle nous rende raison de ces étonnantes contrariétés.

Il faut que, pour rendre l'homme heureux, elle lui montre qu'il y a un Dieu ; qu'on est obligé de l'aimer ; que notre unique félicité est d'être en lui, et notre unique mal d'être séparé de lui ; qu'elle reconnaisse que nous sommes pleins de ténèbres qui nous empêchent de le connaître et de l'aimer ; et ainsi nos devoirs nous obligeant d'aimer Dieu, et nos concupiscences nous en détournant, nous sommes pleins d'injustice. Il faut qu'elle nous rende raison de ces oppositions que nous avons à Dieu et à notre propre bien. Il faut qu'elle nous enseigne les remèdes à ces impuissances, et les moyens d'obtenir ces remèdes. Qu'on examine sur cela toutes les religions du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y satisfasse. »

Pascal,

Pensées

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre de

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre

1-..... intitulé « 2-..... »

Il se situe dans le contexte de la philosophie 3-..... du 4-
.....siècle

Dans ce texte..... nous parle de 5-

.....

6-..... ?

A cette question..... soutient
que.....

L'enjeu de ce texte est 7-

.....

.....

8- On y trouve..... mouvements possibles

1^{er} mouvement : « » ()

2^{ème} mouvement : « » ()

3^{ème} mouvement : « » ()

9- Procédons à l'explication détaillée du texte

Dans la première

partie.....

.....

.....

.....

.....

.....

Dans la deuxième
partie,.....
.....

Dans la troisième
partie.....
.....
.....
.....
.....
.....

10- Ce texte est intéressant à plusieurs titres :
Intérêt 1 : il introduit un changement dans l'histoire de la
philosophie.....
Intérêt 2 : il est aussi d'un apport intéressant pour la
société.....
Intérêt 3 : il nous a permis de
comprendre.....

Bien qu'intéressant, ce texte semble avoir des limites :
11-Limite 1 : L'auteur semble se
contredire.....
Limite 2 : cette pensée pourrait constituer un danger pour l'ordre social
Limite 3 : voilà pourquoi certains philosophes comme.....s'oppose à
lui

12- Au terme de cette analyse, nous pouvons
conclure.....
.....
.....
.....
..... La question est donc de
savoir.....
.....
.....

TEXTE 12 :
Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« Or Epiméthée, dont la sagesse était imparfaite, avait déjà dépensé, sans y prendre garde, toutes les facultés en faveur des animaux, et il lui restait encore à pourvoir l'espèce humaine, pour laquelle, faute d'équipement, il ne savait que faire. Dans cet embarras survient Prométhée pour inspecter le travail. Celui-ci voit toutes les autres races harmonieusement équipées, et l'homme nu, sans chaussures, sans couvertures, sans armes. Et le jour marqué par le destin était venu, où il fallait que l'homme sortît de la terre pour paraître à la lumière. Prométhée, devant cette difficulté, ne sachant pas quel moyen de salut trouver pour l'homme, se décide de dérober l'habileté artiste d'Héphaïstos et d'Athéna, et en même temps le feu, -car, sans le feu il était impossible que cette habileté fût acquise par personne ou rendît aucun service, - puis, cela fait, il en fit présent à l'homme. »

Platon,

Protagoras

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion présente est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre de Platon intitulé Protagoras. Philosophe antique grec, Platon nous parle ici de l'origine de la culture.

Quelle est donc l'origine de la culture ?

L'homme a acquis la culture grâce à Prométhée qui a volé l'habileté artiste d'Héphaïstos et d'Athéna et le feu pour en faire présent à l'homme.

Ce texte a pour enjeu la distinction entre l'homme et l'animal. On y trouve trois mouvements possibles :

1^{er} mouvement « Or, Epiméthée..... que faire » (l'erreur commise par Epiméthée)

2^{ème} mouvement « Dans cet embarras....lumière » (la supervision du travail d'Epiméthée par Prométhée)

3^{ème} mouvement « Prométhée..... l'homme » (la réparation des erreurs d'Epiméthée)

Procédons à l'étude détaillée du texte :

Dans la première partie, Platon parle de l'erreur commise par Epiméthée. Celui-ci est un dieu dont la sagesse était imparfaite, d'ailleurs son nom en grec signifie celui qui agit sans réfléchir. Il vient distribuer les caractères aux espèces vivantes sur terre, sous l'ordre de Zeus (le dieu des dieux grecs). Epiméthée étant imparfait, a distribué les caractères de façon inégale. Par exemple, il donna des dents, des griffes, des poiles aux lions pour se protéger, se défendre et attaquer ; des cornes aux zébus, des piquants aux hérissons, des venins aux serpents, ainsi de suite. Mais Epiméthée a oublié l'homme. Celui-ci resta sans chaussures, sans poiles, sans armes, nu, sans moyens pour se protéger, ni moyen pour se défendre et d'attaquer. Voilà comment Epiméthée a commis une erreur dans l'exécution de son travail.

Dans la deuxième partie, Platon parle de la supervision du travail d'Epiméthée par Prométhée.

C'est alors que Zeus envoya Prométhée (le prévoyant) pour inspecter le travail d'Epiméthée. Celui-là se rend compte de l'erreur commise par Epiméthée qui a fait un partage inégal des vertus. Or, le destin exige que chaque espèce se présente avec ses caractères. Mais l'homme, lui n'a rien. Que faire alors pour son équipement ?

Dans la troisième partie, Platon parle de la réparation de l'erreur commise par Epiméthée.

Prométhée, venu inspecter le travail d'Epiméthée, ne sachant pas que faire devant cette erreur, a décidé d'aller voler l'habileté d'Héphaïstos et d'Athéna et le feu pour équiper l'homme.

Grâce à l'intelligence et au feu, l'homme s'est créé un destin. Désormais, il sait fabriquer ce avec quoi se nourrir, se protéger, se défendre et d'attaquer. Voilà donc l'origine de la culture.

Ce texte de Platon présente des intérêts multiples :

Il nous explique sous la forme d'un mythe, l'origine de la culture, et la différence entre l'homme et l'animal. En cela, Platon fait parti des précurseurs de l'anthropologie culturelle.

Le texte nous permet de satisfaire notre curiosité intellectuelle car, si la science ne peut pas expliquer de façon exacte, l'origine de la culture, ce mythe platonicien nous en donne une idée logique et cohérente.

Cependant, cet intérêt que nous manifestons pour ce texte, ne doit en aucun cas cacher ses limites.

Le feu et l'intelligence sont bien des facteurs de perfectibilité humaine ; mais ni le feu, ni l'intelligence ne peuvent permettre à l'homme d'être comme Dieu. D'ailleurs, malgré les merveilles produites par l'intelligence humaine, nous assistons à une recrudescence de la croyance religieuse. Cela suppose que l'intelligence et le feu n'élèvent pas l'homme au rang de Dieu. En plus, Héphaïstos et Athéna étaient des dieux immortels, tandis que les hommes sont tous mortels. Dans ce cas, si Prométhée est parvenu à leur voler le feu et l'intelligence, il n'est pas parvenu à voler toutes les qualités divines.

De nos jours, avec le développement de la science et de la technique, l'intelligence, le plus grand bien de l'homme, comme le dit Platon, ce qui permet à l'homme de sortir de la terre pour paraître à la lumière, est aussi devenue son plus grand mal puisqu'elle se retourne contre l'homme. C'est pourquoi Nietzsche disait : « les barbares de tous les temps ont toujours été les plus heureux...la passion de la connaissance fera peut-être même périr l'humanité »

Au regard de cette analyse, nous pouvons conclure que l'intelligence est le caractère distinctif essentiel de l'homme à l'animal. C'est grâce à elle que l'homme s'ouvre à un développement. Mais rien ne prouve que cette intelligence mette l'homme au dessus des animaux dans la mesure où le monde humain est confronté, autant comme le monde animal, à des problèmes cruciaux pouvant même détruire la vie sur terre. La question est donc de savoir si l'intelligence est donnée à l'homme pour de bon.

TEXTE 12 :

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« Il ne nous reste aujourd'hui aucune espèce de compassion avec l'idée du libre arbitre : nous savons trop bien que c'est le tour de force théologique le plus mal famé qu'il y ait, pour rendre l'humanité responsable à la façon des théologiens, ce qui veut dire : pour rendre l'humanité dépendante des théologiens (...) je ne fais que donner ici la psychologie de cette tendance à vouloir rendre responsable, - partout où l'on cherche des responsabilités, c'est généralement l'instinct de punir et de juger qui est à l'œuvre. On a dégagé le devenir de son innocence lorsque l'on ramène un état de fait quelconque à la volonté, à des intentions, à des actes de responsabilité : la doctrine de la responsabilité a été principalement inventée à fin de punir, c'est-à-dire avec l'intention de trouver coupable. Toute l'ancienne psychologie, la psychologie de la volonté n'existe que par le fait que ses inventeurs, les prêtres, chefs de communautés anciennes, voulurent se créer le droit d'infliger une peine. »

NETZSCHE, le

Crépuscule des idoles

Texte 13 :

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« Je me servirai ici d'un exemple fort familier pour lui faire entendre la raison de mon procédé, afin que désormais il ne l'ignore plus ou qu'il n'ose plus feindre qu'il ne l'entend pas.

Si d'aventure il avait une corbeille pleine de pommes, et qu'il appréhendât que quelques-unes ne fussent pourries et qu'il voulût les ôter, de peur qu'elles ne corrompissent le reste, comment s'y prendrait-il pour le faire ?

Ne commencerait-il pas tout d'abord à vider sa corbeille ; et après cela, regardant toutes ces pommes les unes après les autres, ne choisirait-il pas celles-là seules qu'il verrait n'être point gâtées ; et, laissant là les autres, ne les remettrait-il pas dans son panier ? Tout de même aussi, ceux qui n'ont jamais bien philosophé ont diverses opinions en leur esprit qu'ils ont commencé à y amasser dès leur bas âge ; et appréhendant avec raison que la plupart ne soient pas vraies, ils tâchent de les séparer d'avec les autres, de peur que leur mélange ne les rende toutes incertaines. Et, pour ne se point tromper, ils ne sauraient mieux faire que de les rejeter une fois toutes ensemble, ni plus ni moins que si elles étaient toutes fausses et incertaines ; puis, les examinant par ordre les unes après les autres, reprendre celles-là seules qu'ils reconnaîtront être vraies et indubitables. »

RENE

DESCARTES,

Méditations Métaphysique

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre

1-..... intitulé « 2-..... »

Il se situe dans le contexte de la philosophie 3-..... du 4-
..... siècle

Dans ce texte..... nous parle de 5-

.....

6-..... ?

A cette question..... soutient
que.....

L'enjeu de ce texte est 7-

.....

.....

8- On y trouve..... mouvements possibles

1^{er} mouvement : « » ()

2^{ème} mouvement : « » ()

3^{ème} mouvement : « » ()

9- Procédons à l'explication détaillée du texte

Dans la première

partie.....

.....

.....

.....

.....

.....

Dans la deuxième
partie,.....
.....
.....

Dans la troisième
partie.....
.....
.....
.....
.....
.....

10- Ce texte est intéressant à plusieurs titres :
Intérêt 1 : il introduit un changement dans l'histoire de la
philosophie.....
Intérêt 2 : il est aussi d'un apport intéressant pour la
société.....
Intérêt 3 : il nous a permis de
comprendre.....

Bien qu'intéressant, ce texte semble avoir des limites :
11-Limite 1 : L'auteur semble se
contredire.....
Limite 2 : cette pensée pourrait constituer un danger pour l'ordre social
Limite 3 : voilà pourquoi certains philosophes comme.....s'oppose à
lui

12- Au terme de cette analyse, nous pouvons
conclure.....
.....
.....
.....
..... La question est donc de
savoir.....
.....

Texte 14 :
Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :
« Les barbares de tous les temps avaient plus de bonheur : ne nous y trompons pas.- Mais
c'est notre instinct de connaissance qui est trop développé pour que nous puissions encore
apprécier le bonheur sans connaissance, ou bien le bonheur d'une diffusion solide et
vigoureuse, nous souffrons rien qu'à nous représenter un pareil état de chose ! L'inquiétude
de la découverte et de la divination a pris autant de charme et nous est devenue

indispensable que ne l'est, pour l'amoureux, l'amour malheureux : à aucun prix il n'aimerait l'abandonner pour l'état d'indifférence :- oui peut-être sommes-nous, nous aussi, des amants malheureux. La connaissance s'est transformée chez nous en passion qui ne s'effraye d'aucun sacrifice et n'a, au fond, qu'une seule crainte, celle de s'éteindre elle-même : nous croyons sincèrement que l'humanité tout entière, accablée sous le poids de cette passion, doit se croire plus altière et mieux consolée qu'elle ne l'a été jusqu'à présent, alors qu'elle n'avait pas encore surmonté la satisfaction la plus grossière qui accompagne la barbarie. La passion de la connaissance fera peut-être même périr l'humanité. Cette pensée aussi est sans puissance sur nous. »

NIETZSCHE, Aurore

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre

1-..... intitulé « 2-..... »

Il se situe dans le contexte de la philosophie 3-..... du 4-
.....siècle

Dans ce texte.....nous parle de 5-

.....

6-..... ?

A cette question..... soutient
que.....

L'enjeu de ce texte est 7-

.....

.....

8- On y trouve.....mouvements possibles

1^{er} mouvement : « » (.....)

2^{ème} mouvement : « » (.....)

3^{ème} mouvement : « » (.....)

9- Procédons à l'explication détaillée du texte

Dans la première

partie.....

.....

.....

.....

.....

.....

Dans la deuxième

partie,.....

.....

.....

.....

Dans la troisième

partie.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....
.....
10- Ce texte est intéressant à plusieurs titres :

Intérêt 1 : il introduit un changement dans l'histoire de la philosophie.....

Intérêt 2 : il est aussi d'un apport intéressant pour la société.....

Intérêt 3 : il nous a permis de comprendre.....

Bien qu'intéressant, ce texte semble avoir des limites :

11-Limite 1 : L'auteur semble se contredire.....

Limite 2 : cette pensée pourrait constituer un danger pour l'ordre social

Limite 3 : voilà pourquoi certains philosophes comme.....s'oppose à lui

12- Au terme de cette analyse, nous pouvons conclure.....
.....
.....
.....

..... La question est donc de savoir.....
.....
.....

Texte 15 :

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« Le travail en effet -c'est-à-dire l'activité économique- est apparu dans l'histoire du monde que du jour où les hommes se sont trouvés trop nombreux pour pouvoir se nourrir des fruits spontanés de la terre. N'ayant pas de quoi subsister, certains mouraient, et beaucoup d'autres seraient morts s'ils ne s'étaient pas mis à travailler la terre. Et à mesure que la population se multipliait, de nouvelles franges de la forêt devaient être abattues défrichées et mises en culture. A chaque instant de son histoire, l'humanité ne travaille plus que sous la menace de la mort : toute population, si elle ne trouve pas de ressources nouvelles, est vouée à s'éteindre ; et inversement, à mesure que les hommes se multiplient, ils entreprennent des travaux plus nombreux, plus lointains, plus difficiles, moins immédiatement féconds. Le surplomb de la mort se faisant plus redoutable dans la proportion où les subsistances nécessaires deviennent plus difficiles d'accès, le travail, inversement, doit croître en intensité et utiliser tous les moyens de se rendre plus prolifique. Ainsi ce qui rend l'économie possible, et nécessaire, c'est une perpétuelle et fondamentale situation de rareté : en face d'une nature qui par elle-même est inerte et sauf pour une part minuscule, stérile, l'homme risque sa vie. »

Michel FOUCAULT, les mots

et les choses

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre

1-..... intitulé « 2-..... »

Il se situe dans le contexte de la philosophie 3-..... du 4-

.....siècle

Dans ce texte.....nous parle de 5-

.....

6-..... ?

A cette question..... soutient

que.....

L'enjeu de ce texte est 7-

.....

.....

8- On y trouve.....mouvements possibles

1^{er} mouvement : « » ()

2^{ème} mouvement : « » ()

3^{ème} mouvement : « » ()

9- Procédons à l'explication détaillée du texte

Dans la première

partie.....

.....

.....

.....

.....

.....

Dans la deuxième

partie,.....

.....

.....

.....

Dans la troisième

partie.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

10- Ce texte est intéressant à plusieurs titres :

Intérêt 1 : il introduit un changement dans l'histoire de la philosophie.....

Intérêt 2 : il est aussi d'un apport intéressant pour la société.....

Intérêt 3 : il nous a permis de comprendre.....

Bien qu'intéressant, ce texte semble avoir des limites :

11-Limite 1 : L'auteur semble se

contredire.....

Limite 2 : cette pensée pourrait constituer un danger pour l'ordre social

Limite 3 : voilà pourquoi certains philosophes comme.....s'oppose à lui

12- Au terme de cette analyse, nous pouvons

conclure.....

.....

.....

.....

.....

..... La question est donc de savoir.....

.....

.....

Texte 16 :

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« Ceux qui ont écrit sur les Affections et la conduite de la vie humaine semblent, pour la plupart, traiter non de choses naturelles qui suivent les lois communes de la Nature mais de chimères. En vérité, on dirait qu'ils conçoivent l'homme dans la nature comme un empire dans un empire. Ils croient en effet que l'homme trouble les lois de la Nature plutôt qu'il ne les suit, qu'il a sur ses propres actions un pouvoir absolu et ne tire que de lui-même sa détermination.

Ils cherchent donc la cause de l'impuissance et de l'inconstance humaines, non dans la puissance commune de la Nature, mais je ne sais quel vice de la nature humaine et, pour cette raison, pleurent à son sujet, la raillent, la méprisent ou le plus souvent la détestent : qui sait le plus éloquemment ou le plus subtilement censurer l'impuissance de l'Ame humaine est tenu pour divin. »

Texte 17 :

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« Hegel a été le premier à représenter exactement le rapport de la liberté et de la nécessité. Pour lui, la liberté est l'intellection de la nécessité. «La nécessité n'est aveugle que dans la mesure où elle n'est pas comprise ». La liberté n'est pas dans une indépendance rêvée à l'égard des lois de la nature, mais dans la connaissance de ces lois et dans la possibilité donnée par là même de les mettre en œuvre méthodiquement pour des fins déterminées. Cela est vrai aussi bien des lois de la nature extérieure que de celles qui régissent l'existence physique et psychique de l'homme lui-même, -deux classes de lois que nous pouvons séparer tout au plus dans la représentation, mais non dans la réalité. La liberté de la volonté ne signifie donc pas autre chose que la faculté de décider en connaissance de cause. Donc, plus le jugement d'un homme est libre sur une question déterminée, plus grande est la nécessité qui détermine la teneur de ce jugement ; tandis que l'incertitude

reposant sur l'ignorance, qui choisit en apparence arbitrairement entre de nombreuses possibilités de décision diverses et contradictoires, ne manifeste précisément par là que sa non- liberté, sa soumission à l'objet qu'elle devrait justement se soumettre. La liberté consiste par conséquent dans l'empire sur nous-mêmes et sur la nature extérieure, fondé sur la connaissance des nécessités naturelles ».

ENGELS, Anti Dohring

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre d'Engels intitulé Anti Dühring.

Il se situe dans le contexte de la philosophie marxiste.

Dans ce texte Engels nous parle de la liberté

En quoi consiste la liberté ?

A cette question Engels soutient la thèse selon laquelle la liberté consiste dans l'empire sur nous-mêmes, et sur la nature extérieure fondé sur la connaissance des nécessités naturelles.

L'enjeu de ce texte est la relation entre liberté et nécessité on y trouve deux mouvements possibles

1^{er} mouvement : « HEGEL.....en connaissance de cause » (la liberté comme intellection de la nécessité)

2^{ème} mouvement « Donc plus le jugement....nécessités naturelles » (le jugement libre)

Procédons à l'explication détaillée du texte

Dans la première partie Engels nous parle de la liberté comme intellection de la nécessité.

Contrairement à la théorie cartésienne qui soutient l'hypothèse d'un libre arbitre, c'est-à-dire, la capacité de choisir entre plusieurs hypothèses sans aucune influence extérieure, Hegel admettait l'idée d'une liberté soutenue par la compréhension de la nécessité.

Entendant par nécessité, quelque chose dont on ne pourrait pas se passer. Par exemple, la mort est nécessaire en tant qu'elle est inéluctable. Dès lors, ma liberté ne consiste pas à refuser la mort, mais plutôt à admettre la mort comme un phénomène naturel. Il en est de même pour le criminel : sa liberté ne consiste pas à commettre le crime et refuser d'aller en prison, mais à comprendre que le crime conduit nécessairement en prison, et à chercher à l'éviter. C'est pourquoi J.J Rousseau disait : « l'obéissance aux lois qu'on s'est prescrites est liberté ». L'homme ne peut aucunement être libre en violant les lois de la nature et de la société. La science est le moyen le plus sûr pour comprendre la nature. Or, le rôle de la science dans l'accomplissement de notre liberté est capital. Car c'est grâce à elle que l'homme a vaincu et continu à vaincre la distance, les maladies, et toutes autres intempéries pouvant porter préjudice à son existence. Dès lors, la définition hégélienne de la liberté semble être plus proche de la réalité que celle de Descartes ou de Sartre.

Dans la deuxième partie, Engels nous parle du jugement libre.

Quand dit-on qu'un jugement est libre ?

Le jugement libre est un jugement qui est fait en connaissance de cause. En effet la vie nous présente des obstacles face auxquels chacun doit choisir la voie qui assurerait le mieux sa liberté. Or, ce choix doit se faire en connaissance des causes et des effets que pourraient produire nos actions. Dès lors, tout choix arbitraire, c'est-à-dire effectué dans l'incertitude, nous conduirait à la non- liberté. Comme le dit un adage, « celui qui ne sait pas où il va n'arrivera jamais à destination ». La liberté consiste donc dans la domination sur nous-mêmes et sur le monde extérieur. Or, une telle domination n'est possible que par la connaissance de soi et du monde extérieur. C'est pourquoi Bacon disait : « on ne peut vaincre la nature qu'en lui obéissant ». L'homme ne peut donc pas vivre indépendamment des lois de la nature, mais plutôt en conformité avec ces lois. Une telle idée nous fait penser à la philosophie stoïcienne qui dit que l'homme est un microcosme dans le macrocosme. Au lieu donc de vouloir que les choses arrivent comme nous voulons qu'elles arrivent, nous

devons vouloir qu'elles arrivent comme la nature veuille qu'elles arrivent. Seul gage de la liberté humaine.

Ce texte est intéressant à plusieurs titres :

Intérêt 1 : Il introduit un changement dans l'histoire de la philosophie en luttant contre la théorie du libre arbitre qui n'est qu'une liberté illusoire. Dès lors, pour être libre, il ne suffit pas de vouloir vivre sans obéir aux lois, mais de se conformer à tout prix aux lois, mais de se conformer à tout prix aux lois.

Intérêt 2 : Il est aussi d'un apport intéressant pour la société car il désillusionne tous ceux qui pensent que tout est permis à l'homme en tant qu'être social.

Intérêt 3 : Il nous a permis de comprendre que la liberté n'est possible que dans la compréhension de la nécessité. La liberté n'est donc pas en contradiction avec la soumission.

Ce qui semble paradoxal, mais qui est une réalité.

Bien qu'intéressant, ce texte semble avoir des limites :

Hegel n'est pas le premier à représenter le rapport de la liberté et de la nécessité ; c'est plutôt Spinoza le père du déterminisme. Car il fut le premier à dire que « l'homme n'est pas un empire dans un empire », mais il est soumis aux lois de la nature et de la société. Dès lors, sa liberté ne consiste pas à vivre au dessus des lois, mais en se soumettant aux lois.

Au terme de cette analyse, nous pouvons conclure avec Kant que l'homme est double. Il est à la fois corps et âme. Le corps est soumis aux lois de la nature, tandis que l'âme est exempte de toute contrainte. Le corps est mortel, tandis que l'âme est immortelle. L'homme est donc à la fois membre du monde sensible et du monde intelligible.

Texte 18 :

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« Le meilleur Etat est celui où les hommes vivent dans la concorde, et où la législation nationale est protégée contre toute atteinte. En effet, il est certain que les séditions, les guerres, l'indifférence systématique ou les infractions effectives aux lois sont bien plus imputables aux défauts d'un Etat donné qu'à la méchanceté des hommes. Car les hommes ne naissent point membres de la société, mais s'éduquent à ce rôle ; d'autre part, les sentiments humains naturels sont toujours les mêmes. Au cas donc où la méchanceté règnerait davantage et où le nombre de fautes commises serait plus considérable dans une certaine nation que dans une autre, une conclusion évidente ressortirait d'une telle suite d'événements : cette nation n'aurait pas pris de dispositions nécessaires en vue de la concorde, et sa législation n'aurait pas été instituée dans un esprit suffisant de sagesse ; par suite, la jouissance de son droit en tant que nation n'aurait pas été absolue. En effet, une forme d'état de société qui n'a pas éliminé les causes de séditions, et au sein de laquelle la guerre est toujours à craindre, tandis que les lois sont fréquemment enfreintes à l'intérieur, ne diffère pas beaucoup de l'état de nature. C'est-à-dire que chacun, y vivant à son gré est en grand danger de perdre sa vie. »

SPINOZA, Traité de l'Autorité Politique

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre

1-..... intitulé « 2-..... »

Il se situe dans le contexte de la philosophie 3-..... du 4-..... siècle

Dans ce texte.....nous parle de 5-

.....

6-..... ?

A cette question..... soutient
que.....

L'enjeu de ce texte est 7-

.....

8- On y trouve.....mouvements possibles

1^{er} mouvement : « » ()

2^{ème} mouvement : « » ()

3^{ème} mouvement : « » ()

9- Procédons à l'explication détaillée du texte

Dans la première

partie.....

.....

.....

.....

.....

.....

Dans la deuxième

partie,.....

.....

.....

Dans la troisième

partie.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

10- Ce texte est intéressant à plusieurs titres :

Intérêt 1 : il introduit un changement dans l'histoire de la
philosophie.....

Intérêt 2 : il est aussi d'un apport intéressant pour la
société.....

Intérêt 3 : il nous a permis de
comprendre.....

Bien qu'intéressant, ce texte semble avoir des limites :

11-Limite 1 : L'auteur semble se
contredire.....

Limite 2 : cette pensée pourrait constituer un danger pour l'ordre social

Limite 3 : voilà pourquoi certains philosophes comme.....s'oppose à
lui

12- Au terme de cette analyse, nous pouvons conclure.....

.....
.....
.....
.....
..... La question est donc de savoir.....
.....
.....

Texte 2 :

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« En effet, rien de ce qui est de droit humain ne saurait déroger à ce qui est de droit naturel ou de droit divin. Or selon l'ordre naturel institué par la divine providence, les réalités inférieures sont subordonnées à l'homme afin qu'il les utilise pour subvenir à ses besoins. Il en résulte que le partage des biens et leur appropriation selon le droit humain ne suppriment pas la nécessité pour les hommes d'user de ces biens en vue des besoins de tous. Dès lors, les biens que certains possèdent en surabondance sont destinés, par le droit naturel, à secourir les pauvres. C'est pourquoi Saint Ambroise écrit : « Le pain que tu gardes appartient à ceux qui sont nus, et l'argent que tu enfouis est le rachat et la délivrance des malheureux ». Or, le nombre de ceux qui sont dans le besoin est si grand qu'on ne peut pas les secourir tous avec les mêmes ressources, mais chacun à la libre disposition de ses biens pour secourir les malheureux. Et même en cas de nécessité évidente et urgente où il faut manifestement prendre ce qui est sous la main pour subvenir à un besoin vital, par exemple, quand on se trouve en danger et qu'on ne peut pas faire autrement, il est légitime d'utiliser le bien d'autrui pour subvenir à ses propres besoins ; on peut le prendre ouvertement ou en cachette sans pour autant commettre réellement un vol ou un larcin ».

Saint THOMAS, SOMME

THEOLOGIQUE

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion présente est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre de Saint Thomas d'Aquino intitulé « Somme Théologique »

Philosophe théologien italien du moyen âge, Saint Thomas nous parle ici de la propriété.

En effet, le vol est universellement considéré comme une infraction. Ainsi le témoigne l'article 215 du code pénal qui stipule : « le vol est une soustraction frauduleuse de la chose d'autrui ».

Or, Saint Thomas soutient l'idée d'une possible légitimité du vol.

En quoi le vol peut être légitime ?

Il y a une différence fondamentale entre propriété et possession : la propriété est de droit tandis que la possession est de fait. Cela prouve qu'on peut bien posséder ce qui ne nous revient pas de droit. Dès lors qu'on se trouve dans un besoin urgent et qu'on n'a pas

d'autres possibilités, le pauvre a bien le droit d'aller voler la possession du riche. D'ailleurs cela ne s'appelle pas un vol.

Ce texte a pour enjeu l'institution de la justice de Dieu par l'application du droit divin. On y trouve trois mouvements possibles :

1^{er} mouvement : « en effet.....en vue des besoins des tous »

(Identité de droit entre tous les hommes)

2^{ème} mouvement : « dès lors..... Secourir les malheureux »

(le secours aux pauvres)

3^{ème} mouvement : « et même.....larcin » (la légitimité possible du vol)

Dans la première partie, Saint Thomas parle de l'identité entre les droits naturel, humain et divin.

Le droit est l'ensemble des textes juridiques permettant de réguler la propriété les relations interpersonnelles la propriété. Or, Saint Thomas conçoit trois formes de droit : le droit naturel, le droit humain et le droit divin.

Le droit humain est une institution juridique établie par les hommes. Tandis que le droit naturel et le droit divin sont établis par Dieu. Or, Dieu est omniscient, il ne peut pas se tromper. Dès lors qu'il y a contradiction entre la loi de Dieu et la loi des hommes, il faut donner raison à Dieu. C'est pourquoi le droit humain ne doit pas déroger le droit divin.

Toujours selon le droit divin, Dieu a créé les biens et les amis à la disposition de tous les hommes sans distinction de couleur, de taille, d'intelligence ou même de force.

Voilà pourquoi il y a distinction entre propriété et possession ; entre légalité et légitimité ; la propriété est ce qui nous revient de droit, une possession conforme au droit divin ; tandis que la possession est seulement conforme au droit humain.

La légalité est conforme à la loi des hommes tandis que la légitimité est conforme à la loi de Dieu. Dès lors, ce que les riches possèdent ne leur revient pas de droit. C'est la loi des hommes qui leur donne ces richesses, mais pas la loi de Dieu. Leurs propriétés sont donc légales mais pas légitimes. Que faut-il donc faire en cas de surabondance ?

Dans la deuxième partie, Saint Thomas parle du secours aux pauvres. En effet, nul ne doit garder de biens en surabondance chez soi tandis que d'autres se trouvent dans le besoin. Ni or, ni argent, ni vêtement, ni nourriture ne doivent être gardés de façon excédentaire. Garder un bien excédentaire, c'est violer le droit divin. Ce qui permet à Saint Thomas de faire référence à Saint Ambroise qui disait de ne jamais garder de biens excédentaires chez soi sous peine de violer le droit divin.

L'entraide mutuelle entre les hommes dont Saint Thomas parle, est déduite du principe chrétien selon lequel l'homme doit aimer son prochain comme lui-même : « tu aimeras ton prochain comme toi-même », disait Jésus dans l'Evangile.

Que doit faire le malheureux qui ne bénéficie pas de l'aide des riches ?

Dans la troisième partie, Saint Thomas parle de la légitimité possible du vol.

En fait, prendre en cachette ce qu'autrui possède n'est pas forcément un vol. Les riches doivent impérativement venir en aide aux pauvres car Dieu a créé les biens pour tous les hommes sans exclusion. Au cas où le riche manquerait de venir en aide aux pauvres, ces derniers ont l'autorisation, par le droit divin, de prendre ouvertement ou en cachette, les biens d'autrui, surtout s'ils n'ont pas d'autres possibilités. Car ce que le riche possède ne lui revient pas de droit.

Ce texte est intéressant à plus d'un titre :

Il nous donne une nouvelle conception de la propriété différente de celles précédentes exposées par les philosophes de l'antiquité, par la Torah et par la Bible. Car, si ces derniers ont légitimé la propriété excédentaire, Saint Thomas la combat.

Il nous explique aussi l'incapacité pour les hommes à pouvoir instituer une législation juste sans faire recours au droit divin. Cette incapacité est due au fait que les hommes sont imparfaits ; par conséquent ils ne peuvent pas mettre en place une législation parfaite. Au contraire, Dieu est omniscient, omnipotent et omniprésent ; il ne peut aucunement se tromper ; voilà pourquoi la législation divine est la meilleure possible. A en croire Saint Thomas, on donnerait raison à J.J. Rousseau qui disait que l'institutionnalisation de la propriété privée serait à l'origine du mal social. Les hommes seraient plus heureux s'ils restaient tels quels dans l'état de nature.

Bien qu'intéressant, ce texte semble avoir des limites :

Il pose le principe de justice selon lequel « à chacun selon ses besoins ». Or, ce principe bannit la notion de mérite et risquerait de cultiver la paresse. Toute notion de justice doit prendre en compte le mérite, et sanctionner les paresseux comme le dit un proverbe chinois, « celui qui ne travaille pas ne doit pas manger »

Solidarité et mérite sont bien compatibles : il suffit de voir la législation musulmane qui exige aux riches de donner annuellement aux pauvres le dixième de leurs richesses.

Il suffit aussi de penser au socialisme qui interdit la propriété privée des moyens de production pour éviter de mettre la disparité entre les revenus des citoyens.

Conclusion

Au terme de cette analyse, on peut conclure avec Marx que la propriété privée des moyens de production est la réelle cause des maux qui secouent notre monde. La solidarité des seuls volontaires est trop subjective pour servir de loi universelle contre l'injustice. A quand donc l'avènement du communisme ?

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« Je ne sais si je dois vous entretenir dès premières méditations que j'ai faites ; car elles sont si métaphysiques et si peu communes, qu'elles ne seront peut-être pas au goût de tout le monde. Et toutefois, afin qu'on puisse juger si les fondements que j'ai pris sont assez fermes, je me trouve en quelque façon contraint d'en parler.

J'avais dès longtemps remarqué que, pour les mœurs, il est besoins quelquefois de suivre des opinions qu'on sait être fort incertaines, tout de même que si elles étaient indubitables, ainsi qu'il a été dit ci-dessus, mais parce qu'alors je désirais vaquer seulement à la recherche de la vérité, je pensais qu'il fallait que je fisse tout le contraire, et que je rejetasse, comme absolument faux, tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute, afin de voir s'il ne resterait point, après cela, quelque chose en ma créance, qui fût entièrement indubitable. Ainsi, à cause que mes sens nous trompent quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y avait aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer. Et parce qu'il y a des hommes qui se méprennent en raisonnant, même touchant les plus simples matières de géométrie, et y font des paralogismes, jugeant que j'étais sujet à faillir, autant qu'aucun autre, je répétais comme fausses toutes les raisons que j'avis prises auparavant pour démonstrations. Et enfin, considérant que toutes les mêmes pensées, que nous avons étant éveillés, nous peuvent aussi venir quand nous dormons, sans qu'il y en ait aucune, pour lors, qui soit vraie, je me résolus de feindre que toutes les choses qui m'étaient jamais entrées en l'esprit n'étaient non plus vraies que les illusions de mes songes.

Mais, aussitôt après, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité : je pense donc je suis, était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai

que je pouvais la recevoir, sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie que je cherchais. »

René DESCARTES, Discours de la

Méthode

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre de René Descartes intitulé Discours de la méthode. Il se situe dans le contexte de la philosophie Française du XVII^e siècle. Descartes nous parle du doute.

Existe-t-il une vérité indubitable ?

A cette question, Descartes soutient la thèse selon laquelle le « cogito ergo sum » (je pense donc je suis) est une vérité si évidente que même les suppositions des sceptiques ne peuvent pas l'ébranler.

L'enjeu de ce texte est la recherche de la vérité. On y trouve trois mouvements possibles :

1^{er} mouvement : « je ne sais...entièrement indubitable » (recherche d'une vérité entièrement indubitable)

2^{ème} mouvement : « Ainsi, à cause que illusion de mes songes » (nos sens sont trompeur)

3^{ème} mouvement : « mais aussitôt...que je cherchais » (le cogito)

Procédons à l'étude détaillée du texte :

Dans la première partie, Descartes présente son projet de trouver une vérité absolument indubitable, c'est-à-dire une vérité à laquelle ne subsiste aucun doute.

Lé démarche de Descartes se distingue du scepticisme qui consiste à faire du doute une fin en soi. Chez Descartes, il s'agit d'un doute méthodique, provisoire pour rechercher une vérité indubitable. Le doute peut être dangereux car il risque de laisser les fragiles qui ne parviennent pas à s'en affranchir, égarés toute leur vie.

Descartes produit son cheminement qui lui permet d'apporter un fondement à la science. La connaissance est conçue comme un édifice déductif où chaque pierre est constituée par une autre qui la soutient.

Dans la deuxième partie, Descartes nous fait part de son expérience du doute : nos sens nous trompent souvent, comme les illusions d'optique (par exemple, en observant le long du goudron sous le soleil, j'ai l'impression que l'eau stagne sur sa surface). Ce sont mes sens qui me trompent. Cette expérience me permet de douter de tout, même de mes organes de sens, car il y a une possibilité que je sois totalement induit dans l'erreur. En plus de cela, l'expérience du rêve me laisse perplexe quant à savoir la différence entre le rêve et la réalité. Dès lors, il est nécessaire de faire table rase du passé pour trouver le fondement de la connaissance.

Dans la dernière partie du texte, Descartes établit une première certitude : le cogito. En effet, au moment où je doute de toutes mes représentations, il reste une chose dont je ne puis douter : c'est que je doute. Car, si je doute que je doute, c'est encore douter. Voilà pourquoi le doute est irrévocable. Or, si je doute, je pense, et si je pense, j'existe.

Ainsi, la connaissance de soi est plus facile que celle des choses extérieures ; la connaissance est plus facile que celle du corps. En cela, le cogito, est donc la première vérité, le fondement de toute vérité possible. Descartes est un rationaliste.

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« si les hommes étaient ainsi disposés par la nature qu'ils n'eussent de désir que pour ce qu'enseigne la droite raison, certes, la société n'aurait besoin d'aucune lois : il suffirait

absolument d'éclairer les hommes par des enseignements moraux pour qu'ils fissent d'eux-mêmes et d'une âme libérale ce qui est vraiment utile.

Mais tout autre est la disposition de la nature humaine, tous observent bien leur intérêt, mais ce n'est pas suivant l'enseignement de la droite raison, c'est le plus souvent entraînés par leur seul appétit de plaisir et les passions de l'âme...qu'ils désirent quelque objet et le jugent utile. De là vient que nulle société ne peut subsister sans un pouvoir de commandement et une force, et conséquemment sans des lois qui modèrent et contraignent l'appétit du plaisir et les passions sans frein ».

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre

1-..... intitulé « 2-..... »

Il se situe dans le contexte de la philosophie 3-.....du 4-

.....siècle

Dans ce texte.....nous parle de 5-

.....

6-..... ?

A cette question..... soutient

que.....

L'enjeu de ce texte est 7-

.....

.....

8- On y trouve.....mouvements possibles

1^{er} mouvement : « » (.....)

2^{ème} mouvement : « » (.....)

3^{ème} mouvement : « » (.....)

9- Procédons à l'explication détaillée du texte

Dans la première

partie.....

.....

.....

.....

.....

.....

Dans la deuxième

partie,.....

.....

.....

.....

Dans la troisième

partie.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

10- Ce texte est intéressant à plusieurs titres :

Intérêt 1 : il introduit un changement dans l'histoire de la philosophie.....

Intérêt 2 : il est aussi d'un apport intéressant pour la société.....

Intérêt 3 : il nous a permis de comprendre.....

Bien qu'intéressant, ce texte semble avoir des limites :

11-Limite 1 : L'auteur semble se contredire.....

Limite 2 : cette pensée pourrait constituer un danger pour l'ordre social

Limite 3 : voilà pourquoi certains philosophes comme.....s'oppose à lui

12- Au terme de cette analyse, nous pouvons

conclure.....

.....

.....

.....

..... La question est donc de savoir.....

.....

.....

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« Bien plus qu'il ne paraît se faire, l'homme semble être fait par le climat et la terre, la race et la classe, la langue, l'histoire de la collectivité dont il fait partie, l'hérédité, les circonstances individuelles de son enfance, les habitudes acquises, les grands et les petits événements de sa vie.

Cet argument n'a jamais profondément troublé les partisans de la liberté humaine :

Descartes, le premier, reconnaissait à la fois que la volonté est infinie et qu'il « il faut tâcher à nous vaincre plutôt que la fortune ». C'est qu'il convient ici de faire des distinctions ; beaucoup de faits énoncés par les déterministes ne sauraient être pris en considération. Le coefficient d'adversité des choses en particulier, ne saurait être un argument contre notre liberté, car c'est pour nous, c'est-à-dire par la position préalable d'une fin que surgit ce coefficient d'adversité.

Tel rocher qui manifeste une résistance profonde si je veux le déplacer, sera, au contraire, une aide précieuse si je veux l'escalader pour contempler le paysage. En lui-même (...) il est neutre, c'est-à-dire qu'il attend d'être éclairé par une fin pour se manifester comme adversaire ou comme auxiliaire ».

Jean PAUL SARTRE, l'Etre et le

Néant

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre de Jean Paul SARTRE intitulé l'Etre et le Néant. Il se situe dans le contexte l'existentialisme athée. Philosophe français du XXe siècle, SARTRE nous parle ici de la liberté.

Le déterminisme est-il un argument contre la liberté humaine ?

A cette question Sartre soutient la thèse selon laquelle le coefficient d'adversité des choses ne saurait être un argument contre la liberté car la volonté humaine est infinie.

L'enjeu de ce texte est la compatibilité entre déterminisme et liberté. On y trouve deux mouvements possibles :

1^{er} mouvement « Bien plus....événement de sa vie » (le déterminisme)

2^{ème} mouvement « Cet argument....auxiliaire » (le volontarisme)

Procédons à l'étude détaillée du texte

Dans la première partie, Sartre nous parle du déterminisme. En effet, le déterminisme. En effet, le déterminisme est une doctrine selon laquelle toute action humaine dépend des événements qui la précèdent. L'homme dépend donc des situations, il n'a pas une volonté libre. Par exemple, nul ne choisit ses parents, son lieu de naissance, son teint, sa race. Tout ce que nous serons dans la vie dépend des circonstances antérieures. Un enfant peut naître avec une maladie héréditaire contre laquelle sa volonté n'y peut rien ; il peut se retrouver orphelin, nanti ou déshérité selon la position sociale de ses parents. Ce sont donc des circonstances antérieures qui déterminent son être et son devenir. Le déterminisme s'oppose à la notion de libre arbitre qui n'est autre que la capacité de choisir par soi-même sans aucune influence extérieure. Baruch Spinoza fut l'un des plus grands partisans du déterminisme. Il affirmait que « *la prétendue liberté humaine n'est que illusion des causes qui nous déterminent à vouloir* »

Dans la deuxième partie Sartre parle du volontarisme. En effet, le volontarisme est cette conception philosophique qui affirme que l'homme fait de sa vie ce qu'il veut et que la prédestination n'existe pas. René Descartes fut l'un des plus grands partisans du volontarisme. Il affirme que l'homme est doté d'un libre arbitre. Dit-il « *Dieu a créé trois merveilles : le mal et le libre arbitre* ». Il a donné à l'homme le pouvoir de choisir par lui-même. Si l'homme choisit le mal, Dieu n'en est pas responsable ; et donc par conséquent, il doit être puni ; mais s'il choisit le bien, il sera récompensé parce qu'il aurait pu choisir le mal.

Toutefois, Sartre n'est pas absolument du côté de DESCARTES parce que, s'il admet l'existence du libre arbitre, il récuse l'idée que Dieu existe pour surveiller nos actes. D'ailleurs, même si Dieu existait, cela ne changerait rien à la liberté de l'homme.

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée :

« Les individus historiques sont ceux qui ont dit les premiers ce que les hommes veulent. Il est difficile de savoir ce qu'on veut. On peut certes vouloir ceci ou cela, mais on reste dans le négatif et le mécontentement : la conscience de l'affirmatif peut fort bien faire défaut. Mais les grands hommes savent aussi que ce qu'ils veulent est l'affirmatif, C'est leur propre satisfaction qu'ils cherchent : ils n'agissent pas pour satisfaire les autres.

L'égoïsme des grands hommes

(...) Car l'œuvre du grand homme exerce en eux et sur eux un pouvoir auquel ils ne peuvent pas résister, même s'ils le considèrent comme un pouvoir extérieur et étranger, même s'il va

à l'encontre de ce qu'ils croient être leur volonté. Car l'Esprit en marche vers une nouvelle forme est l'âme interne de tous les individus ; il est leur intériorité inconsciente, que les grands hommes porteront à la conscience. Leur œuvre est donc ce que visait la véritable volonté des autres ; c'est pourquoi elle-exerce sur eux un pouvoir qu'ils acceptent malgré les réticences de leur volonté consciente : s'ils suivent ces conducteurs d'âmes, c'est parce qu'ils y sentent la puissance irrésistible de leur propre esprit intérieur venant à leur rencontre. Si allant plus loin, nous jetons un regard sur la destinée de ces individus historiques, nous voyons qu'ils ont eu le bonheur d'être **les agents d'un but qui constitue une étape dans la marche progressive de l'Esprit universel. (Les peuples sont soumis à la volonté des grands hommes)** Mais en tant que sujets distincts de leur substance, ils n'ont pas été ce qu'on appelle communément heureux. Ils n'ont pas voulu trouver le bonheur, mais atteindre leur but, et ce but, ils l'ont atteint par un labeur pénible. Ils ont su trouver la satisfaction, réaliser leur but, le plus universel. Placés devant un but aussi grand ils se sont audacieusement proposé de le servir contre toute l'opinion des hommes. Ce n'est pas le bonheur qu'ils ont choisi, mais la peine, le combat et le travail pour leur but. **(le bonheur des grands hommes)** Leur but une fois atteint, ils n'en sont pas venus à une paisible jouissance, ils n'ont pas été heureux. Leur être a été leur action, leur passion a déterminé toute leur nature, tout leur caractère. Leur but atteint, ils sont tombés comme des douilles vides. Ils ont peut-être du mal à aller jusqu'au bout de leur chemin ; et à l'instant où ils y sont arrivés, ils sont morts-jeunes comme Alexandre, assassinés comme Césaire, déportés comme Napoléon. Qu'ont-ils gagné ? Peut-on se demander. Ce qu'ils ont gagné, c'est leur concept, leur but, ce qu'ils ont accompli. Ils n'ont rien gagné d'autre ; ils n'ont pas connu la jouissance paisible ». **(le sort des grands des grands hommes)**

HEGEL, la Raison

dans l'Histoire

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre de Friedrich HEGEL intitulé « La Raison dans l'Histoire ». Il se situe dans le contexte de la philosophie classique allemande. Dans ce texte, Hegel nous parle des grands hommes.

Quelle est la place des grands hommes dans le déroulement de l'histoire ? A cette question, HEGEL soutient la thèse selon laquelle l'action des grands hommes constitue une étape dans la marche progressive de l'Esprit universel.

L'enjeu de ce texte est de faire comprendre la place des grands hommes dans le déroulement de l'histoire. On y trouve

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée

« L'ouvrier devient d'autant plus pauvre qu'il produit plus de richesse que sa production croît en puissance et en volume. L'ouvrier devient une marchandise d'autant plus basse qu'il crée plus de marchandises. La dévalorisation du monde humain va de pair avec la mise en valeur du monde matériel. Le travail ne produit pas seulement des richesses, il se produit lui-même ainsi que l'ouvrier comme une marchandise dans la mesure où il produit des marchandises se général. Ce fait n'exprime rien d'autre que ceci : l'objet que le travail produit, sont produit se dresse devant lui comme un être étranger, comme une puissance indépendante du producteur.

Le produit du travail est le travail qui s'est fixé, matérialisé dans un objet, il est l'objectivation dans la monde de l'économie politique, cette réalisation du travail apparaît comme la perte pour l'ouvrier de sa réalité, l'objectivation comme la perte de l'objet ou l'asservissement à celui-ci l'appropriation comme l'aliénation, le dessaisissement ».

Karl MARX, Les

Manuscrit de 1844

Le texte qui fait l'objet de notre réflexion est un extrait de l'un des chefs-d'œuvre de Karl Marx intitulé les Manuscrits de 1844. Il se situe dans le contexte de la philosophie Marxiste. Dans ce texte Marx nous parle du travail de l'ouvrier.

L'ouvrier bénéficie-t-il du fruit de son travail ?

A cette question, Marx soutient la thèse selon laquelle l'ouvrier devient d'autant plus pauvre qu'il produit plus de richesses. Car le monde matériel se valorise, plus le monde humain se dévalorise.

L'enjeu de ce texte est la dénonciation de l'« exploitation capitaliste » on y trouve deux mouvements

Possibles :

1^{er} mouvement : « l'ouvrier Marchandise » (la paupérisation des ouvriers)

2^{em} mouvement « le travail..... Dessaisissement » (l'« aliénation »)

Procédons à l'étude détaillée du texte :

Dans la première partie Marx parle de la paupérisation des ouvriers

Comment les ouvriers deviennent de plus en plus pauvres ?

Il deviennent pauvres parce qu'ils sont surexploités par les bourgeois. En effet, dans la société capitaliste, il existe deux classes sociales aux intérêts contradictoires : la bourgeoisie et le prolétariat. Les bourgeois sont les propriétaires des entreprises tandis que les prolétaires sont des ouvriers salariés employés par les bourgeois. Les bourgeois ne travaillent pas mais sont riches tandis que les ouvriers travaillent mais vivent dans la misère. Il y a donc exploitation de l'homme par l'homme.

Dégagez l'intérêt philosophique du texte suivant en procédant à son étude ordonnée

Et parce que l'état de l'homme, comme il a été exposé dans le précédent chapitre, est un état de guerre de chacun contre chacun, situation où chacun est gouverné par sa propre raison, et qu'il n'existe rien, dans ce dont on a le pouvoir d'user, qui ne puisse éventuellement vous aider à défendre votre vie contre vos ennemis : il s'ensuit que dans cet état tous les hommes ont un droit sur toutes choses, et même les uns sur le corps des autres. C'est pourquoi, aussi longtemps que dure ce droit naturel de tout homme sur toute chose, nul, aussi fort ou sage fut-il, ne peut être assuré de parvenir au terme du temps de vie que la nature accorde ordinairement aux hommes.

En conséquence c'est un précepte, une règle générale de la raison, que *tout homme doit s'efforcer à la paix, aussi longtemps qu'il a un espoir de l'obtenir ; et quand il ne peut pas l'obtenir, qu'il lui est loisible de rechercher et d'utiliser tous les secours et tous les avantages de la guerre*. La première partie de cette règle contient la première et fondamentale loi de la nature, qui est *de rechercher et de poursuivre la paix*. La seconde récapitule l'ensemble du droit de nature, qui est le droit de *se défendre par tous les moyens dont on dispose*.

De cette fondamentale loi de nature, par laquelle il est ordonné aux hommes de s'efforcer à la paix, dérive la seconde loi : *que l'on consente, quand les autres y consentent aussi, à se dessaisir, dans toute la mesure où l'on pensera que cela est nécessaire à la paix et à sa propre défense, du droit qu'on a sur toute chose ; et qu'on se contente d'autant de liberté à l'égard des autres qu'on en concéderait aux autres à l'égard de soi-même*. Car, aussi longtemps que chacun conserve ce droit de faire tout ce qui lui plaît, tous les hommes sont dans l'état de guerre. Mais si les autres hommes ne veulent pas se dessaisir de leur droit aussi bien que lui-même, nul homme n'a de raison de se dépouiller du sien, car ce serait là s'exposer à la violence (ce à quoi nul n'est tenu) plutôt que se disposer à la paix.

Hobbes, Thomas, *Léviathan*, chapitre XIV, trad. par François Tricaud, Paris, Sirey, 1971.

Renan, « Qu'est-ce qu'une nation ? » (extrait)

Alors qu'intellectuels et hommes politiques allemands et français se disputent autour de l'idée de « nation », Ernest Renan prononce, le 11 mars 1882, un discours qui fait date. Réfutant la conception ethnographique de l'unité nationale et du « génie » allemands, il lui oppose une représentation historique, spirituelle et communautaire où domine le principe d'adhésion volontaire qui marque le désir clairement affirmé d'une communauté de citoyens de vivre ensemble. Pour lui, la nation « est un plébiscite de tous les jours comme l'existence de l'individu est une affirmation perpétuelle de vie ».

L'idée de nation conceptualisée par Ernest Renan

Je me propose d'analyser avec vous une idée, claire en apparence, mais qui prête aux plus dangereux malentendus. Les formes de la société humaine sont des plus variées. Les grandes agglomérations d'hommes à la façon de la Chine, de l'Égypte, de la plus ancienne Babylonie ; la tribu à la façon des Hébreux, des Arabes ; la cité à la façon d'Athènes et de Sparte ; les réunions de pays divers à la manière de l'Empire carolingien ; les communautés sans patrie, maintenues par le lien religieux, comme sont celles des israélites, des parsis ; les nations comme la France, l'Angleterre et la plupart des modernes autonomies européennes ; les confédérations à la façon de la Suisse, de l'Amérique ; des parentés comme celles que la race, ou plutôt la langue, établit entre les différentes branches de Germains, les différentes branches de Slaves ; voilà des modes de groupements qui tous existent, ou bien ont existé, et qu'on ne saurait confondre les uns avec les autres sans les plus sérieux inconvénients. À l'époque de la Révolution française, on croyait que les institutions de petites villes indépendantes, telles que Sparte et Rome, pouvaient s'appliquer à nos grandes nations de trente à quarante millions d'âmes. De nos jours, on commet

une erreur plus grave : on confond la race avec la nation, et l'on attribue à des groupes ethnographiques ou plutôt linguistiques une souveraineté analogue à celle des peuples réellement existants. Tâchons d'arriver à quelque précision en ces questions difficiles, où la moindre confusion sur le sens des mots, à l'origine du raisonnement, peut produire à la fin les plus funestes erreurs. Ce que nous allons faire est délicat ; c'est presque de la vivisection ; nous allons traiter les vivants comme d'ordinaire on traite les morts. Nous y mettrons la froideur, l'impartialité la plus absolue.

I

Depuis la fin de l'Empire romain, ou, mieux, depuis la dislocation de l'Empire de Charlemagne, l'Europe occidentale nous apparaît divisée en nations, dont quelques-unes, à certaines époques, ont cherché à exercer une hégémonie sur les autres, sans jamais y réussir d'une manière durable. Ce que n'ont pu Charles-Quint, Louis XIV, Napoléon I^{er}, personne probablement ne le pourra dans l'avenir. [...]

Les nations, entendues de cette manière, sont quelque chose d'assez nouveau dans l'histoire.

L'antiquité ne les connut pas ; l'Égypte, la Chine, l'antique Chaldée ne furent à aucun degré des nations. C'étaient des troupeaux menés par un fils du Soleil, ou un fils du Ciel. Il n'y eut pas de citoyens égyptiens, pas plus qu'il n'y a de citoyens chinois. L'antiquité classique eut des républiques et des royautes municipales, des confédérations de républiques locales, des empires ; elle n'eut guère la nation au sens où nous la comprenons. Athènes, Sparte, Sidon, Tyr sont de petits centres d'admirable patriotisme ; mais ce sont des cités avec un territoire relativement restreint. La Gaule, l'Espagne, l'Italie, avant leur absorption dans l'Empire romain, étaient des ensembles de peuplades, souvent liguées entre elles, mais sans institutions centrales, sans dynasties. [...]

L'Empire romain fut bien plus près d'être une patrie. En retour de l'immense bienfait de la cessation des guerres, la domination romaine, d'abord si dure, fut bien vite aimée. Ce fut une grande association, synonyme d'ordre, de paix et de

civilisation. Dans les derniers temps de l'Empire, il y eut, chez les âmes élevées, chez les évêques éclairés, chez les lettrés, un vrai sentiment de « la paix romaine », opposée au chaos menaçant de la barbarie. Mais un empire, douze fois grand comme la France actuelle, ne saurait former un État dans l'acception moderne. [...]

Que firent les peuples germaniques [...] depuis leurs grandes invasions du v^e siècle jusqu'aux dernières conquêtes normandes au x^e siècle ? Ils changèrent peu le fond des races ; mais ils imposèrent des dynasties et une aristocratie militaire à des parties plus ou moins considérables de l'ancien Empire d'Occident, lesquelles prirent le nom de leurs envahisseurs. De là une France, une Burgondie, une Lombardie ; plus tard, une Normandie. La rapide prépondérance que prit l'empire franc refait un moment l'unité de l'Occident ; mais cet empire se brise irrémédiablement vers le milieu du ix^e siècle ; le traité de Verdun trace des divisions immuables en principe, et dès lors la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne s'acheminent, par des voies souvent détournées et à travers mille aventures, à leur pleine existence nationale, telle que nous la voyons s'épanouir aujourd'hui. Qu'est-ce qui caractérise, en effet, ces différents États ? C'est la fusion des populations qui les composent. Dans les pays que nous venons d'énumérer, rien d'analogue à ce que vous trouverez en Turquie, où le Turc, le Slave, le Grec, l'Arménien, l'Arabe, le Syrien, le Kurde sont aussi distincts aujourd'hui qu'au jour de la conquête. Deux circonstances essentielles contribuèrent à ce résultat. D'abord le fait que les peuples germaniques adoptèrent le christianisme dès qu'ils eurent des contacts un peu suivis avec les peuples grecs et latins. Quand le vainqueur et le vaincu sont de la même religion, ou plutôt, quand le vainqueur adopte la religion du vaincu, le système turc, la distinction absolue des hommes d'après la religion, ne peut plus se produire. La seconde circonstance fut, de la part des conquérants, l'oubli de leur propre langue. Les petits-fils de Clovis, d'Alaric, de Gondebaut, d'Alboïn, de Rollon, parlaient déjà roman. Ce fait était lui-même la conséquence d'une autre particularité importante ; c'est que les Francs, les Burgondes, les Goths, les Lombards, les Normands avaient très peu de femmes de leur race avec eux. Pendant plusieurs générations, les chefs ne se

marient qu'avec des femmes germaniques ; mais leurs concubines sont latines, les nourrices des enfants sont latines ; toute la tribu épouse des femmes latines ; ce qui fit que la *lingua francica*, la *lingua gothica* n'eurent, depuis l'établissement des Francs et des Goths en terres romaines, que de très courtes destinées. [...] De là ce résultat capital que, malgré l'extrême violence des mœurs des envahisseurs germaniques, le moule qu'ils imposèrent devint, avec les siècles, le moule même de la nation. *France* devint très légitimement le nom d'un pays où il n'était entrée qu'une imperceptible minorité de Francs. Au x^e siècle, dans les premières chansons de geste, qui sont un miroir si parfait de l'esprit du temps, tous les habitants de la France sont des Français. L'idée d'une différence de races dans la population de la France, si évidente chez Grégoire de Tours, ne se présente à aucun degré chez les écrivains et les poètes français postérieurs à Hugues Capet. La différence du noble et du vilain est aussi accentuée que possible ; mais la différence de l'un à l'autre n'est en rien une différence ethnique ; c'est une différence de courage, d'habitudes et d'éducation transmise héréditairement ; l'idée que l'origine de tout cela soit une conquête ne vient à personne. Le faux système d'après lequel la noblesse dut son origine à un privilège conféré par le roi pour de grands services rendus à la nation, si bien que tout noble est un anobli, ce système est établi comme un dogme dès le xiii^e siècle. [...]

L'oubli, et je dirai même l'erreur historique, sont un facteur essentiel de la création d'une nation, et c'est ainsi que le progrès des études historiques est souvent pour la nationalité un danger. L'investigation historique, en effet, remet en lumière les faits de violence qui se sont passés à l'origine de toutes les formations politiques, même de celles dont les conséquences ont été le plus bienfaisantes. L'unité se fait toujours brutalement ; la réunion de la France du Nord et de la France du Midi a été le résultat d'une extermination et d'une terreur continuée pendant près d'un siècle. Le roi de France, qui est, si j'ose le dire, le type idéal d'un cristallisateur séculaire ; le roi de France, qui a fait la plus parfaite unité nationale qu'il y ait ; le roi de France, vu de trop près, a perdu son prestige ; la nation qu'il avait formée l'a maudit, et, aujourd'hui, il n'y a que les esprits cultivés qui sachent ce qu'il valait et ce qu'il a fait.

[...] L'essence d'une nation est que tous les individus aient beaucoup de choses en commun, et aussi que tous aient oublié bien des choses. Aucun citoyen français ne sait s'il est burgonde, alain, taïfale, visigoth ; tout citoyen français doit avoir oublié la Saint-Barthélemy, les massacres du Midi au XIII^e siècle. [...] La nation moderne est donc un résultat historique amené par une série de faits convergeant dans le même sens. Tantôt l'unité a été réalisée par une dynastie, comme c'est le cas pour la France ; tantôt elle l'a été par la volonté directe des provinces, comme c'est le cas pour la Hollande, la Suisse, la Belgique ; tantôt par un esprit général, tardivement vainqueur des caprices de la féodalité, comme c'est le cas pour l'Italie et l'Allemagne. Toujours une profonde raison d'être a présidé à ces formations. Les principes, en pareils cas, se font jour par les surprises les plus inattendues. Nous avons vu, de nos jours, l'Italie unifiée par ses défaites, et la Turquie démolie par ses victoires. Chaque défaite avançait les affaires de l'Italie ; chaque victoire perdait la Turquie ; car l'Italie est une nation, et la Turquie, hors de l'Asie Mineure, n'en est pas une. C'est la gloire de la France d'avoir, par la Révolution française, proclamé qu'une nation existe par elle-même. Nous ne devons pas trouver mauvais qu'on nous imite. Le principe des nations est le nôtre. Mais qu'est-ce donc qu'une nation ? Pourquoi la Hollande est-elle une nation, tandis que le Hanovre ou le grand-duché de Parme n'en sont pas une ? Comment la France persiste-t-elle à être une nation, quand le principe qui l'a créée a disparu ? Comment la Suisse, qui a trois langues, deux religions, trois ou quatre races, est-elle une nation, quand la Toscane, par exemple, qui est si homogène, n'en est pas une ? Pourquoi l'Autriche est-elle un État et non pas une nation ? En quoi le principe des nationalités diffère-t-il du principe des races ? Voilà des points sur lesquels un esprit réfléchi tient à être fixé, pour se mettre d'accord avec lui-même. [...]

II

À entendre certains théoriciens politiques, une nation est avant tout une dynastie, représentant une ancienne conquête, conquête acceptée d'abord, puis oubliée par la masse du peuple. Selon les politiques dont je parle, le groupement

de provinces effectué par une dynastie, par ses guerres, par ses mariages, par ses traités, finit avec la dynastie qui l'a formé. Il est très vrai que la plupart des nations modernes ont été faites par une famille d'origine féodale, qui a contracté mariage avec le sol et qui a été en quelque sorte un noyau de centralisation. Les limites de la France en 1789 n'avaient rien de naturel ni de nécessaire. La large zone que la maison capétienne avait ajoutée à l'étroite lisière du traité de Verdun fut bien l'acquisition personnelle de cette maison. À l'époque où furent faites les annexions, on n'avait l'idée ni des limites naturelles, ni du droit des nations, ni de la volonté des provinces. La réunion de l'Angleterre, de l'Irlande et de l'Écosse fut de même un fait dynastique. L'Italie n'a tardé si longtemps à être une nation que parce que, parmi ses nombreuses maisons régnautes, aucune, avant notre siècle, ne se fit le centre de l'unité. Chose étrange, c'est à l'obscur île de Sardaigne, terre à peine italienne, qu'elle a pris un titre royal. La Hollande, qui s'est créée elle-même, par un acte d'héroïque résolution, a néanmoins contracté un mariage intime avec la maison d'Orange, et elle courrait de vrais dangers le jour où cette union serait compromise. Une telle loi, cependant, est-elle absolue ? Non, sans doute. La Suisse et les États-Unis, qui se sont formés comme des conglomerats d'additions successives, n'ont aucune base dynastique. [...]

Il faut donc admettre qu'une nation peut exister sans principe dynastique, et même que des nations qui ont été formées par des dynasties peuvent se séparer de cette dynastie sans pour cela cesser d'exister. Le vieux principe qui ne tient compte que du droit des princes ne saurait plus être maintenu ; outre le droit dynastique, il y a le droit national. Ce droit national, sur quel critérium le fonder ? à quel signe le connaître ? de quel fait tangible le faire dériver ?

I. – De la race, disent plusieurs avec assurance. Les divisions artificielles, résultant de la féodalité, des mariages princiers, des congrès de diplomates, sont caduques. Ce qui reste ferme et fixe, c'est la race des populations. Voilà ce qui constitue un droit, une légitimité. La famille germanique, par exemple, selon la théorie que j'expose, a le droit de reprendre les membres épars du germanisme, même quand ces membres ne demandent

pas à se rejoindre. Le droit du germanisme sur telle province est plus fort que le droit des habitants de cette province sur eux-mêmes. On crée ainsi une sorte de droit primordial analogue à celui des rois de droit divin ; au principe des nations on substitue celui de l'ethnographie. C'est là une très grande erreur, qui, si elle devenait dominante, perdrait la civilisation européenne. Autant le principe des nations est juste et légitime, autant celui du droit primordial des races est étroit et plein de danger pour le véritable progrès. [...]

La considération ethnographique n'a donc été pour rien dans la constitution des nations modernes. La France est celtique, ibérique, germanique. L'Allemagne est germanique, celtique et slave. L'Italie est le pays où l'ethnographie est la plus embarrassée. Gaulois, Étrusques, Pélasges, Grecs, sans parler de bien d'autres éléments, s'y croisent dans un indéchiffrable mélange. Les îles Britanniques, dans leur ensemble, offrent un mélange de sang celtique et germain dont les proportions sont singulièrement difficiles à définir. La vérité est qu'il n'y a pas de race pure et que faire reposer la politique sur l'analyse ethnographique, c'est la faire porter sur une chimère. Les plus nobles pays, l'Angleterre, la France, l'Italie, sont ceux où le sang est le plus mêlé. L'Allemagne fait-elle à cet égard une exception ? Est-elle un pays germanique pur ? Quelle illusion ! Tout le Sud a été gaulois. Tout l'Est, à partir d'Elbe, est slave. Et les parties que l'on prétend réellement pures le sont-elles en effet ? [...]

Ce qu'on appelle philologiquement et historiquement la race germanique est sûrement une famille bien distincte dans l'espèce humaine. Mais est-ce là une famille au sens anthropologique ? Non, assurément. L'apparition de l'individualité germanique dans l'histoire ne se fait que très peu de siècles avant Jésus-Christ. Apparemment les Germains ne sont pas sortis de terre à cette époque. Avant cela, fondus avec les Slaves dans la grande masse indistincte des Scythes, ils n'avaient pas leur individualité à part. Un Anglais est bien un type dans l'ensemble de l'humanité. Or le type de ce qu'on appelle très improprement la race anglo-saxonne n'est ni le Breton du temps de César, ni l'Anglo-Saxon de Hengist, ni le Danois de Knut, ni le Normand de Guillaume le Conquérant ; c'est la résultante de tout cela. [...] L'étude de la race est capitale pour le savant qui s'occupe de l'histoire de l'humanité. Elle n'a pas d'application en

politique. La conscience instinctive qui a présidé à la confection de la carte d'Europe n'a tenu aucun compte de la race, et les premières nations de l'Europe sont des nations de sang essentiellement mélangé. Le fait de la race, capital à l'origine, va donc toujours perdant de son importance. [...]

II. – Ce que nous venons de dire de la race, il faut le dire de la langue. La langue invite à se réunir ; elle n'y force pas. Les États-Unis et l'Angleterre, l'Amérique espagnole et l'Espagne parlent la même langue et ne forment pas une seule nation. Au contraire, la Suisse, si bien faite, puisqu'elle a été faite par l'assentiment de ses différentes parties, compte trois ou quatre langues. Il y a dans l'homme quelque chose de supérieur à la langue : c'est la volonté. La volonté de la Suisse d'être unie, malgré la variété de ses idiomes, est un fait bien plus important qu'une similitude souvent obtenue par des vexations. Un fait honorable pour la France, c'est qu'elle n'a jamais cherché à obtenir l'unité de la langue par des mesures de coercition. Ne peut-on pas avoir les mêmes sentiments et les mêmes pensées, aimer les mêmes choses en des langages différents ? [...] Les langues sont des formations historiques, qui indiquent peu de choses sur le sang de ceux qui les parlent, et qui, en tout cas, ne sauraient enchaîner la liberté humaine quand il s'agit de déterminer la famille avec laquelle on s'unit pour la vie et pour la mort. [...]

III. – La religion ne saurait non plus offrir une base suffisante à l'établissement d'une nationalité moderne. À l'origine, la religion tenait à l'existence même du groupe social. Le groupe social était une extension de la famille. La religion, les rites étaient des rites de famille. La religion d'Athènes, c'était le culte d'Athènes même, de ses fondateurs mythiques, de ses lois, de ses usages. Elle n'impliquait aucune théologie dogmatique. Cette religion était, dans toute la force du terme, une religion d'État. On n'était pas athénien si on refusait de la pratiquer. [...] Il en fut de même dans quelques petites républiques du Moyen Âge. On n'était pas bon vénitien si l'on ne jurait point par saint Marc ; on n'était pas bon amalfitain si l'on ne mettait pas saint André au-dessus de tous les autres saints

du paradis. [...]

De nos jours, la situation est parfaitement claire. Il n'y a plus de masses croyant d'une manière uniforme. Chacun croit et pratique à sa guise, ce qu'il peut, comme il veut. Il n'y a plus de religion d'État ; on peut être français, anglais, allemand, en étant catholique, protestant, israélite, en ne pratiquant aucun culte. La religion est devenue chose individuelle ; elle regarde la conscience de chacun. La division des nations en catholiques, protestantes, n'existe plus. [...]

IV. – La communauté des intérêts est assurément un lien puissant entre les hommes.

Les intérêts, cependant, suffisent-ils à faire une nation ? Je ne le crois pas. La communauté des intérêts fait les traités de commerce. Il y a dans la nationalité un côté de sentiment ; elle est âme et corps à la fois ; un *Zollverein* n'est pas une patrie.

V. – La géographie, ce qu'on appelle les frontières naturelles, a certainement une part considérable dans la division des nations. La géographie est un des facteurs essentiels de l'histoire. Les rivières ont conduit les races ; les montagnes les ont arrêtées. Les premières ont favorisé, les secondes ont limité les mouvements historiques. Peut-on dire cependant, comme le croient certains partis, que les limites d'une nation sont écrites sur la carte et que cette nation a le droit de s'adjuger ce qui est nécessaire pour arrondir certains contours, pour atteindre telle montagne, telle rivière, à laquelle on prête une sorte de faculté limitante a priori ? Je ne connais pas de doctrine plus arbitraire ni plus funeste. Avec cela, on justifie toutes les violences. Et, d'abord, sont-ce les montagnes ou bien sont-ce les rivières qui forment ces prétendues frontières naturelles ? Il est incontestable que les montagnes séparent ; mais les fleuves réunissent plutôt. Et puis toutes les montagnes ne sauraient découper des États. Quelles sont celles qui séparent et celles qui ne séparent pas ? [...] Non, ce n'est pas la terre plus que la race qui fait une nation. La terre fournit le substratum, le champ de la lutte et du travail ; l'homme fournit l'âme. L'homme est tout dans la formation de cette chose sacrée qu'on appelle

un peuple. Rien de matériel n'y suffit. Une nation est un principe spirituel, résultant des complications profondes de l'histoire, une famille spirituelle, non un groupe déterminé par la configuration du sol. Nous venons de voir ce qui ne suffit pas à créer un tel principe spirituel : la race, la langue, les intérêts, l'affinité religieuse, la géographie, les nécessités militaires. Que faut-il donc en plus ? Par suite de ce qui a été dit antérieurement, je n'aurai pas désormais à retenir bien longtemps votre attention.

III

Une nation est une âme, un principe spirituel. Deux choses qui, à vrai dire, n'en font qu'une, constituent cette âme, ce principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenirs ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. L'homme, Messieurs, ne s'improvise pas. La nation, comme l'individu, est l'aboutissant d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements. Le culte des ancêtres est de tous le plus légitime ; les ancêtres nous ont faits ce que nous sommes. Un passé héroïque, des grands hommes, de la gloire (j'entends de la véritable), voilà le capital social sur lequel on assied une idée nationale. Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent ; avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple. On aime en proportion des sacrifices qu'on a consentis, des maux qu'on a soufferts. On aime la maison qu'on a bâtie et qu'on transmet. Le chant spartiate : « Nous sommes ce que vous fûtes ; nous serons ce que vous êtes » est dans sa simplicité l'hymne abrégé de toute patrie. Dans le passé, un héritage de gloire et de regrets à partager, dans l'avenir un même programme à réaliser ; avoir souffert, joui, espéré ensemble, voilà ce qui vaut mieux que des douanes communes et des frontières conformes aux idées stratégiques ; voilà ce que l'on comprend malgré les diversités de race et de langue. Je disais tout à l'heure : « avoir souffert ensemble » ; oui, la souffrance

en commun unit plus que la joie. En fait de souvenirs nationaux, les deuils valent mieux que les triomphes, car ils imposent des devoirs, ils commandent l'effort en commun.

Une nation est donc une grande solidarité, constituée par le sentiment des sacrifices qu'on a faits et de ceux qu'on est disposé à faire encore. Elle suppose un passé ; elle se résume pourtant dans le présent par un fait tangible : le consentement, le désir clairement exprimé de continuer la vie commune. L'existence d'une nation est (pardonnez-moi cette métaphore) un plébiscite de tous les jours, comme l'existence de l'individu est une affirmation perpétuelle de vie. Oh ! je le sais, cela est moins métaphysique que le droit divin, moins brutal que le droit prétendu historique. Dans l'ordre d'idées que je vous soumets, une nation n'a pas plus qu'un roi le droit de dire à une province : « Tu m'appartiens, je te prends ». Une province, pour nous, ce sont ses habitants ; si quelqu'un en cette affaire a droit d'être consulté, c'est l'habitant. Une nation n'a jamais un véritable intérêt à s'annexer ou à retenir un pays malgré lui. Le vœu des nations est, en définitive, le seul critérium légitime, celui auquel il faut toujours en revenir.

Nous avons chassé de la politique les abstractions métaphysiques et théologiques. Que reste-t-il, après cela ? Il reste l'homme, ses désirs, ses besoins. La sécession, me direz-vous, et, à la longue, l'émiettement des nations sont la conséquence d'un système qui met ces vieux organismes à la merci de volontés souvent peu éclairées. Il est clair qu'en pareille matière aucun principe ne doit être poussé à l'excès. Les vérités de cet ordre ne sont applicables que dans leur ensemble et d'une façon très générale. Les volontés humaines changent ; mais qu'est-ce qui ne change pas ici-bas ? Les nations ne sont pas quelque chose d'éternel. Elles ont commencé, elles finiront. La confédération européenne, probablement, les remplacera. Mais telle n'est pas la loi du siècle où nous vivons. À l'heure présente, l'existence des nations est bonne, nécessaire même. Leur existence est la garantie de la liberté, qui serait perdue si le monde n'avait qu'une loi et qu'un maître. Par leurs facultés diverses, souvent opposées, les nations servent à l'œuvre commune de la civilisation ; toutes apportent une note à ce grand concert de

l'humanité, qui, en somme, est la plus haute réalité idéale que nous atteignons. Isolées, elles ont leurs parties faibles. Je me dis souvent qu'un individu qui aurait les défauts tenus chez les nations pour des qualités, qui se nourrirait de vaine gloire ; qui serait à ce point jaloux, égoïste, querelleur ; qui ne pourrait rien supporter sans dégainer, serait le plus insupportable des hommes. Mais toutes ces dissonances de détail disparaissent dans l'ensemble. Pauvre humanité, que tu as souffert ! que d'épreuves t'attendent encore ! Puisse l'esprit de sagesse te guider pour te préserver des innombrables dangers dont ta route est semée ! Je me résume, Messieurs. L'homme n'est esclave ni de sa race, ni de sa langue, ni de sa religion, ni du cours des fleuves, ni de la direction des chaînes de montagnes. Une grande agrégation d'hommes, saine d'esprit et chaude de cœur, crée une conscience morale qui s'appelle une nation. Tant que cette conscience morale prouve sa force par les sacrifices qu'exige l'abdication de l'individu au profit d'une communauté, elle est légitime, elle a le droit d'exister. Si des doutes s'élèvent sur ses frontières, consultez les populations disputées. Elles ont bien le droit d'avoir un avis dans la question. Voilà qui fera sourire les transcendants de la politique, ces infaillibles qui passent leur vie à se tromper et qui, du haut de leurs principes supérieurs, prennent en pitié notre terre à terre. « Consulter les populations, fi donc ! quelle naïveté ! Voilà bien ces chétives idées françaises qui prétendent remplacer la diplomatie et la guerre par des moyens d'une simplicité enfantine .» — Attendons, Messieurs ; laissons passer le règne des transcendants ; sachons subir le dédain des forts. Peut-être, après bien des tâtonnements infructueux, reviendra-t-on à nos modestes solutions empiriques. Le moyen d'avoir raison dans l'avenir est, à certaines heures, de savoir se résigner à être démodé.

Source : Renan (Ernest), « Qu'est-ce qu'une nation ? », conférence faite en Sorbonne, le 11 mars 1882.